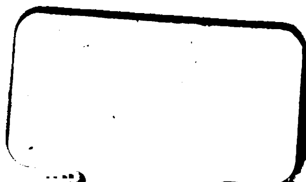
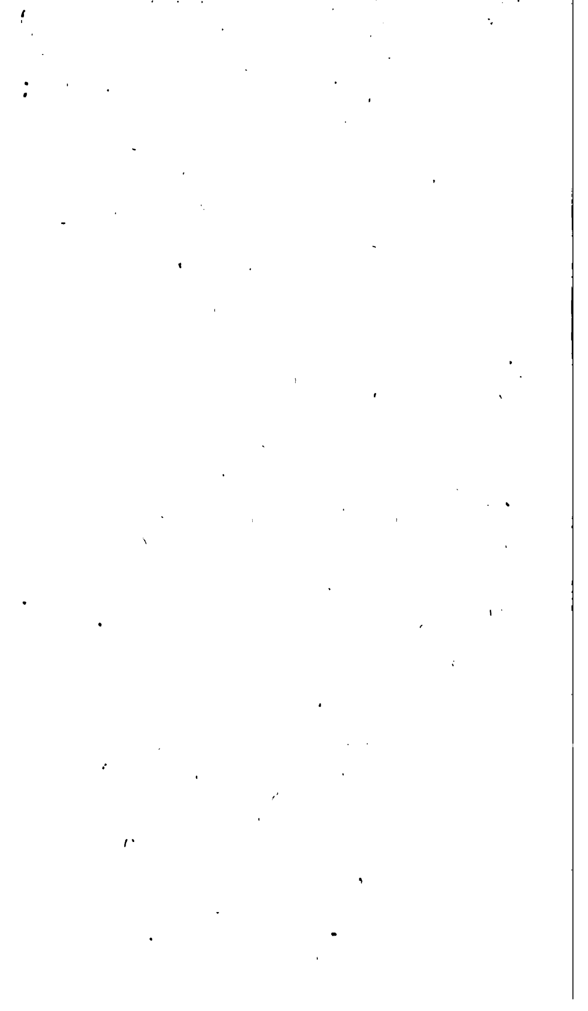


NK
Almanac

NKH



ALMANACH

DES MUSES.

(XII) 1804

AVIS.

Les Auteurs qui voudront faire [illegible] annonc[er] des Poésies dans ce Recueil sont [illegible] les adresser *avant le 20 messidor*, à l'Éditeur d[e] l'*Almanach des Muses*, rue *du Gros-Chenet*, n° 488.

Il prévient que la très-grande quantité de lett[res] qu'il reçoit à ce sujet le met dans l'*impossibilité* d[e] *répondre à aucune*. Celles envoyées *sans être affranchies* restent à la poste.

On trouve des Collections complètes de l'ALMANACH DES MUSES, chez LOUIS, *libraire*, rue de Savoie, n° 12.



Monnet inv. del. Dien

Quel spectacle touchant, quand d'une main tremb
On vous vit de festons décorer un tombeau
Et de l'autre, à la fois timide et caressant
De Zilia, sans bruit, agiter le berceau!

p. 82.

ALMANACH
DES MUSES,
POUR L'AN XII.

Quarantième volume de la Collection.



A PARIS,
Chez LOUIS, libraire, rue de Savoie, n° 12.
(XII) 1804.

VENDÉMIAIRE.

Il prend son étymologie des vendanges qui ont lieu pendant ce mois.

P. L. le 8, à 0 h. 20 min. du matin.
D. Q. le 14, à 4 h. 21 min. du soir.
N. L. le 22, à 5 h. 31 min. du soir.
P. Q. le 30, à 5 h. 10 min. du soir.

1	24	Septembre 1803.	sam.	s. Andoche.
2	25		*dim.*	Firmin, év.
3	26		lun.	ste. Justine.
4	27		mar.	s. Côme. D.
5	28		mer.	s. Céran, év.
6	29		jeu.	s. Michel.
7	30		ven.	s. Jérôme.
8	1	Octobre.	sam.	s. Remi, év.
9	2		*dim.*	ss. Anges G.
10	3		lun.	s. Denis, ar.
11	4		mar.	s. François.
12	5		mer.	ste. Aure.
13	6		jeu.	s. Bruno.
14	7		ven.	s. Serge.
15	8		sam.	s. Demètre.
16	9		*dim.*	*s. Denis.*
17	10		lun.	s. Géréon.
18	11		mar.	s. Nicaise.
19	12		mer.	s. Wilfrid.
20	13		jeu.	s. Geraud.
21	14		ven.	s. Calliste.
22	15		sam.	ste. Thérèse.
23	16		*dim.*	s. Gal, abbé.
24	17		lun.	s. Cerboney.
25	18		mar.	s. Luc, év.
26	19		mer.	s. Savinien.
27	20		jeu.	s. Sendou.
28	21		ven.	ste. Ursule.
29	22		sam.	s. Melon, év.
30	23		*dim.*	s. Hilarion.

Les jours décroiss. de 53 m. le mat., et de 53 le s.

BRUMAIRE.

Il tire son nom des brouillards et des brumes basses, qui font en quelque sorte la transsudation de la nature pendant ce mois.

P. L. le 7, à 9 h. 27 m. du matin.
D. Q. le 14, à 6 h. 48 m. du matin.
N. L. le 27, à 11 h. 34 m. du matin.
P. Q. le 30, à 4 h. 38 m. du matin.

1	24		lun.	s. Magloire.
2	25		mar.	s. Crespin.
3	26		mer.	s. Rustique.
4	27		jeu.	s. Frumence.
5	28		ven.	s. Simon s. J.
6	29		sam.	s. Faron, év.
7	30		*dim.*	s. Lucain.
8	31		lun.	*Vig. jeûne.*
9	1	Novembre.	mar.	T O U S S.
10	2		mer.	*Les Morts.*
11	3		jeu.	s. Marcel.
12	4		ven.	s. Charles B.
13	5		sam.	s. Bertille.
14	6		*dim.*	s. Léonard.
15	7		lun.	s. Willebr.
16	8		mar.	stes. Reliq.
17	9		mer.	s. Mathurin.
18	10		jeu.	s. Léon le G.
19	11		ven.	s. Martin.
20	12		sam.	s. René.
21	13		*dim.*	s. Gendulfe.
22	14		lun.	s. Martin.
23	15		mar.	s. Eugène.
24	16		mer.	s. Eucher.
25	17		jeu.	s. Agnan.
26	18		ven.	ste. Aude.
27	19		sam.	ste. Elisabet.
28	20		*dim.*	s. Edmond.
29	21		lun.	Prés. N. D.
30	22		mar.	ste. Cécile.

Les jours décroiss. de 46 m. le mat., et 46 le s.

FRIMAIRE

Ainsi nommé du froid, tantôt sec, tantôt humide, qui se fait sentir pendant ce mois.

P. L. le 6, à 7 h. 34 m. du soir.

D. Q. le 14, à 1 h. 5 m. du matin.

N. L. le 22, à 5 h. 5 m. du matin.

P. Q. le 29, à 2 h. 1 m. du soir.

1	23		mer.	s. Clément.
2	24		jeu.	s. Severin.
3	25		ven.	s. Catherine.
4	26		sam.	s. Geneviève
5	27		*dim.*	*Avent.*
6	28		lun.	s. Maxime.
7	29		mar.	s. Sosthène.
8	30		mer.	s. André, ap.
9	1	Décembre	jeu.	s. Eloi.
10	2		ven.	s. Franç. Xa.
11	3		sam.	ste. Mirocle.
12	4		*dim.*	ste. Barbe.
13	5		lun.	s. Sabas, ab.
14	6		mar.	s. Nicolas.
15	7		mer.	ste. Fare.
16	8		jeu.	*Concept.*
17	9		ven.	s. Gorgone.
18	10		sam.	ste. Valère.
19	11		*dim.*	s. Fuscien.
20	12		lun.	s. Damase.
21	13		mar.	ste. Luce.
22	14		mer.	*Quatre-T.*
23	15		jeu.	s. Mesmin.
24	16		ven.	ste. Adélaïd.
25	17		sam.	s. Lazare.
26	18		*dim.*	s. Gratien.
27	19		lun.	s. Meuris.
28	20		mar.	s. Philigon.
29	21		mer.	s. Thomas.
30	22		jeu.	s. Ischir.

Les jours décroiss. de 21 m. le mat., et 20 le s.

NIVOSE.

Il prend son étymologie de la neige, qui blanchit la terre pendant ce mois.

P. L. le 6, à 7 h. 19 m. du matin.

D. Q. le 13, à 10 h. 0 m. du soir.

N. L. le 21, à 9 h. 12 m. du soir.

P. Q. le 28, à 9 h. 56 m. du soir.

1	23		ven.	s. Yves, év.
2	24		sam.	*Vig. jeûne.*
3	25		*dim.*	NOEL.
4	26		lun.	*s. Etienne.*
5	27		mar.	*s. Jean, év.*
6	28		mer.	ss. Innocens.
7	29		jeu.	s. Thom. C.
8	30		ven.	ste. Colombe
9	31		sam.	s. Sylvestre.
10	1	Janvier 1804.	*dim.*	*Circoncis.*
11	2		lun.	s. Basile, év.
12	3		mar.	*ste. Genev.*
13	4		mer.	s. Rigobert.
14	5		jeu.	s. Siméon.
15	6		ven.	*Epiphanie.*
16	7		sam.	s. Théau.
17	8		*dim.*	s. Lucien.
18	9		lun.	s. Pierre, év.
19	10		mar.	s. Paul.
20	11		mer.	s. Hygin, p.
21	12		jeu.	s. Arcade.
22	13		ven.	Bap. de N. S.
23	14		sam.	s. Hilaire.
24	15		*dim.*	s. Maur, ab.
25	16		lun.	s. Guillaum.
26	17		mar.	s. Antoine.
27	18		mer.	Ch. s. Pierre
28	19		jeu.	s. Sulpice.
29	20		ven.	s. Sébastien
30	21		sam.	ste. Agnès.

Les jours croiss. de 1 min. le mat., et 20 le s.

PLUVIOSE.

Il tire son nom des pluies qui tombent généralement avec plus d'abondance.

P. L. le 5, *à* 9 *h.* 7 *m. du soir.*

D. Q. le 13, *à* 7 *h.* 37 *m. du soir.*

N. L. le 21, *à* 11 *h.* 18 *m. du matin.*

P. Q. le 28, *à* 5 *h.* 31 *m. du matin.*

1	22	*dim.*	s. Vincent.
2	23	lun.	s. Ildefonse.
3	24	mar.	s. Babylas.
4	25	mer.	Conver. s. P.
5	26	jeu.	ste. Paule.
6	27	ven.	s. Julien.
7	28	sam.	s. Cyrille.
8	29	*dim.*	*Septuagés.*
9	30	lun.	ste. Bathilde
10	31	mar.	s. Pierre N.
11	1	mer.	s. Ignace.
12	2 Févr.	jeu.	*Purificat.*
13	3	ven.	s. Blaise.
14	4	sam.	s. Philéas.
15	5	*dim.*	*Sexagésim.*
16	6	lun.	ste. Agathe.
17	7	mar.	s. Romuald.
18	8	mer.	s. Jean de M.
19	9	jeu.	ste. Apollin.
20	10	ven.	ste. Scolast.
21	11	sam.	s. Severin.
22	12	*dim.*	*Quinquagé.*
23	13	lun.	ste Eulalie.
24	14	mar.	s. Valentin.
25	15	mer.	*Cendres.*
26	16	jeu.	ste. Julienne.
27	17	ven.	s. Silvain.
28	18	sam.	s. Siméon.
29	19	*dim.*	*Quadragé.*
30	20	lun.	s. Eucher.

Les jours croiss. de 46 *min. le mat., et* 46 *le s.*

VENTOSE.

Ainsi nommé des giboulées qui ont lieu, et du vent qui vient sécher la terre pendant ce mois.

P. L. le 5, *à* 0 *h.* 46 *m. du soir.*

D. Q. le 13, *à* 4 *h.* 1 *m. du soir.*

N. L. le 20, *à* 11 *h.* 0 *m. du soir.*

P. Q. le 27 *à* 1 *h.* 51 *m. du soir.*

1	21	mar.	s. Flavien.
2	22	mer.	*Quatre T.*
3	23	jeu.	s. Damien.
4	24	ven.	s. Prétexte.
5	25	sam.	s. Matthias.
6	26	*dim.*	*Reminisce.*
7	27	lun.	ste. Honorin.
8	28	mar.	s. Porphyre.
9	29	mer.	s. Romain.
10	1 Mars	jeu.	s. Aubin, é.
11	2	ven.	s. Simplice.
12	3	sam.	ste. Cunég.
13	4	*dim.*	*Oculi.*
14	5	lun.	s. Drausin.
15	6	mar.	s. Godegr.
16	7	mer.	s. Perpétue.
17	8	jeu.	s. Jean de D.
18	9	ven.	ste François.
19	10	sam.	s. Doctrov.
20	11	*dim.*	*Lætare.*
21	12	lun.	s. Pol, évêq.
22	13	mar.	s. Euphrase.
23	14	mer.	s. Lubin.
24	15	jeu.	s. Tranquill.
25	16	ven.	s. Abraham.
26	17	sam.	ste. Gertrud.
27	18	*dim.*	*Passion.*
28	19	lun.	s. Joseph.
29	20	mar.	s. Joachim.
30	21	mer.	s. Benoît.

Les jours crois. de 54 *m. le mat., et* 54 *le soir.*

GERMINAL.

Il prend son étymologie de la fermentation et du développement de la sève.

P. L. le 5, à 5 h. 30 m. du matin.
D. Q. le 13, à 9 h. 33 m. du matin.
N. L. le 20, à 8 h. 25 m. du matin.
P. Q. le 26, à 1 h. 44 m. du soir.

1	22	jeu.	s. Basile.
2	23	ven.	s. Victorien.
3	24	sam.	s. Simon.
4	25	*dim.*	*Rameaux.*
5	26	lun.	s. Ludger.
6	27	mar.	s. Rupert.
7	28	mer.	s. Gontrand.
8	29	jeu.	s. Eustase.
9	30	ven.	*Vendre. S.*
10	31	sam.	s. Acace, év.
11	1 Avril	*dim.*	PASQUES.
12	2	lun.	Franç. de P.
13	3	mar.	s. Richard.
14	4	mer.	s. Ambroise.
15	5	jeu.	s. Vincent.
16	6	ven.	s. Prudence.
17	7	sam.	s. Hégésipe.
18	8	*dim.*	*Quasimodo*
19	9	lun.	*Annonc.*
20	10	mar.	s. Macaire.
21	11	mer.	s. Léon, pap.
22	12	jeu.	s. Jules, p.
23	13	ven.	s. Hermen.
24	14	sam.	s. Tiburce.
25	15	*dim.*	s. Paterne.
26	16	lun.	s. Anicet.
27	17	mar.	s. Fructueu.
28	18	mer.	s. Parfait.
29	19	jeu.	s. Elphèse.
30	20	ven.	s. Hildegon.

Les jours croiss. de 53 m. le mat., et 54 le soir.

FLORÉAL.

Ainsi nommé de l'épanouissement des fleurs que la terre produit.

P. L. le 4, à 10 h. 11 m. du soir.
D. Q. le 12, à 11 h. 16 m. du soir.
N. L. le 19, à 4 h. 11 m. du soir.
P. Q. le 26, à 11 h. 28 m. du matin.

1	21	sam.	s. Anselme.
2	22	*dim.*	ste Oportun.
3	23	lun.	s. Georges.
4	24	mar.	ste. Beuve.
5	25	mer.	s. Marc, *abs.*
6	26	jeu.	s. Clet, pap.
7	27	ven.	s. Polycarpe.
8	28	sam.	s. Vital.
9	29	*dim.*	s. Robert.
10	30	lun.	ste. Eutrope.
11	1 Mai	mar.	s. Jacq. et P.
12	2	mer.	s. Athanase.
13	3	jeu.	Inv. ste. Cr.
14	4	ven.	ste. Moniqu.
15	5	sam.	Conv. s. A.
16	6	*dim.*	s. Jean P.L.
17	7	lun.	*Rogations.*
18	8	mar.	s. Désiré.
19	9	mer.	s. Grégoir. N.
20	10	jeu.	ASCENS.
21	11	ven.	s. Mamert.
22	12	sam.	s. Nérée.
23	13	*dim.*	s. Onésime.
24	14	lun.	s. Servais.
25	15	mar.	s. Isidore.
26	16	mer.	s. Paschal.
27	17	jeu.	s. Eric.
28	18	ven.	s. Honoré.
29	19	sam.	*Vig.-jeûne.*
30	20	*dim.*	PENTEC.

Les jours croiss. de 45 m. le mat., et 48 le soir.

PRAIRIAL.

Il tire son nom de la fécondité riante et de la récolte des prairies.

P. L. le 4, à 2 h. 0 m. du soir.

D. Q. le 12, à 9 h. 4 m. du matin.

N. L. le 18, à 11 h. 16 m. du soir.

P. Q. le 26, à 11 h. 7 m. du soir.

1	21	lun.	s. Hospice.
2	22	mar.	s. Austrégé.
3	23	mer.	*Quatre-T.*
4	24	jeu.	s. Donatien.
5	25	ven.	s. Urbain.
6	26	sam.	s. Philip. N.
7	27	*dim.*	*Trinité.*
8	28	lun.	s. Germain.
9	29	mar.	s. Maximin.
10	30	mer.	s. Hubert.
11	31	jeu.	*Fête-Dieu.*
12	Juin. 1	ven.	s. Pamph.
13	2	sam.	s. Pothin.
14	3	*dim.*	ste. Clotilde.
15	4	lun.	s. Optat, év.
16	5	mar.	s. Boniface.
17	6	mer.	s. Norbert.
18	7	jeu.	*Oct. F. D.*
19	8	ven.	s. Médard.
20	9	sam.	ste. Pélagie.
21	10	*dim.*	s. Landry.
22	11	lun.	s. Barnabé.
23	12	mar.	s. Justin.
24	13	mer.	s. Ant. de P.
25	14	jeu.	s. Ruffin.
26	15	ven.	s. Guy.
27	16	sam.	s. Ferréol.
28	17	*dim.*	s. Avit.
29	18	lun.	ste. Marine.
30	19	mar.	s. Gervais.

Les jours croiss. de 21 m. le mat., et 20 le soir.

MESSIDOR.

Il prend son étymologie de l'aspect des épis ondoyans et des moissons dorées qui couvrent les champs.

P. L. le 3, à 6 h. 31 m. du matin.

D. Q. le 11, à 3 h. 43 m. du soir.

N. L. le 18, à 6 h. 53 m. du matin.

P. Q. le 25, à 4 h. 57 m. du soir.

1	20	mer.	s. Silvère.
2	21	jeu.	s. Leufroi.
3	22	ven.	s. Paulin.
4	23	sam.	*Vig.-jeûne.*
5	24	*dim.*	*Nat. J. B.*
6	25	lun.	s. Prosper.
7	26	mar.	s. Babolein.
8	27	mer.	s. Ladislas.
9	28	jeu.	*Vig.-jeûne.*
10	29	ven.	*Pierre, P.*
11	30	sam.	Comm. s. P.
12	Juillet. 1	*dim.*	s. Martial.
13	2	lun.	Visit. N. D.
14	3	mar.	s. Anatole.
15	4	mer.	Tr. s. M.
16	5	jeu.	ste. Zoé.
17	6	ven.	s. Tranquil.
18	7	sam.	ste. Aubier.
19	8	*dim.*	ste Elisabet.
20	9	lun.	s. Cyrille, é.
21	10	mar.	ste. Félicité.
22	11	mer.	Tran. s. Ben.
23	12	jeu.	s. Gualbert.
24	13	ven.	s. Turiaf.
25	14	sam.	s. Bonavent.
26	15	*dim.*	s. Henri.
27	16	lun.	s. Eustache.
28	17	mar.	s. Spérat.
29	18	mer.	s. Clair, évê.
30	19	jeu.	s. Vincent.

Les jours décroiss. de 15 m. le mat., et 16 le s.

THERMIDOR.

Ainsi nommé de la chaleur tout à la fois solaire et terrestre qui embrase l'air.

P. L. le 2, à 5 h. 34 m. du soir.

D. Q. le 10, à 8 h. 36 m. du soir.

N. L. le 17, à 4 h. 8 m. du soir.

P. Q. le 26, à 9 h. 46 m. du matin.

1	20	ven.	ste. Margue.
2	21	sam.	s. Victor.
3	22	*dim.*	ste. Madelei.
4	23	lun.	s. Apolinair.
5	24	mar.	ste. Christin.
6	25	mer.	s. Jacq. Min.
7	26	jeu.	s. Christoph.
8	27	ven.	s. George.
9	28	sam.	ste. Anne.
10	29	*dim.*	s. Loup, év.
11	30	lun.	s. Abdon.
12	31	mar.	s. Germain.
13	1 Août	mer.	s. Pierre-ès-l.
14	2	jeu.	s. Etienne.
15	3	ven.	Inv. s. Etie.
16	4	sam.	s. Dominiqu.
17	5	*dim.*	s. Yon, mar.
18	6	lun.	Transfigur.
19	7	mar.	Suscep. Cr.
20	8	mer.	s. Justin, m.
21	9	jeu.	s. Romain.
22	10	ven.	s. Laurent.
23	11	sam.	Susc. Cou.
24	12	*dim.*	ste. Claire.
25	13	lun.	*Vig.-jeûne.*
26	14	mar.	s. Alexandr.
27	15	mer.	ASSOMPT.
28	16	jeu.	s. Napoléon.
29	17	ven.	s. Mammès.
30	18	sam.	ste. Hélène.

Les jours décroiss. de 42 m. le mat., et 42 le s.

FRUCTIDOR.

Il tire son nom des fruits que le soleil dore et mûrit.

P. L. le 3, à 5 h. 12 m. du matin.

D. Q. le 10, à 1 h. 22 m. du matin.

N. L. le 17, à 3 h. 46 m. du matin.

P. Q. le 25, à 4 h. 4 m. du matin.

1	19	*dim.*	s. Louis, év.
2	20	lun.	s. Bernard.
3	21	mar.	s. Privat.
4	22	mer.	s. Symphor.
5	23	jeu.	s. Sidoine.
6	24	ven.	s. Barthélem.
7	25	sam.	s. *Louis.*
8	26	*dim.*	s. Zéphirin.
9	27	lun.	s. Césaire.
10	28	mar.	s. Augustin.
11	29	mer.	Déc. s. Jean.
12	30	jeu.	s. Fiacre.
13	31	ven.	s. Médéric.
14	1 Septembre.	sam.	s. Leu s. Gil.
15	2	*dim.*	s. Lazare.
16	3	lun.	s. Grégoire.
17	4	mar.	ste. Rosalie.
18	5	mer.	s. Bertin.
19	6	jeu.	s. Onésiph.
20	7	ven.	s. Cloud.
21	8	sam.	Nativ. N. D.
22	9	*dim.*	s. Omer.
23	10	lun.	s. Nicolas.
24	11	mar.	s. Patient.
25	12	mer.	s. Serdot, év.
26	13	jeu.	s. Maurille.
27	14	ven.	Exal. ste. Cr.
28	15	sam.	s. Nicodème.
29	16	*dim.*	s. Cyprien.
30	17	lun.	s. Lambert.

Les jours décroiss. de 51 m. le mat., et 52 le s.

JOURS COMPLÉMENTAIRES.

P. L. le 2, à 3 h. 40 m. du soir.

1	18 mar.	s. Chrisost.	4	21	ven.	s. Matthieu.
2	19 mer.	s. Janvier.	5	22	sam.	s. Maurice.
3	20 jeu.	s. Eustache.				

LES PLANÈTES.

♄ Saturne.
♃ Jupiter.
♂ Mars.
♀ Vénus.
☿ Mercure.
☼ Le Soleil.
☾ La Lune.
♁ La Terre.
♅ Herschel.
⚳ Cérès ou Piazzi.

ÉCLIPSES DE L'AN XII.

Il y aura cette année 4 éclip., 2 de soleil et 2 de lune.

Le 5 pluv., éclip. de lune visib. à Paris; comm. à 8 h. 16 m.; mil. à 9 h. 8 m.; fin à 10 h. 25 m.; gr. 4 doigts 44 m.

Le 21 pluv., éclip. de soleil visi. à Paris, comm. à 10 h. 34 m. du m.; mil. à 11 h. 52 m. et fin à 1 h. 15 m. du soir; plus grande phase, 9 doigts 23 m.

Le 3 therm., éclip. de lune, invis. à Paris; comm. lorsqu'il sera à Paris 4 h. du soir; milieu à 5 h. 34 m.; la fin à 7 h. 19; plus grande phase, 10 doigts 52 m.

Le 17 thermidor, éclipse de soleil, invisible à Paris. Cette éclipse sera centrale par 66 d. 10 m. à l'orient de Paris, et par 38 d. de latitude australe.

Conjonc. vraie du soleil et de la lune à 4 h. 8 m. du soir.

SAISONS.

L'Équinoxe d'automne aura lieu le 1er Vendémiaire, (24 Septemb. 1803) à 7 heures 17 minutes du matin.

Le Solst. d'hiv. aura lieu le 30 Frim., (22 Déc.) à mini

L'équinoxe du printemps aura lieu le 29 Ventose, (20 Mars 1804) à 1 h. 29 min. du matin.

Le Solstice d'été aura lieu le 2 Messidor, (21 Juin) à 12 h. 11 m. du soir.

FÊTES NATIONALES.

Fondation de la Rép. le 1er Vend. (24 Septembre).
Prise de la Bastille, 25 messidor (14 Juillet).

FÊTES DE L'ÉGLISE.

Touss., 9 Brum. (1er Nov.) | Ascen., 20 Fler. (10 Mai).
Noël, 3 Niv. (25 Décem.) | Pente., 30 Fler. (20 Mai).

TABLE

DU LEVER ET DU COUCHER DU SOLEIL CHAQUE DIXIÈME JOUR DE L'AN XII.

Lever du Soleil. *Coucher du Soleil.*

MOIS.	10me	20me	30me	MOIS.	10me	20me	30me
	h. m.	h. m.	h. m.		h. m.	h. m.	h. m.
Vend. .	6 13	6 31	6 48	*Vend.* .	5 46	5 29	5 11
Brum. .	7 5	7 21	7 34	*Brum.* .	4 54	4 39	4 25
Frima. .	7 46	7 52	7 55	*Frima.* .	4 14	4 8	4 5
Nivose.	7 53	7 46	7 36	*Nivose.*	4 7	4 14	4 25
Pluvi. .	7 22	7 7	6 50	*Pluvi.* .	4 38	4 54	5 11
Vento.	6 32	6 14	5 56	*Vento.*	5 29	5 47	6 5
Germi.	5 38	5 20	5 3	*Germi.* .	6 23	6 41	6 58
Floréal	4 47	4 32	4 18	*Floréal*	7 14	7 29	7 43
Prairi.	4 7	4 0	3 57	*Prairi.*	7 53	8 0	8 3
Messid.	3 58	4 3	4 12	*Messid.*	8 2	7 56	7 47
Therm.	4 24	4 38	4 54	*Therm.*	7 35	7 21	7 5
Fructi. .	5 11	5 26	3 46	*Fructi.*	6 49	6 31	6 1

TABLE

DU LEVER ET DU COUCHER DE LA LUNE CHAQUE DIXIÉME JOUR DE L'AN XII.

Lever de la Lune. *Coucher de la Lune.*

MOIS.	10me	20me	30me	MOIS.	10me	20me	30me
	h. m.	h. m	h. m.		h. m.	h. m.	h. m.
Vend. .	6 35	4 11	2 9	*Vend.* .	9 43	4 24	10 42
Brum. .	6 52	5 25	1 16	*Brum.* .	11 20	3 17	Matin
Frima.	8 9	6 31	oS. 1	*Frima.*	11 19	2 24	0 39
Nivose.	9 15	7 5	11 5	*Nivose.*	10 9	2 30	2 22
Pluvi. .	10 12	6 40	12 27	*Pluvi.*	8 48	3 48	3 51
Vento.	11 22	5 48	1S. 8	*Vento.*	7 44	5 32	3 57
Germi.	Matin	4 55	2 42	*Germi.*	7 16	7 26	3 9
Floréal	0 16	4 25	3 58	*Floréal*	7 55	9 21	2 2
Prairi.	Matin	5 3	5 8	*Prairi.*	9 21	9 59	0 56
Messid.	11 3	6 33	5 56	*Messid.*	10 51	9 16	0 32
Therm.	10 8	7 56	5 51	*Therm.*	oS. 36	8 10	1 17
Fructi.	10 15	9 16	5 10	*Fructi.*	2 29	7 18	2 53



ALMANACH DES MUSES,

OU

CHOIX DES POÉSIES FUGITIVES

DE L'AN XI — 1803.

.A RÉSURRECTION DE LA GRÈCE,

DITHYRAMBE.

ɔ I qui peins à nos yeux les fêtes de l'Élide,
ı coursiers affranchis du frein injurieux,
portant vers le but un char victorieux,
la Grèce assemblée, aux successeurs d'Alcide
diguant les honneurs promis aux demi-dieux;

O Pindare ! combien aux sommets d'Aonie,
Ta lyre enfanterait de sublimes accords,
Si ton ombre, échappée à l'empire des morts,
Planait sur l'antique Ionie,
Et si tu voyais le génie
Ressaisir pour les arts un sol déshérité,
L'arracher à la barbarie,
Et lui rendre sa gloire avec sa liberté !

Long-temps (tu l'ignorais peut-être)
La Grèce sous le joug d'un maître
Courba son front humilié :
Son nom lui survivait... d'elle seule oublié.
Aux lieux où fut jadis Athène,
Parcourant les débris qui hérissent la plaine,
Le voyageur a lu ces mots :
A Périclès, à Démosthène.
Le voyageur s'arrête, il saisit ses pinceaux ;
Mais soudain, effrayé d'une rumeur lointaine,
Il se tourne, et s'enfuit à l'aspect de la chaîne
Que les Grecs à pas lents traînent sur ces tombeaux.

Ta patrie infortunée,
Veuve d'Épaminondas,
Gémissait, sans espoir aux flammes condamnée ;
Mais, au défaut de soldats,
Ton nom, vainqueur du trépas,
Dans les mains d'Alexandre, amoureux de ta gloire
Éteignit ses flambleaux, désarma sa victoire.
Thèbes n'est plus... ta lyre d'or

Fut brisée autrefois par un Soudan barbare,
Et son ignorance avare
De ses débris muets augmente son trésor.

Omar, au sein d'Alexandrie,
Engloutit en un jour vingt siècles de génie;
D'un calife arrogant le ministre odieux
Opprime la Troade,
Foule du Panthéon les bronzes glorieux
Et la cendre de Miltiade.
C'est peu; dans ses festins, des vases précieux
Ravis au temple de Diane
Offrent à l'infidèle une liqueur profane,
Et son faste irréligieux
Outrage sans pudeur et les arts et les dieux.

La Minerve du Nord, à vaincre accoutumée,
Voulut de l'Orient détrôner les Césars;
Les cent voix de la renommée
Publièrent au loin que l'empire des Czars
S'étendrait jusqu'à l'Idumée.
Catherine parlait.... La terreur de son nom
Alarma le Bosphore et Gustave et la France,
Quand sa royale main, sur les murs de Kerson,
Écrivit : « C'est ici le chemin de Bizance. »
Mais je vois l'héritier de ses vastes états,
De Catherine accomplir la pensée;
De Sparte renaissante heureux Léonidas,
Napoléon lui rend sa splendeur éclipsée;
Et l'aigle des Germains, et les fiers léopards,

De nos drapeaux ligués rivaux sans jalousie,
Font pâlir le croissant qui s'enfuit vers l'Asie,
Loin de ses bataillons épars.
Oui, d'un sommeil de fer la Grèce enfin s'éveille,
La voix de Démosthène a frappé mon oreille.....
Que vois-je?... Phidias, Pindare, Anacréon
Sortent de leurs mausolées,
Et d'un long deuil consolées,
Les muses près d'Apollon
En cercle sont rassemblées,
Au sommet de l'Hélicon.

DÉMOSTHÈNE.

Périsse le tyran qui, du poids de sa chaîne,
Voudrait de Salamine accabler les vainqueurs!
J'atteste vos aïeux, nobles enfans d'Athène!
Vous n'avez point failli, quand de vos oppresseurs
Vous avez défié la phalange inhumaine.
Osez en croire Démosthène,
O peuple! rappelez votre antique vertu;
Songez à Marathon, et Philippe est vaincu.

PHIDIAS.

Jupiter descend sur la terre,
D'un signe il ébranle les cieux,
Mortels! cachés dans la poussière,
Adorez le maître des dieux!
—Mais je l'entends déjà qui tonne...
Mon génie alarmé s'étonne
A l'aspect de ses traits divins;

Et, de son succès confondue,
Mon audace baisse la vue
Devant l'ouvrage de mes mains.

ANACRÉON.

Belles vierges de la Crète,
Sur le cristal de ces eaux
Entrelacez les rameaux
Qui protégent ma retraite !
Esclaves ! couronnez de fleurs
Cette coupe où frémit la liqueur pétillante !
— La rose et le nectar de leurs douces odeurs
Apportent à mes sens la vapeur enivrante.
Mais de ces lieux Lycoris est absente...
Non, je l'entends : esclaves, fuyez tous.
— Ma Lycoris, que tes baisers sont doux !
Ne crains rien ; cet ormeau nous prête son ombrage ;
L'Amour plus loin veille pour nous,
Et, caché près de ce bocage,
Il a tendu son arc pour chasser les jaloux
Qui voudraient soulever ce rideau de feuillage.

PINDARE.

Quoi ! l'airain est muet ! qu'il sonne !... Ces guerriers
Accourent à nos jeux, assiégent la barrière.
Héraut, vois-tu pas ces coursiers
Impatiens de franchir la carrière,
Frémir, mordre le frein, de momens en momens
Appeler le signal par leurs hennissemens !
Ouvrez, ouvrez la lice, et que la Grèce entière
Garde au triomphateur ses applaudissemens !

Entendez, maîtres de la terre,
Tous ces morts immortels dont j'empruntai la voix.
Toi sur-tout, qui d'Achille as passé les exploits,
Affranchis le tombeau d'Homère.
Ses manes seraient consolés
Si quelque muse, un jour, sur sa tombe ignorée,
Venait chanter les dieux de l'Olympe exilés.
Rends Athène à Pallas, Paphos à Cythérée,
Rends une patrie aux beaux arts,
Ils sont les frères de la gloire;
Achève; il n'appartient qu'au favori de Mars
D'élever dans la Grèce un temple à la victoire.

Mais que dis-je? les arts, reconquis par ton bras,
Fleurissent aux bords de la Seine:
Laisse couler en paix l'Euphrate et l'Eurotas.
Héritiers de Rome et d'Athène,
Irons-nous donc chercher dans de lointains climats
Des Apelle, des Phidias,
Des Sophocle, des Démosthène?

Et vous aussi, Français, vous fûtes grands comme eux,
Rivaux souvent vainqueurs de ces hommes fameux,
Corneille, le Poussin, Girardon, la Bruyère,
Racine, Montesquieu, Fénélon et Voltaire!
N'accusons pas les dieux par des regrets jaloux:
Nous devons à la Grèce envier son Homère;
Mais le ciel, de ses dons libéral envers nous,
Lui refusa Buffon, La Fontaine et Molière.

Long-temps de sa route écarté
L'astre des nations, dans une nuit d'orage,
Roula son disque ensanglanté;
Un Dieu dissipe le nuage,
Le ciel a repris sa clarté.
O France! quel siècle de gloire
Devant toi vient de se rouvrir!
Ose embrasser ton avenir :
Il doit de tes erreurs absoudre la mémoire.
Appelés par les arts, le Germain et l'Anglais
Accourent en foule à tes fêtes,
Et, troublés un instant au bruit de tes conquêtes,
Pardonnent au héros qui leur donna la paix.

M. Hyacinthe Gaston.

A Mme FANNY BEAUHARNAIS.

Vous sied-t-il d'accuser les Dieux?
Vous leur disputez nos hommages;
L'Amour est jaloux de vos yeux,
Apollon l'est de vos ouvrages.

M. Palissot.

LA VACHE ET LA COULEUVRE,

FABLE.

J'ai toujours été du systême
Que l'on gâte la vertu même,
En voulant la pousser trop loin,
Dit à la vache la couleuvre :
Au lieu de secourir vos amis au besoin,
Et même quelquefois de faire une bonne œuvre,
Vous vous laissez sucer au profit du fermier,
Qui ne songe pas même à vous remercier.
Naturellement bonne, et même généreuse,
C'est vous faire à vous-même une loi rigoureuse,
Qui plus qu'une autre encor doit vous contrarier.
La vache répondit : C'est en vain qu'on me flatte
Pour obtenir de moi ce que je ne dois pas ;
Mes dettes avant tout auront toujours le pas :
Je ne serai jamais ingrate
Pour avoir le plaisir de faire des ingrats.
Comme il est juste que j'assure
La reconnaissance au bienfait,
A qui me donne la pâture,
Par principe et par goût, je réserve mon lait.

M Boisard.

L'ABSENCE D'UNE AMIE,

ROMANCE.

LAS! plaignez la triste aventure
Du troubadour.
Son cœur aimait, d'amitié pure,
Objet d'Amour.
N'eut senti, pour tendre maîtresse,
Un si doux feu :
Lui semblait, le voyant sans cesse,
Le voir trop peu.

Or de lui soudain se sépare
Objet si cher.
Du troubadour soudain s'empare
Regret amer.
Vivre seul! quelle destinée!
Temps plus ne fuit;
Mois paraît plus long qu'une année;
Jour paraît nuit.

Lorsqu'hiver est, par sa présence,
Printemps fleuri,
Qu'il abrége au moins son absence,
L'objet chéri!
Déjà trop de larmes il coûte
Au troubadour;

Et d'amitié l'on meurt sans doute,
Comme d'Amour.

M. Vigée.

REMERCIEMENT

A mon docteur, M. V***, *membre de la société galvanique*, etc.

Grace à tes soins, à ta prudence habile,
Je retrouve, Docteur, le plus précieux bien.
De l'antique Esculape, hélas! je pourrais bien
Te donner le surnom (c'est chose si facile!)
Te comparer au savant Galien,
Ou t'appeler fils du grand Hippocrate;
Mais ces noms trop fameux au cœur ne disent rien,
Et le sentiment seul me sourit et me flatte.
Sans appeler à mon secours
Les fictions de la mythologie,
Et tous ces demi-dieux qu'encensait la folie,
Docteur, d'un ton plus vrai, je redirai toujours:
« Sans toi, je terminais mes jours,
« Par toi, je renais à la vie. »

M. Boinvilliers.

ÉPITRE

Sur les ressources qu'offre la culture des arts et des lettres. (1)

ENFIN donc, renonçant à l'ombre de l'école,
Aux vains amusemens de l'enfance frivole,
Dans un monde charmant, pour qui ne le voit pas,
Tu vas, mon cher ami, faire le premier pas.
Sans doute je pourrais, pédagogue sévère,
Te fatiguer ici d'une morale austère,
Te donner longuement ces sublimes avis
Si souvent répétés, si rarement suivis :
Mais le droit de prêcher n'est pas fait pour mon âge,
Les ans n'ont point encor sillonné mon visage,
Appesanti ma tête, et blanchi mes cheveux ;
On ne saurait trop tard devenir ennuyeux.
D'ailleurs, que produirait ce ton atrabilaire ?
L'art de persuader n'est que celui de plaire.
Je veux te présenter des objets plus rians.
Les arts ont, par leurs soins, formé tes premiers ans ;
Même au sein de ce monde, où la mollesse habite,
A cultiver leurs fruits, permets que je t'invite.
Pourrais-tu renoncer à leurs aimables jeux ?
Ils sont de tous les temps, ils sont de tous les lieux.

(1) Cette épître a été lue par l'auteur au collége de Beauvais, à l'ouverture d'une thèse. Il était alors maître-ès-arts.

Des artistes savans il sait choisir la main ;
L'un, de ce cabinet lui traça le dessin,
De ce salon riant ordonna la structure ;
L'autre, sur ce plafond, peint la belle nature ;
Ceux-ci, dans ses jardins, ont fait jaillir des eaux,
Ont animé ce marbre, arrondi ces berceaux ;
De ces tapis de fleurs varié les nuances,
Dessiné le contour de ces forêts immenses ;
Pour lui tout s'embellit ; il réunit par-tout
Le brillant au solide, et la richesse au goût:
Jamais pour des bouffons il ne quitta Racine,
Ou les traits de Le Brun pour des magots de Chine.
« Eh quoi ! me diras-tu, n'a-t-il que ces plaisirs?
« Quelle foule d'objets vient remplir ses desirs !
« Voir aborder chez soi le marquis, la comtesse,
« Dans un hardi brelan défier la duchesse ;
« Se montrer au spectacle, ou, traîné dans un char,
« De longs flots de poussière inonder le rempart ;
« Du Champagne à souper faire blanchir la mousse...
« Quels plaisirs ! » Je le veux, mais leur pointe s'émousse.
Ils traînent après eux le dégoût et l'ennui :
L'esprit a des plaisirs immortels comme lui.
L'esprit aime à sentir, à sonder, à connaître ;
De sublimes objets il aime à se repaître ;
Il oubliera pour eux, et l'aiguillon des sens,
Et le cri du besoin, et la course du temps.
La Caille, de la nuit perçant le sombre voile,

---

alors par son goût pour les arts et le noble emploi qu'il faisait de
s richesses.

Pâlit, les yeux fixés sur le front d'une étoile.

J'entends encor Rousseau, dans ses sombres humeurs,
Crier que les beaux arts ont corrompu les mœurs.
La nature aux beaux arts a servi de modèle.
Bien loin de l'étouffer, ils nous rapprochent d'elle,
Nous inspirent le goût des plaisirs innocens.
Transportons avec eux le sage dans les champs;
Il s'arrête enchanté, soit qu'une belle aurore
Donne la vie aux fleurs qui s'empressent d'éclorre,
Soit que l'astre du monde, en achevant son tour,
Jette languissamment les restes d'un beau jour.

Souvent, dans un vallon, il médite en silence;
Il promène ses yeux sur cette scène immense;
Il cherche quelle main fait rouler les saisons,
Verdit l'herbe des prés, et jaunit les moissons;
Comment un faible grain, renfermé dans la terre,
S'élève en chêne altier et voisin du tonnerre;
Il voit les sucs, filtrés par de secrets conduits,
Nourrir le tronc, la branche et la feuille et les fruits;
Les rochers se former dans le sein des montagnes;
L'eau du ciel, en ruisseaux, s'échapper des montagnes;
Il compte ces grands corps qui roulent dans les cieux,
Ou sur l'humble ciron il abaisse ses yeux.

Quelquefois il parcourt cette riche nature,
Qu'imite des beaux arts la magique imposture.
« Lully, dit-il, peint bien le doux bruit de ces eaux.
« Que Tibulle eût goûté l'ombre de ces berceaux!
O si Greuze voyait cette noce rustique,
« Ces enfans demi-nus, cette chaumière antique!
« Admirable Rameau, l'on entend dans tes sons

« Le cours de ces torrens grondans dans les vallons.
« Le Rembrant eût tracé cette forêt sauvage ;
« Boucher dessinerait ce riant paysage. »
D'autres fois, occupé de plaisirs plus touchans,
Il instruit ces mortels qui cultivent les champs.
Il invente pour eux des instrumens utiles ;
Leurs guérets, à sa voix, deviennent plus fertiles.
Le laboureur surpris admire sa moisson,
Et pour son bienfaiteur entonne sa chanson.
Mon Crésus cependant, enfumé de Champagne,
Végète dans sa terre, et maudit la campagne.
C'est ainsi que les arts, en tous lieux, en tout temps,
De cette courte vie amusent les instans ;
Nous sauvent du danger des faiblesses humaines ;
Augmentent nos plaisirs et soulagent nos peines.
Beaux arts ! oui, je vous dois mes momens les plus doux :
Je m'endors dans vos bras ; je m'éveille pour vous.
Que dis-je ? autour de moi, tandis que tout sommeille,
Aux clartés d'un flambeau je prolonge ma veille ;
Seul je rêve avec vous, loin du trouble et du bruit ;
Par vous, en jour heureux je sais changer la nuit.
Ah ! comment résister au charme qui m'inspire !
Tout parle ici de vous ; ces lieux sont votre empire.
Ici vous conduisiez la plume de Rollin ;
Vous accordiez ici la lyre de Coffin.
J'y vois leur successeur qui, rival de leur gloire,
En suivant leur exemple, honore leur mémoire ;
Qui, pour les vrais talens d'un noble amour épris,
Sait juger leurs travaux, sait distinguer leur prix.

J'y vois ce maître aimable (1), et qui, d'un vol agile,
Court d'Horace à Newton, d'Aristote à Virgile.
Et toi, (2) que doit bientôt couronner Apollon,
Toi, mon fidèle ami, permets-moi ce beau nom;
La victoire a trois fois signalé ta jeunesse;
Trois fois sur tes lauriers j'ai pleuré de tendresse.
Cet amour t'est bien dû; ta généreuse main
M'aplanit des beaux arts le pénible chemin;
Poursuis; vole à la gloire, et foule aux pieds l'envie;
Mes jours s'embelliront de l'éclat de ta vie.

M. Delille.

A ISABEY,

Sur son portrait de Bonaparte.

Je crois le voir, je crois l'entendre
Ce héros redoutable et cher aux nations,
Bienfaiteur d'un pays que son bras sut défendre;
Oui; c'est lui-même, il pense, il vit sous tes crayons.
Immortel par plus d'un ouvrage,
Cher *Isabey*, rends grace à ton heureux talent;
Des siècles avenir et du siècle présent
Il t'assure le juste hommage,
Quand tu peins Bonaparte, et le peins ressemblant.

M. Vigée.

---

(1) M. Turquet, célèbre professeur de physique.

(2) Thomas, à qui l'académie française venait de décerner, pour la troisième fois, le prix d'éloquence.

HIER.

Hier le jour s'embellit à mes yeux;
Tout me parut changé dans la nature :
Les cieux brillaient d'une clarté plus pure,
Je respirais un air délicieux.
Le vent léger me parut un zéphire,
Qui caressait le tendre sein des fleurs.
Je croyais voir un amant qui desire
Dans le narcisse aux mourantes couleurs.
L'astre des nuits me semblait une amante
Qui, redoutant l'éclat d'un trop grand jour,
Répand à peine une lueur mourante :
Tout s'animait, tout me parlait d'amour.
Ce fut hier qu'un regard, un sourire
Des plus doux feux embrasèrent mon cœur.
Ce fut hier que je crus au bonheur :
Ce fut hier que je vis Élomire.

M. Justin-Gensoul.

L'EXPÉDIENT.

Un importun, dis-tu, t'obsède à tout moment,
Pour t'en débarrasser, prête-lui de l'argent.

M. Croiszetière.

LE TOMBEAU DE CAROLINE,

ROMANCE.

Rendez-la moi cette fille chérie,
Que chaque jour appellent mes soupirs;
Vous qui voulez calmer mes déplaisirs,
Et que mon cœur se rattache à la vie;
Rendez-la moi.

Qui n'eût aimé de sa grace enfantine
L'attrait si doux, si piquant à la fois,
Son regard fin, le charme de sa voix!
On se disait en voyant Caroline:
Qui n'eût aimé!

A son matin et sous l'œil d'une mère,
Elle croissait comme une tendre fleur;
Elle en avait l'éclat et la fraicheur;
Elle a tombé, la rose printanière;
A son matin.

Adieu, bonheur; comme une ombre légère,
A mes regards tu t'es évanoui.
De ton erreur un moment j'ai joui:
Las! j'y croyais; mais je ne suis plus mère.
Adieu, bonheur.

Plus de repos dans mon ame oppressée ;
Qui tarira la source de mes pleurs ?
Un deuil profond, d'éternelles douleurs
Attristeront sans cesse ma pensée.
Plus de repos.

Il faut mourir lorsque l'ame flétrie
Cède au tourment d'un souvenir affreux :
C'est le seul bien qui reste aux malheureux ;
J'ai tout perdu, ma fille, mon amie.
Je veux mourir.

M. Coupigny.

L'ATTELAGE ASSORTI.

Un amateur de beaux chevaux,
Et qui les préférait à femme, enfans, maîtresse,
En avait deux de même espèce,
Tous deux de même taille, et tous deux sans défauts.
Il en perd un. En proie à la tristesse,
Il ne peut plus goûter les douceurs du sommeil.
Son vieux cocher complète un jour son attelage ;
Joyeux, il rentre, et dit : « Monsieur, prenez courage,
« J'ai rencontré votre pareil. »

M. Gobet.

LES DEUX STATUAIRES,

FABLE.

PYGMALION, sans doute, eut un grain de folie
Le jour qu'il adora l'ouvrage de ses mains ;
Mais sa Vénus était jolie,
Et cet attrait fait tout sur le cœur des humains.
Minois touchant, fût-il de pierre,
Dans l'âge des desirs et des doux sentimens,
Parfois même dans nos vieux ans,
Attire à soi vœux et prière.
Voilà Pygmalion, partant, justifié.
Mais cet autre sculpteur que le bon La Fontaine,
Que mon maître a peint effrayé
D'un Dieu qu'il vient de faire armé de son tonnerre,
Ce superstitieux qu'on entend aussitôt
Invoquer à grands cris l'hommage de la terre,
A mon avis, c'était un sot.
Apprenez, au surplus, le reste de l'histoire :
Bientôt mons Jupiter, si terrible aux mortels,
Fut renversé de ses autels,
Et l'on en perdit la mémoire.
De l'ouvrage divin du père de Paphus,
Ovide nous l'a dit, il n'en fut pas de même ;
Et du ciel le pouvoir suprême
Anima pour lui sa Vénus.

Admirez dans ceci la justice éternelle!
Le faux Jupiter tombe : il n'était qu'effrayant.
La Vénus est touchante et belle;
Le ciel croit lui devoir un miracle éclatant :
Elle gagnait les cœurs; il la rend immortelle.

M. AUBERT.

A FRÉDÉRIC LE GRAND.

1751.

MARC-AURÈLE autrefois disait
Des choses dignes de mémoire;
Tous les jours même il en faisait,
Et sans jamais s'en faire accroire.
Certain amateur de sa gloire
Un jour à souper lui parlait
D'un des beaux traits de son histoire.
Mais qu'arriva-t-il? le héros
N'écouta qu'avec répugnance.
Il se tut, et ce beau silence
Fut encore un de ses bons mots.

VOLTAIRE.

L'INSOMNIE DE L'AMOUR.

Dans les annales d'Idalie,
Mes amis, j'ai lu que l'Amour,
Par une cruelle insomnie,
Se vit près de perdre le jour.
Ce récit n'est pas vraisemblable ;
Mais il n'en est pas moins réel ;
Car, quoi que nous dise la fable,
Non, l'Amour n'est pas immortel.

Dans son ardeur impatiente,
Il s'épuisait en mille efforts,
Et d'une fièvre dévorante
Il éprouvait tous les transports.
Jusque sur le sein de sa mère
Il était sans cesse agité :
On sait que l'Amour ne dort guère
Entre les bras de la beauté.

On crut que le jus de la treille
Pourrait lui servir de pavots ;
Bacchus d'abord promit merveille ;
Mais pour l'Amour point de repos ;
En vain, courant de fête en fête,
Il avait le cerveau troublé :
En perdant tout à fait la tête,
Il n'était que plus éveillé.

Un jour, aux leçons de Minerve
Quelques dieux s'étaient endormis ;
Aussitôt Vénus qui l'observe
Songe aux souffrances de son fils :
A l'école de la Sagesse
On l'envoya pour l'assoupir ;
Le pauvre enfant bâillait sans cesse,
Mais il ne put jamais dormir.

Enfin, le mal qui le dévore
Peut-être eût terminé ses jours,
Lorsqu'auprès du dieu d'Épidaure
Vénus implora du secours.
Pour cette douleur obstinée
Le dieu ne donna qu'un conseil,
Et dans le lit de l'Hyménée
L'Amour rencontra le sommeil.

ÉPIGRAMME.

Bon jour donc ! asseyez-vous là ;
En votre absence, sans scrupule,
Madame Ursule, que voilà,
Vous prêtait un grand ridicule....
Oh ! je connais madame Ursule ;
Elle prête tout ce qu'elle a.

IMITATION

DE L'ESSAI SUR LA CRITIQUE DE POPE.

De l'ignorant critique ou du plat écrivain
Lequel est le plus sot? je le demande en vain.
Mais l'auteur dont l'écrit lasse ma patience
Me fait un tort moins grand, une moins grande offense,
Que le juge orgueilleux qui trompe ma raison;
Et chez nous, par malheur, il en naît à foison.
Aussitôt qu'au grand jour un froid rimeur s'expose,
Sur ses vers languissans, en languissante prose,
Vingt Zoïles, lançant leurs ridicules traits,
Lui viennent du public disputer les sifflets.
Le goût ne s'apprend point, la nature l'inspire;
On naît pour bien juger comme pour bien écrire.
Laissons, laissons sur-tout les fameux écrivains
Prononcer sur leur art en juges souverains.
Si l'orgueil du talent quelquefois les abuse,
De leurs erreurs, du moins, leur génie est l'excuse.
La plupart des esprits, observez-les de près,
Recèlent du bon goût les principes secrets;
C'est le faible rayon d'une lumière pure,
C'est un dessin correct tracé par la nature.
Mais d'un faux coloris le dangereux éclat
Risque d'en effacer le contour délicat.
Toi donc qui du critique oses prendre le titre,
De la gloire et des arts toi l'amant et l'arbitre,

Sur tes propres moyens sache te consulter ;
Vois où tu peux atteindre, où tu dois t'arrêter ;
Garde-toi de franchir la limite précise,
Le point où la raison rencontre la sottise.
Dirige ton essor, et, dans tous tes essais,
Consulte la nature, elle ne ment jamais.
Immense, universelle, inaltérable et pure,
Elle montre au génie une lumière sûre,
Et sait le rappeler quand il erre au hasard ;
Elle est le but, la source et l'exemple de l'art :
L'art n'est que la nature à la méthode astreinte :
Mais comme un peuple libre abhorre la contrainte,
La nature, réglant ses propres volontés,
N'obéit qu'aux arrêts qu'elle-même a dictés.

Chez les Grecs la critique éclairait le génie ;
Toute présomption loin d'elle était bannie,
Suivante des nœufs sœurs, on la voyait toujours,
Pour mieux les embellir, leur prêter ses secours ;
Bientôt d'esprits mal faits une foule insolente,
Des muses rebutée adora la suivante :
Leur dépit envieux cherchait à ravaler
Les modèles qu'en vain ils tentaient d'égaler.

Contre l'antiquité vainement on s'élève ;
Homère ne dort pas, c'est Zoïle qui rêve.

D'un immortel honneur héritiers immortels,
Un laurier toujours vert couronne vos autels ;
Du temps dévastateur vous bravez la furie,
Et la flamme et la guerre, et l'implacable envie ;
Les arts, à vous louer, consacrent leurs accens ;
Toutes les nations vous portent leur encens ;

Le chœur du genre humain chante votre mémoire ;
Entendez retentir l'hymne de votre gloire :
Salut, Bardes fameux, nés en de meilleurs jours !
Tel qu'un fleuve orgueilleux qui grossit dans son cours,
La splendeur de vos noms s'accroîtra d'âge en âge ;
Les races à venir vous gardent leur hommage ;
Et des peuples nouveaux, inconnus jusqu'à nous,
Viendront tomber en foule à vos sacrés genoux....

Où trouver un mortel dépouillé d'artifice,
Instruisant sans orgueil, reprenant sans malice,
Qui, libre également de haine et de faveur,
Juge sans préjugé, sans faste et sans humeur ;
Modeste, mais hardi ; complaisant, mais sévère ;
Quoique savant, poli ; quoique poli, sincère ;
Qui sache convenir des fautes d'un ami,
Et louer sans détours le mérite ennemi ;
De l'aurore des arts jusqu'à l'âge où nous sommes,
Qui puisse apprécier les livres et les hommes,
Et dont le cœur, sensible et pétri de candeur,
Applaudisse avec joie, et blâme avec douleur ?
Tels furent cependant, tels furent quelques sages,
Qui d'Athène et de Rome obtinrent les suffrages.
Aristote d'abord parut ; et le premier
A des flots inconnus osa se confier.
Il brava leurs écueils. L'astre de Méonie
Vers des bords tout nouveaux dirigea son génie.
Les enfans d'Apollon, tumultueux esprits,
De liberté, d'audace et de licence épris,
Se soumirent pourtant, sans honte, et sans murmure,
Au sage qui perça la nuit de la nature.

Horace est plein de verve, et, modeste censeur,
Il compose avec feu, mais juge avec froideur.
Denis voit dans Homère une beauté nouvelle;
L'imagination chez Pétrone étincelle;
Au savoir de l'école il joint le sel des cours.
Quintilien, fécond et grave en ses discours,
Dans un ordre parfait dispose ses pensées.
Et toi, hardi Longin! les Muses empressées
Echauffent tes leçons de leurs doctes ardeurs.
Ainsi, long-temps formé par les savantes sœurs,
Le goût, toujours sévère, établit sa puissance,
Affermit ses autels, et bannit la licence.
Par les Romains guidé chez vingt peuples divers,
Sur l'aile de leur aigle il remplit l'univers.
Mais des flots d'ennemis bientôt les attaquèrent,
Et Rome et les beaux arts ensemble s'éclipsèrent.
Rome, sors de la tombe, et reprends ta fierté!
A la voix de Léon, ton génie excité
S'éveille, et de son front secouant la poussière,
Du milieu des débris lève sa tête altière!
L'art façonne la pierre en palais somptueux,
Leur voûte retentit de sons harmonieux,
La toile est animée, et le marbre respire.
Déjà Raphaël peint, le Tasse tient la lyre;
Le ciel, qui le forma pour un talent si beau,
Du berceau de Virgile approcha son berceau.
Mais les Muses bientôt, troupe simple et divine,
S'envolèrent aux bords qui promettaient Racine.
Chez un peuple plus doux et plus docile au frein,
Boileau, digne rival d'Horace et de Longin,

Releva les autels de ces vierges proscrites.
Il rétablit leur culte, il proclama leurs rites.
Quelques esprits fameux, à son école instruits,
Comme lui du Parnasse ont cultivé les fruits.
Émule de Lucrèce et d'Horace et d'Homère,
Pope, au sceptre du goût, a soumis l'Angleterre.
Dictateur des talens, Voltaire quelquefois
A daigné d'Apollon nous expliquer les lois.
Et toi, la Harpe, et toi, son élève et mon guide,
Toi, des arts expirans, défenseur intrépide,
Sur l'autel des neuf sœurs ton sein religieux
Garde du feu sacré les restes précieux.
O! que ne puis-je encore entendre ta sagesse,
Dont la voix instruisit ma bouillante jeunesse,
Quand, me montrant de loin et la palme et l'écueil,
D'un indiscret élan tu réprimais l'orgueil!

M. DUTREILLIS.

ÉPIGRAMME.

On se moque par-tout de ta bizarrerie.
— Eh! je ris de tous ceux qui se moquent de moi.
— Homme heureux! je te porte envie;
Personne ne rit plus que toi.

M. GOBET.

A MADAME ***,

En lui demandant un rendez-vous.

Mon rival attendait de vous
Un mot d'amour, un billet tendre,
Peut-être même un rendez-vous.
Mon rival est fait pour attendre :
C'est une espèce de Clitandre,
Dieu le bénisse.... ! mais, pour nous,
Nous sommes nés pour nous entendre.
Tout en nous semble s'accorder.
Aussi novice à me défendre
Que vous l'êtes à résister,
Nous serons ravis de nous prendre,
Et trop heureux de nous quitter.
Mettez-moi donc sur les tablettes
Où vous inscrivez tour à tour ;
Les heureux ingrats que vous faites
Et que vous ne gardez qu'un jour.
Aux doux hommages qu'ils vous rendent
Je veux ajouter un desir ;
Je veux ajouter un plaisir
Aux voluptés qui vous attendent.
Mourir un moment dans tes bras,
C'est vivre un siècle en un quart-d'heure.
Friponne !.... adieu, tu m'écriras
Le jour où tu veux que je meure.

M. MARGUERIT.

LES DEUX NÈGRES,

FABLE.

Tandis que dans nos colonies
Nos sages allumaient la torche des furies,
J'ai su que des blancs et des noirs
Deux nègres volontiers discouraient tous les soirs.
Ne romprons-nous jamais nos cruelles entraves?
Disait l'un; nos tyrans ont beau faire les braves,
Si nous avions le sens commun,
Nous songerions qu'ici nous sommes les esclaves,
Et que nous sommes vingt contre un.
Quel plaisir à mon tour de tomber sur ma proie!
O camarade! quelle joie,
Si je pouvais manger le cœur du dernier blanc,
Que j'aurais de mes mains arraché de son flanc!
Je guette mon colon: le blafard est bien maigre;
Mais, tel qu'il est, tout cru je veux le dévorer,
Avant que sous ses coups il m'ait fait expirer....
Au lieu de le manger, répondit l'autre nègre,
Je défendrai le mien au péril de mes jours:
A la vie, à la mort, je le suivrai toujours:
Je braverais pour lui le dernier des supplices.
Si je lui rends quelques services,
Ce que je fais pour lui, j'en suis payé si bien,
Qu'il n'est jamais en reste et qu'il ne me doit rien.
Ah! pour le redouter, je chéris trop mon maître!

Son intérêt n'est point de me faire périr,
Car à me remplacer peut-être
Il aurait peine à réussir....
Quant à l'égalité chérie,
Quant à la sainte liberté,
Qui sont les deux objets de ta secrète envie,
Comme nous en avons tâté,
S'il m'en souvient, dans ma patrie,
Ces deux brillans joyaux que nous avons perdus,
Je ne serai jamais de ceux qui les regrettent;
Et j'aime bien autant les blancs qui nous achètent,
Que les noirs qui nous ont vendus.

M. Boisard.

LE BON CACIQUE.

Celui qui gouverne doit être
Le premier sujet de la loi.
Il est le chef et non le maître
Du peuple qui le nomma roi.
Un bon Cacique aimait à dire :
« Veiller pour tous est mon emploi ;
« Je ne connais dans mon empire
« Qu'un esclave seul, et c'est moi. »

M. Croiszetière.

LE CORBILLARD.

AIR Du pas redoublé.

QUE j'aime à voir un corbillard !...
Ce début vous étonne !
Mais il faut partir tôt ou tard,
Le sort ainsi l'ordonne ;
Et, loin de craindre l'avenir,
Moi, dans cette aventure,
Je n'apperçois que le plaisir
De partir en voiture.

En voiture, nos bons aïeux
Se plaisaient, mais du reste,
Chez eux, quand on fermait les yeux,
On était plus modeste ;
Nous n'avons pas, vous le voyez,
Leur ton, ni leur allure,
Nous mettons les vivans à pieds,
Et les morts en voiture.

Le riche, en mourant perd son bien,
Moi, je vois tout en rose,
Je n'ai rien, je ne perdrai rien,
C'est toujours quelque chose ;
Je me dirai : « D'un parvenu
« Je n'ai pas la tournure,

« Pourtant à pied je suis venu,
« Et je pars en voiture. »

De ces riches, qu'on trouve heureux,
Quel est donc l'avantage ?
Ils font, par des valets nombreux,
Suivre leur équipage :
Ce luxe ne m'est point permis,
Ma richesse est plus sûre ;
Un jour, on verra mes amis
Derrière ma voiture.

A mon départ, en vérité,
Je songe, sans murmure,
Pourvu que long-temps la gaîté
Remise ma voiture !
O gaîté ! lorsque tu fuiras,
Invoquant la nature,
Je dirai : Fais quand tu voudras
Avancer ma voiture.

M. Armand Gouffé.

RÉFLEXION.

Un ami qui nous aime autant que nous l'aimons,
Un livre où le bon goût triomphe à chaque page,
Voilà dans tous les temps les vrais trésors du sage :
Le sage est pauvre au siècle où nous vivons.

M. Ed....

L'OBSTACLE,

IMITÉ DE MÉTASTASE.

Quels torrens ont produit ce changement soudain?
Petit ruisseau, si fier du progrès de ton onde,
De grace! ralentis ta course vagabonde;
Je vais joindre Cloris; m'attendrait-elle en vain?...
Oui, ma Cloris m'attend à l'autre rive;
Permets seulement que j'arrive;
Inonde après mes champs; mais ouvre-moi ton sein...
Quoi! ta fureur s'accroît, vainement je t'implore?
Déjà le jour s'approche, et tu retiens mes pas:
Le ciel blanchit; voilà l'aurore.
Cloris s'impatiente, et je n'arrive pas.
Pour mériter ce courroux qui t'anime,
Ruisseau jaloux, eh! quel est donc mon crime?
De ta rive, avec soin, j'éloignai mon troupeau:
J'empêchai, l'autre jour, Licoris et Sélime
De cueillir, sur tes bords, des fleurs pour leur chapeau.
Moi-même encore, ingrat ruisseau!
Pour ne point appauvrir ton onde languissante,
Je me suis abstenu, dans ma soif dévorante,
De quelques gouttes de ton eau.
Si quelque renommée est ici ton partage,
Ne la dois-tu pas à mes vers?
Si quand l'été brûlant embrase au loin les airs,
Tu coules toujours frais à travers cet ombrage,

Ma main, le long de ton rivage,
Ma propre main planta ces lauriers verts.
Ton onde alors, obscurément paisible,
Mouillait à peine un sable à demi desséché;
Le plus petit rameau, par les vents détaché,
Embarrassait ton cours d'un obstacle invincible.
Maintenant, devenu fleuve immense et terrible,
Gonflé d'écume, en tes flots mutinés,
Tu roules, à grand bruit, les troncs déracinés;
Et, torrent vagabond, tu passes sans m'entendre.
Mais que va devenir ce superbe courroux?
Bientôt, bientôt je te verrai reprendre
Et ton petit murmure et ton lit de cailloux;
J'insulterai de joie à ta faiblesse:
Tu me paîras les momens que je perds,
Et tes flots, agités par ma main vengeresse,
Iront, bourbeux, s'abymer dans les mers.

M. Lalanne.

SUR DESPRÉAUX.

Quand Despréaux oublia La Fontaine,
Quand il calomnia Quinault,
Dans son silence et dans sa haine,
Les Graces, pour le coup, le prirent en défaut.

M. Kérivalant.

COMBAT

DE TANCRÈDE ET DE RAIMBAUD.

Jérusalem délivrée, chant septième.

Sur ce pont tout à coup paraît un chevalier;
Il agite en sa main le menaçant acier;
Son air est arrogant, sa parole hautaine:
« Que le sort ou ton choix jusqu'en ces lieux t'amène,
« Qui que tu sois, dit-il, ne crois pas m'échapper.
« La puissauce d'Armide a su t'envelopper.
« C'est ici son séjour: viens que tes mains dociles
« Échangent pour ses fers leurs armes inutiles.
« Obéis à la loi prescrite à ses sujets:
« A la clarté du jour renonce pour jamais,
« Ou jure que, d'Armide embrassant la querelle,
« Tu feras aux chrétiens une guerre éternelle. »
A l'armure, à la voix de cet audacieux,
Tancrède reconnait.... Quelle surprise, ô cieux!
Raimbaud né dans la France et son compagnon d'armes,
Qui sur les pas d'Armide, asservi par ses charmes,
Et leur sacrifiant son honneur et sa foi,
Soldat des Musulmans, suit leur infâme loi.
A son étonnement un saint courroux succède:
« Vil apostat! dit-il, sais-tu que c'est Tancrède
« Qui s'honore du nom de vengeur de la croix?
« La vois-tu sur mon cœur? Sais-tu que mille fois
« J'ai de ses ennemis terrassé l'insolence?
« Toi-même en vas bientôt faire l'expérience.

« La justice du ciel m'a conduit en ces lieux
« Pour punir en son nom ton parjure odieux. »
Tancréde en se nommant a fait pâlir le traître ;
Mais d'un trouble honteux Raimbaud se rendant maître:
« C'est toi-même, dit-il, qui viens, pour ton malheur,
« D'un chevalier d'Armide éprouver la valeur !
« Superbe, tu mourras ; mon bras armé pour elle,
« Mon bras fera tomber cette tête rebelle.
« Je destine à Bouillon ce don de ma fureur. »
Les ténèbres déjà répandaient leur horreur.
Des lampes, des flambeaux, des feux qui s'allumèrent,
Le ciel et le château tout à coup s'enflammèrent.
Aux fêtes du théâtre, avec un art pareil,
S'éclaire de ses jeux le nocturne appareil.
A l'ombre des créneaux, Armide sur le faîte
Peut voir, sans se montrer, le combat qui s'apprête.
Un combat inégal dégrade le guerrier :
Tancrède sur-le-champ a quitté son coursier.
L'adversaire est à pied, Tancrède à pied s'avance ;
Dans ses yeux, dans sa main, il porte la vengeance.
Il est sans bouclier : moins généreux que lui,
Raimbaud, couvert du sien, et fort de cet appui,
Tourne autour du héros, et, redoublant les feintes,
Il cherche le moment d'assurer ses atteintes.
Mais Tancrède le serre et le pousse, et du fer
Aux visières du casque il fait briller l'éclair.
Tout affaibli qu'il est de blessures récentes,
Le combat seul lui rend des forces renaissantes.
C'est aux endroits mortels qu'il adresse ses coups ;
De son glaive animé l'impétueux courroux,

Montrant toujours la mort, la fait craindre sans cesse.
En vain de cent détours la prompte et souple adresse
Y dérobe Raimbaud sous ses armes caché :
Son bouclier fendu, son cimier arraché,
Prêtent à peine encor leur défense mal sûre,
Son sang plus d'une fois humecta son armure.
Ses coups sont sans effet : le dépit et l'amour,
La honte et le remords l'irritent tour à tour.
Par un effort dernier rappelant son courage,
Il y veut rassembler ses forces et sa rage,
S'approche, et loin de lui jetant son bouclier,
Sur son glaive à deux mains il pèse tout entier,
Le balance et l'abat avec un cri terrible;
Dans le flanc du héros il porte un coup horrible,
Et le coup sur sa tête est soudain redoublé;
Le casque a retenti, Tancrède a chancelé.
Sans entamer l'airain, ces atteintes pesantes
Font sentir au guerrier des angoisses cuisantes.
Mais plus que ses douleurs il ressent tout l'affront
Du coup audacieux qui fit courber son front.
La vengeance étincelle à travers sa visière.
Raimbaud ne soutient pas l'aspect de sa colère,
Et voyant se lever le redoutable bras,
Sent déjà dans son cœur le fer et le trépas.
Il recule, et, le coup qui dans les airs résonne,
Des limites du pont va frapper la colonne,
Dont le bronze en éclat se disperse à grand bruit.
A ce coup foudroyant Raimbaud tremble et s'enfuit;
Il ne peut plus dompter l'effroi qui le possède.
Il remonte le pont, le parcourt; mais Tancrède

Suit et presse ses pas, et le bras étendu
Il l'atteignait déjà, Raimbaud était perdu.
Inespéré secours ! Les clartés disparaissent,
Les flambeaux sont éteints, les ténèbres renaissent,
Tout se noircit, tout rentre en la profonde nuit,
Le ciel est un désert où nul astre ne luit.
Tancrède, enveloppé de ces magiques ombres,
Ne voit, n'entend plus rien; il erre en ces lieux sombres.
Dans ce silence affreux, s'avançant pas à pas,
Il passe sur un seuil que son pied ne sent pas,
Entre, sans le savoir, sous cette voûte obscure,
Et la porte retombe avec un long murmure.
Dans le plus noir cachot il demeure enfermé.
Tel aux rives de Côme, à ce lac renommé,
Le poisson abusé, s'éloignant de l'orage,
Se vient emprisonner au sein du marécage,
Insidieux asile, et d'un tel art formé,
Que l'accès est ouvert et le retour fermé :
Tel Tancrède, attiré dans ce piége funeste,
S'y jette, et d'en sortir nul espoir ne lui reste.
L'obstacle est au-dessus de tout effort humain.
Il tentait d'ébranler d'une puissante main
Ce rempart imprévu, cette porte terrible.
Une voix lui cria : « La fuite est impossible !
« D'Armide prisonnier, ne crains point pour tes jours :
« Au tombeau des vivans tu gémiras toujours. »

LAHARPE.

LE PROJET DE DÉPART.

CHERS amis, vous, dont la gaîté
Faisait sourire ma tristesse,
Lorsque je vivais tourmenté
Des caprices d'une maîtresse;
C'en est fait, je pars sans retour.
Loin de vous, hélas! et loin d'elle,
Je vais laisser à son amour
La liberté d'être infidelle :
Car je ne suis plus de ces gens,
De ces amoureux exigeans,
Qui, sans égard pour la distance,
Sans respect pour l'œuvre du temps,
Ne partent point, s'ils n'ont, d'avance,
Fait prononcer tous les sermens,
Préservateurs de l'inconstance.
Changer, mes amis, c'est la fin
De tout ce qu'on voit sur la terre ;
Et d'Adam la côte légère
Est soumise au même destin.
Loin de moi donc l'orgueil extrême
De rendre esclave la beauté !
Quoi qu'en dise la vanité,
L'on n'est point aimé pour soi-même.
Cette erreur nous flatte ; eh! pourquoi ?
Quand ma maîtresse m'est fidelle,
Si c'est elle qu'elle aime en moi,

C'est aussi moi que j'aime en elle :
Ainsi de son propre bonheur
Chacun chargé par la nature,
Dans son intérêt, dans son cœur,
En a la source et la mesure.
Mais l'orgueil, ce tyran cruel,
Qu'à son insu mène l'envie,
Juge toujours au criminel
La plus légère minutie.
L'homme s'est dit : « Tous mes desirs
« Sont naturels, donc légitimes.
« Femmes, vous ferez nos plaisirs,
« Et nous vous en ferons des crimes.
« L'on croîtra, l'on multipliera
« Autant qu'il sera nécessaire;
« Mais défense à vous d'en rien faire
« Avec qui bon vous semblera. »
Mes amis! envers la faiblesse
Soyons un peu plus indulgens.
Pourquoi vouloir qu'une maîtresse
S'immole à la foi des sermens ?
Toutes ces ardeurs éternelles
Ne font qu'exciter les railleurs.
Sommes-nous trahis par nos belles ?
Sans humeur prenant congé d'elles,
Voyons si l'on trahit ailleurs.
Vénus a sur toute la terre
Répandu sa postérité.
En tout lieu, comme chez sa mère,
L'Amour trouve hospitalité.

Qu'importe que la même bouche
Vous parle de la même ardeur ?
La main qui vous promet le cœur
La première fois qu'on la touche,
Cause-t-elle un transport moins doux
Que cette autre, plus coutumière,
Qui, durant une année entière,
N'a jamais rien promis qu'à vous ?
Ah ! dans ces jours de tolérance,
La paix soit avec nos rivaux !
Comme les petits des oiseaux,
Les amours ont leur providence.
Dans nos villes, comme à Paris,
Il est des veuves désolées ;
De jeunes vierges immolées
A des fantômes de maris ;
Des femmes dont le cœur sommeille
Près d'un époux trop bon humain,
Et pour qui les jeux de la veille
Font les ennuis du lendemain ;
De ces beautés à tête vive,
Et se lassant au fond du cœur
D'avoir toujours en perspective
Ce vieux spectre, nommé l'honneur,
Qui, jour et nuit, criant qui vive,
Pense être là pour leur bonheur.
En tout cela, que d'espérance !
Oui, le dieu propice aux amans
M'offrira par toute la France
Mêmes cœurs, mêmes agrémens.

Il me les rendra ces tourmens,
Doux réconforts de la constance ;
Cette agréable surveillance
Et des jaloux et des mamans ;
Ces exils dont on se dispense ;
Ces retours que rend plus charmans
La longueur d'une courte absence....
Ah ! revenez, heureux momens !
Et toi que j'adore d'avance,
Parais, ô fille des amours !
Abjurant mes promesses folles
Pour d'autres tout aussi frivoles,
Je jure encor d'aimer toujours.

M. Duault.

LA CONSULTATION,

APOLOGUE.

A t'arranger, mon ami, je t'invite.
Mauvais accord vaut mieux que bon procès.
Le fou les suit, le sage les évite :
A ses dépens, on s'instruit au palais.
Le faible agneau qui vient, pendant l'orage,
Chercher l'abri d'un épineux buisson,
N'en sort jamais pour rentrer au village,
Sans y laisser un peu de sa toison.

M. Croisettière.

MON PORTRAIT,

CHANSON.

A MADEMOISELLE ***.

AIR : Philis demande son portrait.

VOUS me demandez mon portrait ?
Il faut vous satisfaire ;
Mais un peintre le gâterait ;
J'aime mieux vous le faire.
De Téniers burlesque rival,
Je vais, pour Olimpie,
Tracer d'un triste original
La risible copie.

Embarrassé dans mon maintien,
Je penche un peu la tête,
Et, même quand je ne dis rien,
On dit que j'ai l'air bête :
Mais n'appuyons pas sur ce trait,
Je crains qu'on ne me gronde
De faire, en traçant mon portrait,
Celui de bien du monde.

Des besicles couvrent mes yeux,
C'est un double avantage ;
Tandis que j'y vois beaucoup mieux,
On voit moins mon visage :

Cependant, lorsque j'apperçois
Tel et tel sur ma route,
Je trouve plus heureux cent fois
Celui qui n'y voit goutte.

Sombre ou joyeuse avec excès,
Ma figure est mobile ;
Je ris au Théâtre Français,
Je pleure au Vaudeville;
Par désœuvrement, quelquefois,
Si le sort veut que j'aille
Voir un nouveau drame à Louvois,
Je vois bâiller, je bâille.

Qu'un sot parle à tort, à travers,
Ma figure se ride ;
Qu'on me lise de méchans vers,
Mon sourire est perfide ;
Je fais la moue au sot traitant
Comme au faquin en place :
Ainsi, ma chère, à chaque instant,
Je fais une grimace.

Du reste, j'ai deux pieds, deux mains,
J'ai deux jambes pareilles,
J'ai, comme les autres humains,
Deux fort belles oreilles;
Sur un trône sans être né
Je chéris mon partage :
Aussi bien qu'un roi, j'ai le né
Au milieu du visage.

M. ARMAND GOUFFÉ.

HYMNE DU SOIR.

L'OMBRE à peine voile les cieux:
Des temps évanouis la splendeur éclipsée
Se retrace dans ma pensée,
Et m'inspire des chants dignes de mes aïeux.
Tout repose, ou se tait.... Les harpes suspendues
Languissent détendues.
Dernier fils d'un héros que la gloire enflamma,
Mes pas silencieux se traînent dans Selma.
Selma, palais des rois ! asile des conquêtes,
Fingal n'invite plus l'étranger à tes fêtes ;
Tes murs harmonieux, par la mousse couverts,
Ne retentissent plus du doux bruit des concerts.
Les braves ont vécu ; Fingal même succombe :
Autour de moi tout dort du sommeil de la tombe....
Et je ne puis mourir ! et ma plaintive voix
Dit aux siècles futurs nos antiques exploits !
Quand la reine des nuits ne brille point encore,
Quand sous l'obscurité la fleur se décolore,
Que les vapeurs du soir, comme un nuage épais,
Enveloppent les monts, les lacs, et les forêts,
De mon génie éteint le flambeau se rallume ;
Le besoin de chanter m'embrase et me consume ;
La tendre Malvina, charme de mes vieux jours,
De son bras attentif me prête le secours :
Elle guide Ossian au pied du roc sauvage ;
Il s'assied sous un chêne au mobile feuillage,

De mon destin alors s'adoucit la rigueur :
Une puissante voix vient réveiller mon cœur ;
C'est la voix du passé.... Les siècles mémorables
Se pressent sous mes yeux, chargés de faits brillants ;
Soudain je les recueille, et mes chants favorables
Éternisent le nom de mille chefs vaillans.
Non, du ruisseau fangeux ils ne sont point l'image,
Ces chants qui de Lutha rappellent les concerts ;
Doux et mélodieux, ils enchantent les airs.
O terre de Lutha, que j'aime ton rivage,
Quand la veuve d'Oscar, sous ses doigts vagabonds,
Anime la harpe sonore !
Ses accords amoureux réjouissent les monts.
Aimable Malvina, toi que le Barde implore,
Prête l'oreille à ses accens :
Fille charmante, accours ; viens ranimer encore
Les feux de mon génie affaibli par les ans.

M. Baour-Lormian.

IMPROMPTU

Sur une femme laide qui aimait à se mirer.

Pourquoi Phryné, que la nature
Traita si rigoureusement,
Va-t-elle toujours se mirant ?...
C'est pour s'accoutumer, sans doute, à sa figure.

M. Dumaniant.

DIALOGUE.

LES JOURNAUX, LES AFFICHES, LA FLATTERIE.

An VIII.—1800.

PHILALÈTE.

Sans mentir, la Décade est un livre charmant.

CLÉON.

Ah! ah! vous en parlez comme un auteur content.
A-t-on, dans ce journal, d'une plume indulgente,
De votre in-octavo recommandé la vente,
Et, par hasard, en poche auriez-vous cet extrait?
Allons, point de façons, mon cher, me voilà prêt.
Supprimez, avec moi, ces longs préliminaires,
Que je connais un peu, comme tous nos confrères;
Et, d'un air composé, d'un ton modeste et doux,
Vous-même lisez-moi le bien qu'on dit de vous.

PHILALÈTE.

Non, je n'ai rien en poche; et vous devez bien croire
Que, jamais....

CLÉON.

Faites mieux: dites-le de mémoire.
Un journal porte un livre à la postérité:

L'auteur prône, à son tour, celui qui l'a vanté ;
C'est juste. Récitez tout ce qu'ont dit du vôtre
Quatre ou cinq complaisans, sur la foi l'un de l'autre ;
A vos demi-succès leurs efforts n'ont pas nui :
On a bien de la peine à percer aujourd'hui.
Il faut, puisque la gloire est votre unique envie,
Faire venir l'adresse au secours du génie.

PHILALÈTE.

Quand on aime la gloire, il faut la conquérir.
Qui surprend un éloge est forcé d'en rougir.
Loin de moi cette intrigue et tout petit manége !
On méprise le nain que son pareil protége ;
Mais l'homme libre et fier, dans ses travaux constans,
Compte sur ses efforts, la critique et le temps.

CLÉON.

Fort bien : sincère ou non, j'aime cette morale,
Quoiqu'en vers ampoulés votre muse l'étale.
Quel auteur cependant n'éprouve un peu d'orgueil,
Lorsqu'en se promenant, il lit, du coin de l'œil,
Les placards affichés sous ce brillant portique,
Où, parmi les romans, les bals, la politique,
Son ouvrage annoncé figure avec honneur
A côté de ce Rob que nous vend Laffecteur ?
Vous froncez le sourcil.

PHILALÈTE.

Non, je vous abandonne
Ceux qu'atteint de ce trait votre gaîté bouffonne ;

Ces rimeurs qu'un placard annonce à l'univers,
Et qui, comme un décret, font proclamer leurs vers.
Qui se fait afficher n'a pu se faire lire.
Aux badauds attroupés un placard semble dire :
« Dépêchez-vous, Messieurs, et courez chez Meslant;
« Il n'en a pas pour tous. » Ou bien, d'un air dolent :
« Passant, prenez pitié du destin des poètes,
« Et, de grace, au libraire, allez payer mes dettes. »
Quelle honte de voir, à côté de nos lois,
A côté du récit des plus brillans exploits,
Le nom d'un perruquier ou d'un auteur frivole,
Plus vanté qu'un vainqueur de Fleurus ou d'Arcole!
Qui peut être flatté d'afficher aujourd'hui
Son honneur à côté de l'opprobre d'autrui ?
L'un se plaint au public d'un soufflet qu'il avoue :
Deux cuistres ignorés, se renvoyant la boue,
En salissent nos murs : l'empirique effronté
Couvre de son placard Molière révolté :
L'usure au triple front, affichant le scandale,
Ose outrager les lois, le pauvre, la morale;
Et je m'attends à voir nos modernes Laïs,
Afficher quelque jour leur demeure et leur prix.

CLÉON.

A quoi tend ce discours? à quel propos, de grace ?
Ce tableau satirique est-il traduit d'Horace ?

PHILALÈTE.

Non; car quel âge a vu, dans sa perversité,
Ce ridicule excès de sotte vanité ?

CLÉON.

Mais d'où vous vient enfin cet accès d'humeur noire ?
Puisque vous écrivez, vous recherchez la gloire ;
D'autres, en y courant, se trompent de chemin :
Qu'importe ? soyez juste ; et n'allez pas en vain,
Lorsque tout à votre aise on vous permet d'écrire,
Exiger que l'on n'ait des yeux que pour vous lire.
Que n'avez-vous paru depuis quelques vingt ans ?
On eût parlé de vous : c'était là le bon temps.
De l'abbé Fontenai la gazette timide,
Grace à la pension, encore plus aride,
A peine, en huit grands jours, avait pour aliment
Le renvoi d'un ministre, un mot du parlement,
Ou le petit orgueil d'un noble de province,
Traîné, pour mille écus, par les chevaux du prince.
Mais, en revanche, alors, le Mercure et Fréron,
Même en vous critiquant, vous auraient fait un nom :
Le public, ennuyé d'une paix éternelle,
Aimait au moins à voir les auteurs en querelle :
Un petit bavardin, griffonné tous les jours,
Répandait les bons mots, les vers, les calembourgs :
Pour ne pas les savoir, il n'était point d'excuses,
Et nous lisions encor les Almanachs des Muses.
Mais quand la liberté, relevant ses drapeaux,
Va réveiller Brutus dans la nuit des tombeaux :
Quand le Tibre, gonflé du sang de nos Alcides,
L'Adige et l'Eridan, libres et plus rapides,
Jusqu'aux sables du Nil, entraînant à la fois
Les casques des héros et les sceptres des rois ;

Quand la France commande au monde, à la victoire,
Et par tant de malheurs achète tant de gloire;
Parmi tous ces débris, ces trônes renversés,
Ces crimes, ces exploits, l'un par l'autre effacés,
Et tous ces noms fameux que la gloire répète,
Pensez-vous que pour vous elle ait une trompette?
Faut-il, pour vous garder un coin du Moniteur,
Faire brusquer un siége ou taire un orateur?
Non, non: quand, chaque jour, de ses presses rapides,
Le mensonge imprimé sort en feuilles humides,
Diversement ému, chacun, d'un œil ardent,
Cherche, sur ce papier, l'article qu'il attend.
L'orateur des cafés, dont l'esprit prophétique
Au Sarmate enchaîné rend son audace antique,
Retrouve tout ses plans dans les traités divers,
Et, la carte à la main, partage l'univers;
Ou, de Paris, guidant nos soldats vers l'Euphrate,
Les nourrit de la manne, et débarque à Surate.
Sous le chaume rustique, un vieillard vertueux
De ses jeunes enfans fait suspendre les jeux,
Et, d'un double cristal aidant sa faible vue,
Lit les exploits d'un fils à son épouse émue.
Sur son comptoir avare, un usurier ingrat
Calcule, en souriant, les pertes de l'État;
Et le triste rentier, que la faim décolore,
Demande si demain il doit dîner encore.
Pensez-vous que, parmi tant d'intérêts divers,
Un seul de ces lecteurs cherche vos petits vers!
Quittez plutôt vous-même un espoir trop crédule:
Ou si rien ne guérit la fièvre qui vous brûle,

Si, malgré notre humeur, affrontant nos mépris,
Vous voulez nous forcer à lire vos écrits,
Sachez du moins, sachez, en politique habile,
Donner à votre muse un protecteur utile.
Il faut à votre gloire intéresser les grands.
Louez-les : à leur tour, ils loueront vos talens ;
Et quand l'austérité d'une vertu rigide
Leur ferait dédaigner un éloge sordide,
Vous verriez les flatteurs, toujours ingénieux,
Sans estimer vos vers, les citer devant eux,
Ou dans un coin, vantant les doux fruits de vos veilles,
En chatouiller de loin leurs superbes oreilles.

PHILALÈTE.

Qui ! moi ! que je m'abaisse à ces lâches détours !
Que ma muse, si fière, apprenne l'art des cours !
Que j'aille, corrupteur des mœurs de ma patrie,
Relever les autels qu'ornait l'idolâtrie !
Non. Le vrai magistrat, chez les républicains,
Doit remettre un pouvoir qu'il reçut de leurs mains ;
Qu'il rentre parmi nous, et que sa conscience
Dans le bonheur public trouve sa récompense.
Secondons leurs efforts ; plaignons ces magistrats
D'être assiégés toujours de flatteurs et d'ingrats :
Excusons leurs erreurs ; comme nous ils sont hommes :
Respectons leur pouvoir ; mais sachons qui nous sommes.
Est-ce au fier nourrisson des neuf savantes sœurs
D'aller encourager et grossir les flatteurs ?
Si son vers immortel parvient au dernier âge,
Que la postérité confirme son suffrage.

Songez combien de grands, qui se virent bénir,
Craindraient de comparaître aux yeux de l'avenir.
Chantons la liberté, les lois, les arts, la gloire;
Des bienfaiteurs du monde illustrons la mémoire;
Sous la pourpre et la bure adorons les vertus.
On peut louer un grand: mais quand il ne l'est plus.

CLÉON.

Soit; j'aime ce ton noble, et de votre méthode
Puissiez-vous seulement faire venir la mode!
Je vous comprends: je vois, sous ces beaux sentimens,
Que votre muse craint de risquer son encens;
Et qu'un flatteur gagé peut un jour voir la sienne,
Avec le protecteur, s'embarquer pour Caïenne.
Vous êtes plus prudent: eh bien! ne louez pas:
Mais, puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Sachez mettre à profit cette vertu rigide.
Plus d'un chemin, dit Pope, à la gloire nous guide:
Je vous réponds au moins de la célébrité;
Et c'est beaucoup déjà que de se voir cité.
Trop libre pour ramper, assez franc pour médire,
Menacez l'univers du fouet de la satire:
Sifflant les sots écrits et censurant les mœurs,
Faites rire le monde et pâlir les auteurs.

PHILALÈTE.

Que me conseillez-vous?

CLÉON.

D'aiguiser votre style.

Il faut se faire lire, et c'est le difficile.
Ce siècle philosophe aime assez peu les vers :
Pour réveiller son goût, frondez tous ses travers.

PHILALÈTE.

Ses travers? à quoi bon? vain censeur de notre âge,
Je passerais pour fou, sans le rendre plus sage;
Et j'aurais, en semant d'inutiles bons mots,
Contre l'horreur publique échangé mon repos.

CLÉON.

Ah! que ne parliez-vous? il fallait me le dire,
Vous voulez vivre en paix? Eh! cessez donc d'écrire.
Poëtes, magistrats, artistes ou guerriers,
Jamais impunément n'ont conquis les lauriers :
Eh! quel temps, quel pays a donc vu, je vous prie,
Gloire, paix et bonheur, marcher de compagnie?

M. DARU.

ÉPITAPHE D'UN AVARE.

Sous cette pierre gît un riche,
Le plus avare, le plus chiche,
Que jamais sur terre on ait vu,
Lequel, tout près de rendre l'ame,
Fit promettre à sa pauvre femme
De le faire enterrer tout nu.

M. GOBET.

LE BAIN,

ÉGLOGUE.

PRÈS d'un berceau,
Une onde pure
Fuit et murmure
Sous un ormeau,
Dont le feuillage,
Par son ombrage,
Vient à son tour
Garantir l'onde,
Claire et profonde,
Des feux du jour.
Dans cet asile
Frais et tranquille,
Et loin des yeux
Des curieux,
Un jour Lucette,
Sur le gazon,
Délace et jette
Corset, jupon.
Bientôt la toile,
Unique voile
De ses appas,
Tombe.... mais, las!
Qui pourrait rendre
Son embarras!

Une voix tendre
Se fait entendre,
Et dit son nom.
Dans le vallon
L'écho répète,
Et dit Lucette!
Lors, à ce bruit,
Lucette fuit.
Sa main de rose
Cache en fuyant
Un sein naissant,
L'autre repose
Sur une fleur
A peine éclose.

Dans l'épaisseur
D'un vert bocage
Elle s'engage;
Mais Licidas,
Qui suit ses pas,
Dans sa retraite,
Reçoit Lucette
Entre ses bras.
Lors interdite,
Elle rougit,
Puis prend la fuite
Tombe, et gémit:
On dit qu'ensuite
Elle sourit.

M. JUSTIN-GENSOUL.

LE LYNX ET LA TAUPE,

FABLE.

Le lynx dit à la taupe : Ah, pauvre solitaire !
Comment peux-tu vivre sans voir ?
Végéter du matin au soir,
Voilà donc ce que tu peux faire ?...
Encor, si tu savais ce que je sais, ma chère,
En t'occupant l'esprit, dans ton petit manoir,
De tes cruels ennuis tu pourrais te distraire ;
Mais, quand on n'a rien vu, l'on ne peut rien savoir.
Moi, qui vois clairement, d'une lieue à la ronde,
Ce qui se passe dans le monde,
A l'instant même autour de toi,
Je puis t'instruire, écoute-moi :
Sur un rapport des plus fidèles,
Je vais, ma chère enfant, te conter les nouvelles :
L'hirondelle s'amuse à nourrir ses petits
Avec les moucherons que l'araignée a pris ;
L'épervier dans la nue enlève l'alouette ;
Le chat, sous la javelle, attrape la souris ;
L'épagneul, ou le chien qu'on fouette,
Sous le plomb meurtrier, du chasseur qui la guette,
Avec tous ses perdreaux, fait passer la perdrix ;
Ici, c'est le lapin qui suce la belette ;
Là, c'est la vache à lait que la couleuvre tète :
L'ours atteint sur le roc la chèvre et ses cabris ;

Le renard est en train de croquer la poulette ;
Le loup à belles dents déchire la brebis....
J'en sais trop, dit la taupe... ah ! dieux, je vous rends grace :
Si c'est là ce qu'on fait dans le monde, en ce cas,
C'est bien assez d'entendre, hélas !
Sans voir encor ce qui s'y passe.

M. Boisard.

ANECDOTE.

Une élève de Polymnie,
A l'encan, certain jour, vendait ses diamans ;
Et dames, comme on dit, de bonne compagnie
Se trouvaient parmi les chalands.
Mais en vain tel objet leur plaisait par sa forme,
Par son éclat, toujours il fallait le laisser
Et s'en passer ;
Le prix qu'on y mettait leur paraissait énorme.
Chacune enfin se lasse, et sort en maudissant
Vendeur, huissier, et crieur et marchand.
Ah ! ces dames, je le parie,
S'écria très-malignement
L'aimable enfant de Polymnie,
Voudraient avoir le tout au prix coûtant.

M. Samson.

OSCAR ET DERMIDE,

CHANT GALLIQUE, IMITÉ D'OSSIAN.

TOI qui, près de ma bien-aimée,
Unis tes accens à ma voix;
Toi qui, muette sous mes doigts,
Languis loin d'elle inanimée;
O ma harpe! adoucis l'ennui
Qui dévore un amant fidèle :
Si mon ame est triste aujourd'hui,
Que tes chants soient tristes comme elle!

Morven, dans ses forêts paisibles,
Possédait deux cœurs vertueux;
Également braves tous deux,
Tous deux également sensibles :
Vaincre fut long-temps leur seul art;
Chasseur et guerrier intrépide,
Dermide égalait seul Oscar,
Oscar égalait seul Dermide.

La paix habitait dans leurs ames;
Ils n'avaient vécu qu'à demi :
Chacun d'eux, aimant son ami
Ignorait qu'il fût d'autres flar
C'était à tes yeux, Malvina,
Qu'Amour gardait cette victo

Chacun te voit, chacun déjà
T'aime comme il aimait la gloire.

Malvina, l'éclat qui ramène
L'aurore qui rougit les cieux,
Le cède à l'éclat de tes yeux;
Un doux zéphyr est ton haleine.
Ton sein, de pudeur agité,
Ressemble à la neige légère
Que le vent, avec volupté,
Balance sur l'humble bruyère.

Du mal qui tous les deux les blesse
L'amitié ne peut les guérir;
Ou te posséder, ou mourir,
Est le vœu qu'ils forment sans cesse.
Chacun a bien droit au retour
Par la pure ardeur qui l'anime;
Mais partage-t-on son amour
Comme on partage son estime?

Oscar est celui qu'on préfère.
Dermide en secret a gémi,
Non du bonheur de son ami,
Mais seulement de sa misère.
Bientôt... Dermide a disparu:
Oscar cherchait par-tout sa trace,
Quand au combat un inconnu
De le provoquer a l'audace.

Les échos des bois retentissent
Du choc bruyant des boucliers;
Déjà du sang des deux guerriers
Les ondes du torrent rougissent.
Bientôt, sous le fer du vainqueur
L'agresseur mesure l'arène;
L'un combattait avec fureur,
L'autre se défendait à peine.

Le coup qui finit ma carrière,
Oscar, est un bonheur pour moi;
J'ai voulu le tenir de toi,
Dit Dermide, ouvrant la paupière.
D'un mal qui ne pouvait guérir
La main d'un ami me délivre:
L'amour m'ordonnait de mourir,
Et l'amour t'ordonne de vivre.

Il dit: il sourit, il expire.
Oscar, de douleur déchiré,
Veut fuir ce corps défiguré
Qui le repousse et qui l'attire.
Déjà Malvina qui survient
A vu le trouble qui l'oppresse:
— O mon bien-aimé! d'où te vient
Cette morne et sombre tristesse?

Au pin que ton sang vient de teindre
L'écu d'un brave est suspendu;
Trois fois mon arc s'est détendu
Sans que ma flèche ait pu l'atteindre.

C'est à toi, fille des forêts,
A remporter cette victoire :
Que l'arc, auteur de mes regrets,
Soit au moins celui de ta gloire !

Oscar fuit. L'arc qu'il abandonne
Par son amante est ramassé,
Et le trait qui siffle est chassé
Loin de la corde qui résonne.
Le bouclier reçoit ce trait
Trop fidèle à l'œil qui le guide,
Et le triste Oscar, qu'il couvrait,
Tombe sur le corps de Dermide.

Oscar ! quelle erreur est la mienne ?
C'est moi qui te perce le sein !
— Dermide expira par ma main,
J'ai voulu mourir de la tienne.
— O mes amis ! ô mon amant !
Si nous n'avons pu vivre ensemble,
Dit l'héroïne en se frappant,
Qu'un même tombeau nous rassemble !

Sur ce tombeau, couvert de mousse,
Le chevreuil vient souvent brouter ;
L'onde, à rêver semble inviter
L'ame mélancolique et douce :
Le Barde, instruit de ces malheurs,
A l'avenir les fait entendre.

Puissé-je obtenir tous les pleurs
Que son récit me fait répandre !

M. ARNAULT.

A FRÉDÉRIC LE GRAND,

ROI DE PRUSSE.

Juillet 1741.

Du trône et des plaisirs voler à la victoire,
Par soi-même asservir des peuples belliqueux,
Au sein de la puissance, au faîte de la gloire,
Penser en homme vertueux,
Aux arts anéantis donner un nouvel être,
Les protéger en roi, les embellir en maître,
Éclairer les mortels et faire des heureux ;
Aux jours de gloire et de génie,
Des Césars et des Antonins
C'était l'ouvrage de la vie,
Et les destins divers de divers souverains ;
Mais le héros nouveau de l'Europe étonnée,
Sait faire des vertus, des talens, des travaux,
De tant de différens héros,
L'histoire d'un seul homme, et celle d'une année.

GRESSET.

Et fixant dans ces lieux ma course vagabonde,
Auprès de vous, oublier l'univers.
Au sein de la philosophie,
Je me consolerais des ennuis, des revers,
Qui, tant de fois, ont affligé ma vie.
Sous vos arbres touffus, respectés des hivers,
Savourant la fraîcheur de leurs ombres chéries,
Des enfans d'Apollon je vous lirais les vers,
Et j'oserais peut-être, à leurs doctes concerts,
Associer mes rêveries.
Vous me verriez enfin, sans crainte, sans desirs,
Corrigeant mon humeur volage,
Dégoûté pour jamais des frivoles plaisirs,
Couler en paix mes jours, à l'abri du naufrage,
Et je dirais : Par les vents tourmenté,
Je sillonnais une mer en colère,
Dans le port, maintenant, je suis en sûreté,
Et le bonheur, pour moi, n'est plus une chimère.

M. Chas.

MORALITÉ.

L'indocile et folle jeunesse,
Sans songer à l'hiver, abuse du printemps ;
L'expérience enfin nous vient avec le temps :
C'est le bâton de la vieillesse.

M. Croiszetière.

HYMNE A L'AMOUR.

L'UNIVERS te dut la naissance,
Feu créateur, céleste amour!
Le plaisir te révèle au jour,
Et la mort n'est que ton absence.

Tu fécondes les élémens,
A ton souffle ont fui les ténèbres.
Cache, hiver, tes voiles funèbres,
Revêts ta robe, ô doux printemps!

De la tige pulvérisée,
La cendre espère un rejeton.
Le matin répand sa rosée;
La rose enfante son bouton.

Le ruisseau réfléchit l'image
De la fleur qui vient l'embellir;
Et l'onde, en se pressant de fuir,
Baise à petit bruit son rivage.

Vierge faible, des vents jaloux,
La vigne accusait la furie,
Dans l'orme elle embrasse un époux:
Amour, tu la rends à la vie.

Zéphyr, annonce ton retour
A l'alouette matinale,

Et de sa chanson nuptiale,
L'Hymen a salué l'Amour.

Vois tes flèches triomphatrices
Frapper l'aigle au champ des éclairs ;
Vois, à tes brûlans sacrifices,
S'embraser les monstres des mers.

Entre la mort et la victoire,
L'amant d'Io vole aux combats;
Superbe et vainqueur du trépas,
Il mugit d'amour et de gloire.

Roi des airs, de l'onde et des cieux,
La terre implora tes caresses;
Et la beauté fit les déesses,
Et son sourire fit les dieux.

Que ton bosquet devienne un temple!
Naissez, fleurs, exhalez l'encens!
Cieux et terre, qu'Amour contemple,
Répétez l'hymne des amans.

L'univers te dut la naissance,
Feu créateur, céleste amour!
Le plaisir te révèle au jour,
Et la mort n'est que ton absence.

M. Deguerle.

LES FAUVETTES,

CHANSON.

O vous dont la douce innocence
Ajoute aux charmes de ces lieux,
Ne redoutez pas ma présence ;
Je ne viens point troubler vos jeux.
Tendres fauvettes, je suis mère ;
Nous vivons sous la même loi ;
Mais cet asile solitaire
Vous rend plus heureuses que moi.

A l'aspect de cette prairie
Je me sens déjà ranimer :
Ici je passerais ma vie. . .
C'est ici que l'on sait aimer.
Vous n'êtes jamais infidelles ;
Un seul objet sait vous fixer. . .
Et pourtant vous avez des ailes ;
Mais c'est pour mieux vous caresser.

Ah ! d'où nait le léger ramage
Que j'entends parmi ces roseaux ?
Je dois deviner ce langage. . .
Volez, volez, heureux oiseaux ;
Votre famille vous appelle,
Craignez de la faire languir. . .
Car un nouveau besoin pour elle
Vous promet un nouveau plaisir.

Je pars, fauvettes innocentes;
Mais je reviendrai dans ces lieux...
Ah! puissent vos leçons touchantes
M'instruire dans l'art d'être heureux!
Ou, si je ne dois plus prétendre
Au bonheur qui m'est enlevé,
Laissez-moi vous voir, vous entendre,
Je croirai l'avoir retrouvé.

Madame PERRIER.

VERS

Adressés à FRÉDÉRIC le Grand.

PAR ma foi, ces Anglais, que j'avais cru si sages,
N'ont plus ni rime ni raison.
Avec Pope, avec Addisson,
Le bon goût et les bons ouvrages
Ont passé la barque à Caron;
Le soleil sur leur horizon
N'amène plus que des nuages.
Il faut que chaque nation
Tour à tour ait ses avantages:
Minerve, Thémis, Apollon,
Sont allés sur d'autres rivages,
Assez loin de Georges second;
Et c'est à Sans-Souci, dit-on,
Qu'il faut chercher, dans ses voyages,
Ce qu'on perdit dans Albion.

VOLTAIRE.

PARAPHRASE

Du pseaume *Quare fremuerunt gentes*, etc.

De quelles rages meurtrières
Vois-je frémir les nations !
Peuples vains ! vos fureurs guerrières
N'enfantent que des factions.
Grand Dieu ! contre ta loi suprême,
Contre ton Christ, contre toi-même,
Les rois, les princes conjurés,
Ivres de sang et de carnage,
Au plus terrible brigandage
Traînent leurs sujets égarés.

Ah ! sous ces hordes inhumaines
Cessons de vivre humiliés ;
Brisons le joug, rompons les chaînes
Dont ces monstres nous ont liés.
Race sacrilége et perfide,
Celui qui dans les cieux réside
A vu vos infâmes excès ;
Il se jouera de vos pensées,
Et de vos ligues insensées
Saura confondre les projets.

Fuyez, vils tyrans de la terre,
Tremblez et séchez de frayeur ;

Dieu vous parle dans sa colère,
Il vous poursuit dans sa fureur.
Et moi, publiant sa loi sainte,
O Sion! dans ta noble enceinte,
De tes enfans environné,
Au char brillant de la victoire,
Tu me verras, plein de sa gloire,
Roi, par lui-même couronné.

Unique objet de ma tendresse,
O mon fils! m'a dit le Seigneur,
C'est en ce jour que la sagesse
T'annonce un éternel bonheur.
Jouis des droits de ta naissance,
Et, revêtu de ma puissance,
Règne sur les climats divers.
Du monde entier reçois l'hommage,
Je te donne pour héritage
Tous les peuples de l'univers.

Qu'un sceptre de fer inflexible
Range sous tes sévères lois
Des sujets la fougue terrible
Et le frivole orgueil des rois.
Que l'hypocrite et le parjure,
Que l'avare, engraissé d'usure,
Expirent frappés de tes coups.
Des scélérats purgeant la terre,
Tu les briseras comme un verre
Au jour de ton juste courroux.

Et vous, redoutables puissances,
Princes, rois, juges des humains,
Soyez témoins de ses vengeances,
Voyez la foudre dans ses mains.
Des vils flatteurs de vos caprices,
De vos amours, de tous vos vices,
Oubliez les folles chansons;
Près d'une mâle expérience,
De la plus sublime science
Venez apprendre les leçons.

Servez le Seigneur avec crainte,
Faites respecter ses autels,
Bannissez la vile contrainte,
Méritez l'amour des mortels.
Pour l'orphelin dans sa misère,
Ayez des entrailles de père;
Comptez vos jours par vos bienfaits;
Sachez que l'homme du mensonge
S'évanouira comme un songe
Dans l'abyme de ses forfaits.

Oui, bientôt des signes funestes,
D'affreux combats des élémens,
Des humains, de leurs tristes restes,
Vont marquer les derniers momens.
Calmes dans ces cruels désastres,
Des cieux voyez tomber les astres,
O vous! les élus du Seigneur;
Dignes enfans de sa justice,

Consommez votre sacrifice,
Marchez à l'éternel bonheur.

M. MAUDUIT.

LE FAUX SAINT MICHEL.

POUR la fête de son village,
Un bon pasteur acheta d'un vieux juif
Un saint Michel, qu'il crut d'argent massif,
Le diable au bas, suivant l'usage.
Or, le juif, dans ce groupe, avait, en argent fin,
Représenté l'esprit malin.
Au contraire, il avait, d'un impur alliage,
Du saint guerrier, formé le personnage;
Mais quoique le rusé vendeur
Eût de son mieux caché son artifice,
Quelqu'un le fit remarquer au pasteur.
Avant d'invoquer la justice,
Chez un orfèvre, il court tout effrayé,
Porter son saint Michel, pour qu'il soit essayé.
Comme la fraude était palpable,
Au simple aspect l'orfèvre lui répond :
« Ma foi, monsieur, le diable est bon,
« Mais le saint ne vaut pas le diable. »

M. GOBET.

INVOCATION A LA LUMIÈRE,

FRAGMENT DE LA TRADUCTION DU PARADIS PERDU, LIVRE IIIe.

SALUT, clarté du jour, éternelle lumière,
Du ciel, la fille aînée, et la beauté première,
Peut-être du très-haut, rayon co-éternel,
Si te nommer ainsi n'outrage point le ciel.
Que dis-je? Dieu t'unit à sa divine essence;
Dieu même est la lumière, et sa toute-puissance,
Comme d'un pavillon, s'environne de toi.
Éclatant tabernacle, où réside ton roi!
Brillant écoulement de sa gloire immortelle,
Comme elle, inaltérable, et féconde comme elle!
Ruisseau pur et sacré, qui, coulant à jamais,
En dérobant sa source, épanche ses bienfaits,
Salut! avant qu'un mot eût enfanté le monde,
Eût arraché la terre aux abymes de l'onde,
Eût assis le soleil sur le trône des airs,
Et, sur le vide immense eût conquis l'univers,
Tu brillais de ses feux; l'insensible matière,
En recevant la vie, a senti la lumière;
Et, comme un voile pur, du ciel resplendissant,
Tu jetas la clarté sur ce monde naissant.
Trop long-temps retenu dans les gouffres funèbres,
J'ai de mes pas errans parcouru leurs ténèbres.
De leur voûte brûlante, à leurs antres sans fonds
J'allai; j'interrogeai leurs abymes profonds.

Pour chanter le chaos, l'ombre qui l'enveloppe,
Je dédaignai le luth qui charma le Rhodope.
Grace aux Muses, du ciel descendu sans effroi,
J'ai plongé dans l'abyme, et remonté vers toi;
Pour les faibles humains, privilége si rare!
Enfin, je viens à toi de la nuit du Tartare,
Je viens revoir le ciel, revoir ce monde heureux,
Brillant de tes rayons, échauffé de tes feux;
Je sens déjà ta flamme, aliment de la vie.
Mais, hélas! à mes yeux ta lumière est ravie,
En vain leur globe éteint et roulant dans la nuit,
Cherche aux voûtes des cieux la clarté qui me fuit;
Tu ne visites plus ma débile prunelle.
Pourtant des chants sacrés, adorateur fidèle,
Ma Muse, chère au ciel, anime encor ma voix;
J'erre encor sur ses pas sous la voûte des bois,
Au bord du clair ruisseau, sur la montagne altière,
Que pour d'autres que moi vient dorer la lumière:
Mais c'est vous, vous sur-tout qui m'avez inspiré,
Montagne de Sion, et toi, ruisseau sacré!
Toi qui, baignant ses pieds avec un doux murmure,
Les caches sous des fleurs, les couvres de verdure.

....

....

Les ans, les mois, les jours, par une sage loi,
Tout revient; mais le jour ne revient pas pour moi;
Mes yeux cherchent en vain les fleurs fraiches écloses;
Mes printemps sont sans grace, et mes étés sans roses;
J'ai perdu des ruisseaux le cristal argentin,
La pourpre du couchant, les rayons du matin,

Et les jeux des troupeaux, et ce noble visage,
Où le Dieu qui fit l'homme a gravé son image;
J'ai gardé ses malheurs et perdu ses plaisirs.
Où sont ces doux tableaux, si chers à mes loisirs?
Rien, rien de cette scène en beautés si féconde,
Ne se peint dans ces yeux où se peignait le monde.
Vainement se colore, et le fruit et la fleur,
Pour moi dans l'univers il n'est qu'une couleur;
Ma Muse, à tes clartés refusant le passage,
Des objets effacés ne reçoit plus l'image.
Tout est vague, confus, couvert d'un voile épais,
Et pour moi le grand livre est fermé pour jamais.
Adieu des arts brillans la pompe enchanteresse,
Les trésors du savoir, les fruits de la sagesse,
La nuit engloutit tout; eh bien! fille des cieux,
Éclaire ma raison au défaut de mes yeux;
Épure tout en moi par ta céleste flamme;
Mets tes feux dans mon cœur, mets tes yeux dans mon ame,
Et fais que je dévoile, en mes vers solennels,
Des objets que jamais n'ont vus les yeux mortels.

M. DE LILLE.

VERS

Mis au bas du portrait de Charles PALISSOT.

NE vous étonnez pas si vous le voyez rire,
C'est du mal qu'il a fait ou du mal qu'il va dire. (1)

---

(1) Ce second vers est tiré des Œuvres de Palissot; *L'Homme dangereux*, acte I, scène IV.

LE MÉROPS,

FABLE.

FAVORI de Minerve et son plus digne élève,
Disait l'aigle au hibou, ne connaissez-vous pas
Cet oiseau singulier, qui vers le ciel s'élève,
Queue en avant et tête en bas ?
Le hibou repartit : Ce n'est plus un problême ;
On n'a jamais connu le mérops que de nom.
Son existence est une fiction ;
L'homme l'imagina ; l'homme, sous cet emblême,
A sans doute voulu se désigner lui-même.
Dans sa coupable ambition,
Ses desirs orgueilleux sont sans nulle limite ;
Il voudrait bien monter aux cieux ;
Il le voudrait !... mais sans perdre des yeux
Les méprisables biens du séjour qu'il habite.

M. AGNIEL.

ÉPIGRAMME.

L'HYMEN, en ce jour, te couronne
De nœuds tissus d'or et d'argent.
J'ignore si ton cœur se donne,
Mais je sais que ta main se vend.

M. MICHELON.

A ZULMÉ,

Qui, le même jour, avait perdu une de ses filles et donné naissance à une autre.

Je dévorais les ennuis d'un voyage,
Et portais loin de vous mes regrets et mes pleurs;
Aux échos d'un lointain rivage
Je disais votre nom, lorsqu'un triste message
Vint me confier vos douleurs.
Comme on voit dans les champs de Flore,
Au retour du printemps, un timide bouton,
Des roses, tendre rejeton,
Se dessécher avant d'éclore,
Victime d'un mal dévorant,
Zoé, votre fille chérie,
Sur votre sein de douleur palpitant,
Trouva la fin d'une innocente vie.
Pourquoi, Zulmé, ne puis-je, auprès de vous,
Par nos pleurs confondus adoucir vos souffrances?
Mais mon cœur franchit les distances,
Pour remplir un devoir aussi triste que doux.
Ah! du sort, caprice bizarre!
A l'heure, à la même heure, où Zoé, sans retour,
Expirait sous la faulx barbare,
L'aimable Zilia reçut de vous le jour.
Aux doux transports de la nature,
Son premier cri vint rouvrir votre cœur;
Elle guérit votre blessure:

On la nomma l'ange consolateur.
Quel spectacle touchant, quand, d'une main tremblante,
On vous vit de festons décorer un tombeau,
Et de l'autre, à la fois timide et caressante,
De Zilia, sans bruit, agiter le berçeau !
Zilia ! que pour vous elle est intéressante !
Elle semble déjà deviner vos douleurs,
Et les baisers de sa bouche innocente
Vont sur vos yeux sécher des pleurs.
On dit que chaque jour dont s'accroît son enfance,
En développant ses attraits,
Avec l'objet de vos regrets,
Révèle un trait de ressemblance.
Ah ! Zulmé, jouissez de ce prodige heureux.
Vous n'avez rien perdu, rendez graces aux dieux !
Zoé dans Zilia retrouve l'existence.

M. Émile Dupré.

AU ROI DE PRUSSE.

1751.

Je baise avec transport un livre si charmant.
Le seigneur de saint-James et celui de Versailles
Ne peuvent faire un tel présent,
Et je m'écrie en vous lisant,
Comme en parlant de vos batailles :
Non, il n'est point de roi qui puisse en faire autant.

Voltaire.

LA CHANSON A BOIRE,

CHANSON DE TABLE.

AIR : Le curé de Pomponne a dit, etc.

Buvons ! disait Anacréon,
Buvons ! disait Horace ;
Les Grecs, les Romains du bon ton,
Les suivaient à la trace ;
Mes amis, tant que nous boirons,
Honorons leur mémoire,
Fêtons dans ces lurons,
Les patrons
De la chanson à boire.

Buvons ! disait ce Basselin,
Père du Vaudeville ;
Son couplet bachique ou malin,
Bientôt courut la ville ;
Laissant chanter au troubadour,
Et l'amour et la gloire,
Le plaisir, à son tour,
Mit au jour
Mille chansons à boire.

Buvons ! s'écriait à Nevers
Ce menuisier que j'aime ;

En buvant, il faisait ses vers,
Il les chantait de même.
A ses coffres bien ou mal faits,
Il ne doit pas sa gloire;
Il doit, chez les Français,
Ses succès
A ses chansons à boire.

Buvons! buvons! disait Allé,
Et Gallet son confrère,
Et Piron toujours accolé
Aux vrais amis du verre;
A leurs bons mots chacun sourit:
Or, la chose est notoire,
Messieurs, ce qui nourrit
Leur esprit,
C'est la chanson à boire.

Buvons! disait le bon Panard,
En sablant le Champagne,
Entre le gracieux Favart,
Et sa vive compagne;
Bon Panard, on doit, au dessert,
Entonner, pour ta gloire,
A chaque vin qu'on sert,
Un concert
De tes chansons à boire.

Morgué! buvons! disait Vadé
Aux gens de la Courtille,

Et plus d'un broc était vidé
Par plus d'un joyeux drille;
De la fatigue et du chagrin
Garde-t-on la mémoire,
Au bruit du tambourin,
Du crin crin,
Et des chansons à boire?

Buvons! ce mot, ce joli mot
Finit bien des querelles;
Par ce mot, certain dieu marmot
Soumet bien des rebelles;
Et, quand Nicolle fait du train,
Son tendre époux Grégoire
Prend, pour lui mettre un frein,
Le refrain
D'une chanson à boire.

Buvons! buvons! dit en latin
Un chanoine en goguettes,
Sitôt qu'il voit le sacristain
Apporter les burettes;
Potemus! se chante au lutrin
Ainsi qu'au réfectoire:
Rien n'est donc plus divin
Que le vin,
Et les chansons à boire.

Dans un caveau qu'on m'a vanté,
Les auteurs, vos modèles,

À la bouteille, à la gaîté,
Furent toujours fidèles.
Pour vous réchauffer le cerveau,
Pour bannir l'humeur noire :
Essayons, de nouveau,
Du caveau,
Et des chansons à boire.

M. Armand-Gouffé.

L'HOMME ET L'ÉCHO,

FABLE.

Un médisant accusait les échos ;
Un médisant ; je le ménage :
Le ciel, disait-il dans sa rage,
Puisse-t-il les punir de leurs mauvais propos !
Que d'ennemis je dois à leur langue indiscrète !
Tout, jusqu'à mes moindres discours,
Devient article de gazette.
M'échappe-t-il un mot ? il se trouve toujours
Un chien d'écho qui le répète.
Ami, repart l'écho, faut-il s'en prendre à nous ?
Je répète, il est vrai ; mais pourquoi parlez-vous ?

M. Arnault.

LE BALCON.

C'EST trop compter sur la faveur
De l'occasion incertaine;
D'une espérance toujours vaine
C'est assez tourmenter mon cœur.
Non, à ce cœur qui vous adore,
Qui ne respire que pour vous,
Ce langage muet, seul permis entre nous,
Ne suffit plus. Eh! sais-je encore
Si l'expression de vos yeux,
Si ce rideau mystérieux
Qui me laisse entrevoir le plus charmant sourire,
Si les accens de votre lyre,
Expliqués au gré de mes vœux,
Me disent, en effet, tout ce qu'ils semblent dire?
Et ce bouquet, de votre sein
Hier tombé sur mon passage,
Y fut-il jeté sans dessein,
Ou d'un cœur qui se donne est-il le premier gage?
Belle Athenaïde, il est temps,
Si vous m'aimez autant que je vous aime,
Que j'apprenne mon sort de votre bouche même;
Que je porte à vos pieds mes vœux et mes sermens.
Eh! pourquoi différer quand tout nous est propice,
Tout, jusques à ce mur qu'on élève entre nous?
Est-il, pour un amant qui vole à vos genoux,
Des obstacles qu'il ne franchisse?

Quand tous les yeux d'Argus sur nous seraient ouverts,
Le soir n'a-t-il donc plus son ombre tutélaire?
Ni l'envie aux aguets, ni ses piéges couverts,
Ni d'un rival déçu la haine téméraire
Ne sauraient m'arrêter. L'Amour, ainsi que Mars,
De tous ces vains complots se rit dans son audace;
Il vole triomphant à travers les hasards :
Pour lui plus de péril s'il entend la menace.
Mais vous qu'il instruisit de ses plus doux secrets,
Ignorez-vous comment la beauté qu'il appelle
Peut imposer silence aux verroux indiscrets,
Et vaincre sans effort une porte rebelle?
Gémirez-vous toujours sans avoir rien tenté
Contre l'orgueil qui vous opprime?
Aux autels de l'Hymen, réservée en victime,
Le vœu de vos tyrans est-il seul écouté?
Non, non : pour vous soustraire à leur joug détesté,
Et la ruse et l'audace, oui, tout est légitime.
Eh bien! sans plus tarder, osons; et, dès ce jour,
Que cette clef si redoutable
Par le cri de son double tour,
Passe dans les mains de l'Amour
Et lui devienne favorable.
Quand le soleil, qui maintenant
Commence à peine sa carrière,
Des derniers jets de sa lumière
Rougira les bords du couchant;
A l'instant où la septième heure
Retentira sous le marteau,
J'arrive au pied de cet ormeau

Qui regarde votre demeure :
Alors, si de l'heureux larcin
La réussite est assurée,
Si tout conspire à mon dessein,
Si la porte nous est livrée,
Profitez de l'ombre du soir ;
Et qu'au balustre suspendue,
Votre écharpe, offerte à ma vue,
De l'amour confirme l'espoir.
Ses vœux seront comblés. O douce confiance !
Quel calme inattendu succède à mon tourment !
Maîtresse de mon cœur ! quoi ! ton heureux amant
Va donc jouir de ta présence ?
Dieux ! avec quelle impatience
Je vais de mon bonheur attendre le moment !
Mais, que dis-je ? moi, que j'attende
Ici, dans l'immobilité,
Qu'à son midi l'astre monté
Jusqu'à l'horizon redescende !
Sans cesse tenir mes regards
Fixés sur les progrès de l'ombre ;
De l'heure accuser les retards,
Compter des minutes sans nombre ;
De l'ennui broyant les pavots,
Et m'en abreuvant goutte à goutte,
Ajouter au tourment du doute
L'impatience du repos !
Non, je sens trop ce qu'il en coûte ;
Non. Je pars ; je meurs si j'attends.
Mais le but est proche ; la route

Se peut franchir en deux instans.....
Eh bien! que ma course égarée
Du jour remplisse la durée :
Devant nous faisons fuir le temps.
Du moins, de sa lenteur perfide
Le poids ne m'accablera plus.
Qu'importe des pas superflus?
Je marche vers Athenaïde.

M. DUAULT.

A MADAME GOU**.

SELON vous, mon adresse est au sacré vallon :
Mais, malgré tout l'esprit dont votre prose brille,
Vous n'osez imiter l'amante de Phaon.
Pour parler, dites-vous, la langue d'Apollon,
Il faut être de la famille.
Comment ne pas vous croire ou sa sœur ou sa fille?
Ou prose ou vers, qui mieux que vous, en tout,
Peut décider du prix de nos ouvrages?
Vous présidez au tribunal du goût,
Et votre voix y vaut mille suffrages.

M. DESAINTANGE.

ÉPITRE

A MON AMI *J. P. LEFEBVRE.*

AUTREFOIS, sous la férule
D'un grave savant en us,
Je traduisais sans scrupule,
En prose assez ridicule,
Les couplets qu'Horatius
Adressait au dieu Bacchus,
A Mécénas, à Tibulle,
A Virgile, à Néobule,
Et même à Ligurinus.
Je riais de sa morale,
Quand au sortir d'un festin,
Ivre d'amour et de vin,
Ce poète libertin,
Vantait sa chère frugale.
Je riais du trait malin,
Que sa muse joviale
Lançait à plus d'un Cotin.
J'aimais sur-tout la peinture,
Du grand dîner où sa main
Fit grimacer la figure,
D'un gros financier romain ;
Petite caricature,
Que le chantre du lutrin
Eût pu laisser en latin.

Enfin, mon goût peu sévère
Aimait, s'il ne faut rien taire,
Jusqu'à l'injure grossière,
Que Priape, en un jardin,
Fait au nez d'une sorcière.
Aujourd'hui plus sérieux,
Je sais peut-être un peu mieux
Placer de justes hommages ;
Et, formé par ses ouvrages,
J'aime à sauter quelques pages,
De ses vers licencieux.
J'aime assez peu Canidie ;
Mais j'adore sa Lydie,
Sa Cynare aux blonds cheveux,
Sa Tyndaris aux yeux bleus ;
Car le chantre d'Astérie,
Était fort capricieux.
Ses écrits ingénieux,
Sensés, malins ou joyeux,
Font le charme de ma vie.
La sienne coula toujours
Dans la plus heureuse ivresse ;
Il fut volage en amours,
Mais fidèle à la paresse.
Grand buveur, soldat poltron,
Philosophe sans rudesse,
Flatteur sans ambition,
Auteur sans prétention,
Chéri du dieu du Permesse,
D'Auguste et de Pollion

Il fut greffier, nous dit-on
Et pourtant à la richesse,
Sut préférer la chanson.
Poète sans jalousie,
Il chanta tous ses rivaux,
Il aima toute sa vie
Le vin, Mécène, Lydie,
Néobule ou Glycérie,
Les bons vers et le repos.
De la volage déesse
Bravant la légéreté ;
Préparé par la sagesse
Aux coups de l'adversité,
Il supporta sans faiblesse
La disgrace, la détresse,
Même la prospérité.
Il fit son unique étude,
Non de fixer le bonheur,
Mais de jouir de son cœur
Dans sa douce solitude.
Modéré dans tous ses vœux,
Sage dans la jouissance,
Il sut prévoir l'inconstance
Des destins capricieux ;
Attendre avec patience
Le moment d'être un peu mieux,
Et, d'un œil d'indifférence,
Voir les favoris des dieux.
Sur les bords de la Digence,
J'aime à voir ce sage heureux,

Dans son bourg de quatre feux,
Chercher l'ombre et le silence.
J'aime à le voir dans ses bois
Promener son indolence;
Il me charme quand sa voix
Nous recommande à la fois
La sagesse et l'indulgence;
Il me ravit tour-à-tour,
Soit qu'il chante son amour,
Soit qu'il chante l'inconstance.
Enflammé par ses écrits,
Sur sa lyre que je pris,
Je célébrai la clémence
D'Auguste et de Tyndaris.
Il vous sera difficile,
Dans ce livre travesti,
De reconnaître l'ami
De Tibulle et de Virgile.
Mais de cet auteur charmant,
Content d'emprunter la lyre,
Je n'osais encor traduire
Ces vers malins où respire
La sagesse et l'enjouement.
Quand sous les murs de Pergame,
Patrocle, pour une femme,
Allait chercher le trépas,
Il prit l'armure brillante
Du vengeur de Ménélas,
Mais non sa pique sanglante,
Trop pesante pour son bras.

Vous savez la destinée
De ce héros tant vanté :
Sous un costume emprunté,
Son allure était gênée ;
D'abord son air de fierté,
Son bouclier enchanté,
Trompèrent les yeux d'Énée ;
Mais, sous ce déguisement,
Hector connut l'imposture ;
Il attaqua rudement
Le porteur de cette armure,
Qu'il mit à nu dans l'instant.
Je crains bien, je vous assure,
Qu'il ne m'en arrive autant.

M. DARU.

VERS

Pour être mis au bas du portrait de LA HARPE.

Ses talens, ses écrits, son goût et son génie
Ont assuré ses droits à l'immortalité ;
Dès ses plus jeunes ans, il excita l'envie,
Et dans le malheur même il fut persécuté.
S'il adopta l'erreur, un repentir sublime
Fit connaître à la fois ses vertus et son cœur ;
Et dans l'adversité, dont il fut la victime,
Dieu seul fut son consolateur.

VERS A MADAME V***,

A qui j'avais depuis long-temps promis un quatrain pour le jour de sa fête (sainte Suzanne.)

1785.

Je vous devais, pour la fête nouvelle,
Un bon quatrain; mais comment vous l'offrir?
De vos talens, chanter la kyrielle,
Est une histoire à ne jamais finir.

En vous fêtant, adorable Suzette,
C'est votre époux que je fête aujourd'hui:
La fleur vous plaît, et non pas la fleurette;
Chacun vous aime, et vous n'aimez que lui.

Certain poupon, qui sera votre image,
Révèlera le bonheur de ses feux:
Certain bouquet, dont il vous fit l'hommage,
De ce poupon fut le prélude heureux.

La fleur vous plut, et non pas la fleurette;
La preuve en est plus claire que le jour:
Heureux cent fois celui qui peut, Suzette,
Vous présenter le bouquet de l'amour!

M. Le Brun.

ÉLÉGIE

SUR LA MORT DE SAINT-LAMBERT.

Amis chers et constans, et vous, dons du génie,
Beaux arts, consolateurs des peines de la vie,
Il faut donc tôt ou tard vous quitter sans retour !
Chaque instant dit à l'homme : il faut mourir un jour.
Ce poète charmant, dont la voix douce et pure
Sur de sublimes tons a chanté la nature,
Repose maintenant dans la nuit du tombeau ;
J'ai vu de ses longs jours s'éteindre le flambeau.
Amis des arts, prêtez une oreille attentive,
La nature à ma voix mêle sa voix plaintive.
Le spectacle des cieux, cet auguste appareil
Du lever du matin, du coucher du soleil,
La chaîne des saisons qui dispensent au monde
Ces trésors variés que la terre féconde ;
Le printemps qui ramène et les fleurs et l'amour ;
Et l'été qui confond la nuit avec le jour,
Qui, sur son char de feu, s'avançant sur nos têtes,
Colore nos moissons et roule les tempêtes ;
L'automne, qui mûrit tant de bienfaits divers,
Dont la prodigue main enrichit l'univers ;
L'hiver, enveloppé de sa robe d'albâtre,
Qui tapisse des monts le vaste amphithéâtre ;
Ces tableaux imposans n'agitent plus son cœur
De terreur ou d'espoir, de plaisir ou d'horreur ;

Et celui dont la voix célébra ta carrière,
Soleil, ne pourra plus jouir de ta lumière.
Printemps qu'il a chanté ! lorsqu'assis sur les airs,
De roses couronné, planant sur l'univers,
Tu viendras consoler la nature flétrie ;
Tu lui demanderas d'une voix attendrie :
« Qu'est devenu celui qui chanta mes plaisirs ?...
Elle te répondra par de profonds soupirs.
Tu comprendras alors ce funeste langage,
Tu couvriras ton front d'un lugubre nuage,
Et tes pleurs, s'échappant de ce triste rideau,
Du peintre des saisons baigneront le tombeau.
Il ne chantera plus vos arts, votre innocence,
Vos rustiques travaux, guidés par l'espérance,
Bergers, nymphes des bois, modestes laboureurs,
Sur ses cendres aussi répandez quelques fleurs.
Loin du faste des grands, du tumulte des villes,
Souvent il visitait vos cabanes tranquilles.
A ces biens qu'on achète aux dépens du repos,
Il préféra toujours le calme des hameaux,
Il préféra des fleurs, de rians paysages,
Des amis, seul trésor et seul desir des sages.
O confidens discrets de tous ses sentimens !
Vous, qui de ses longs jours fites un long printemps,
Amis qu'il adorait ! laissez couler vos larmes.
De ses douces vertus, vous regrettez les charmes,
Cette voix que jamais n'a démenti son cœur,
Ce cœur pur où régnait une noble candeur.
Jamais il ne connut la basse jalousie ;
Il aima ses rivaux, et fit taire l'envie.

Il connut des mortels les crimes, les fureurs,
Il les chérit toujours en plaignant leurs erreurs;
Dans ses écrits touchans, l'humanité respire,
Et qui lit ses écrits, dans son ame peut lire.
Dites, quel ennemi n'eût-il pas désarmé!
Sans doute, il aima trop pour n'être pas aimé.
Aussi, tendre amitié, c'est ta main consolante
Qui soutint le fardeau de sa tête mourante.
Dans ce moment fatal de tendresse et d'effroi,
Son ame, en s'exhalant, se reposa sur toi.
Reçois, ô Saint-Lambert! reçois ce pur hommage.
Oui, si le ciel m'accorde un paisible hermitage,
Sous des saules touffus, sur les bords d'un ruisseau,
Je veux, entre les fleurs, t'élever un tombeau.
Je viendrai tous les jours, dans ce temple champêtre,
Me livrer aux plaisirs que tu m'as fait connaître,
Nourrir de tes beaux vers mon esprit et mon cœur,
Admirer la nature, adorer son auteur.

INGÉNUITÉ.

De sa naissance légitime,
Tout fier, un enfant disputait
Avec un petit anonyme,
Et, dans son orgueil, lui disait:
Malheureux qui n'as point de père!
Peux-tu bien t'égaler à moi?
Qui sait? dit l'enfant du mystère,
J'en ai peut-être plus que toi.

A FRÉDÉRIC LE GRAND.

5 juin 1751.

Du fond du désert que j'habite,
J'écris à mon héros errant.
Vous courez, Sire, et je médite;
Mais vous pensez plus en courant,
Que moi dans mon logis d'hermite.
D'un œil surpris, d'un œil jaloux,
L'Europe entière vous observe.
Vous courez, mais Mars et Minerve
Voyagent en poste avec vous.
Je songe, dans mon hermitage,
A faire encore un peu d'usage
De mon esprit trop épuisé;
A goûter, sans être blasé,
Ce qui reste de ce breuvage;
A m'armer pour le long voyage,
Dont m'avertit mon corps usé;
A voir d'un œil apprivoisé
La fin de mon pélerinage.
Mais, hélas! il est plus aisé
D'être hermite que d'être sage.

VOLTAIRE.

L'AMANT POÈTE.

QUOI! tu relis ces vers, enfant de mon délire,
Sans art et sans effort échappés à ma lyre!
Ce journal amoureux de maux et de plaisirs,
Charme ta solitude, amuse tes loisirs!
Eh! qu'importe à mes chants une longue mémoire?
Plaire à mon Emilie, est assez pour leur gloire.
Je les ai faits pour toi, pour toi seule, et jamais
Ils ne furent souillés par des yeux indiscrets.
J'y peins de nos amours la fortune diverse,
Et ne vais point chercher dans Tibulle et Properce
L'art de chanter des feux moins ardens que les miens,
De vanter des attraits effacés par les tiens.
Tu ris : mon luth résonne, et ta gaîté m'inspire;
Si tu gémis, mon vers s'attendrit et soupire.
C'est toi qui le remplis de force ou de langueur.
Ma muse est dans tes yeux, dans tes bras, dans mon cœur.
Heureux l'amant poète! il cultive sans cesse
Une muse facile, une tendre maîtresse.
Toutes deux à l'envi le comblent de faveurs,
Et, pour lui, des lauriers naissent parmi les fleurs.
Amour! tresse pour moi cette double guirlande;
Viens aux pieds d'Emilie en déposer l'offrande.
Que sa main, sur mon front la place, et qu'un souris
De ce don précieux rehausse encor le prix!

Oh ! combien ces lauriers, ces fleurs, cette couronne,
Valent moins qu'un souris de celle qui les donne !

M. GUINGUENÉ.

LE DISSIPATEUR ET LE PAUVRE,

FABLE.

TANDIS qu'il relayait, pour achever sa course,
Un célèbre dissipateur,
Travaillant à loger le diable dans sa bourse,
Lorgnait un homme à pied, marchant avec lenteur,
Gémissant, ayant bien la mine
D'être mal à son aise et de se porter mal.
— Ce croquant, plus je l'examine,
A l'air d'aller coucher, dit-il, à l'hôpital.
Le pauvre, qui l'entend, lui répond : Mon cher maître,
Nous pourrons tous les deux nous y revoir peut-être.
Si vous vouliez m'y retenir
Un lit auprès de vous, vous me feriez plaisir.
A l'hôpital, sans nulle gêne,
Avant moi vous arriverez :
A six chevaux vous y courez ;
Et c'est à pied que je m'y traîne.

M. BOISARD.

COMBAT DE FINGAL
ET DU FANTOME DE LODA,
IMITÉ D'OSSIAN.

QUAND reviendra ma brillante jeunesse ?
Resplendissant sous mes armes d'airain,
Quand irai-je aux combats déployer mon adresse,
Et de tous ses forfaits punir un souverain ?
O Selma ! je revois tes riantes collines :
Fingal s'offre à mes yeux entouré des héros,
Qui reviennent vainqueurs des nations voisines.
Mon père est au milieu des Bardes mes rivaux :
Ils chantent ses exploits, sa douce bienfaisance,
La force de son bras craint même par les morts ;
Et le roi de Morven, appuyé sur sa lance,
Écoute en souriant leurs belliqueux accords.
Quels regards il lançait aux jours de sa colère !
Que ses yeux étaient doux au sortir des combats !
Mais, hélas ! il n'est plus, ce guerrier tutélaire ;
L'œil ne peut retrouver l'empreinte de ses pas :
Sur sa tombe, que voile une mousse ondoyante,
Le chevreuil du désert paît l'herbe verdoyante.
Souvent, pour la toucher de mes tremblantes mains,
J'y traîne ma douleur et mes pas incertains.
Approche, Malvina ; d'une douce lumière,
Le phosphores du soir remplissent mes forêts.

Asseyons-nous tous deux sur la pâle bruyère ;
Par des hymnes, tous deux, endormons nos regrets.
Apporte de Selma la harpe secourable ;
Unis ta voix légère à mes tristes accens :
Le Barde va chanter un combat mémorable....
Vois ce qu'était Fingal à la fleur de ses ans.

L'ombre voilait et les monts et les plaines ;
Tout reposait dans les camps ennemis ;
Les casques d'or des guerriers endormis
Étincelaient au feu mourant des chênes.
Mon père seul, consumé de chagrin,
Au doux sommeil se dérobait encore,
Et promenait son regard incertain
Sur les débris du palais d'Inistore.
Déjà Cathlin sur un lit de frimas
S'était assis et souriait au monde,
Dans les détours de la forêt profonde,
A sa lueur, Fingal porte ses pas :
Soudain les vents se heurtent et mugissent,
Du firmament les clartés s'obscurcissent ;
Et, du milieu d'un nuage entr'ouvert,
Fond à grand bruit un fantôme homicide,
De feux, de sang, et de terreur couvert :
Un glaive ardent arme sa main livide ;
L'éclair jaillit de ses yeux irrités ;
La mort s'étend sur son visage pâle,
Et les accens de sa voix sépulcrale
Grondent au loin par l'écho répétés.
Fingal sourit à cette horrible vue ;

Et s'avançant vers le spectre jaloux :
« Fils de la nuit, retourne dans ta nue,
« Et sur tes vents échappe à mon courroux ;
« Pourquoi t'offrir sous ta forme hideuse ?
« Te flattais-tu d'intimider mon cœur ?
« Que peut, dis moi, ta lance nébuleuse,
« Ton arc de neige, et ton glaive imposteur ?
« Jouet des vents, tu roules dans l'espace,
« Et tu croirais m'inspirer quelque effroi....
« Fantôme vain, fuis, et dérobe-toi
« Au châtiment dont mon bras te menace.
— « Ignores-tu qu'en ces bois révérés
« Ton peuple entier se prosterne et m'implore ?
« Dois-je quitter l'enceinte où l'on m'adore,
« Où tout fléchit sous mes ordres sacrés ?
« A mes accens les tempêtes rugissent ;
« Mon souffle exhale et la guerre et la mort ;
« Des nations mes mains règlent le sort,
« Et devant moi leurs rois s'évanouissent ;
« Tandis qu'assis sur mon trône d'azur,
« Enseveli dans une paix profonde,
« J'entends gronder les orages du monde,
« Flottant sous moi comme un brouillard obscur.
« Repose donc sur ton trône mobile,
« Et laisse-moi poursuivre mes desseins :
« Fingal, jamais troubla-t-il ton asile ?
« Va, contre lui tes efforts seront vains.
« De l'ennemi les tribus menaçantes,
« En le voyant, frémissent de respect :
« Fingal connait tes armes impuissantes ;

« Épargne-lui l'horreur de ton aspect.
« — Roi de Morven, regagne ta patrie ;
« J'appaiserai les vents impétueux :
« Embarque-toi ; des flots tumultueux
« Mon bras puissant calmera la furie.
« Ton adversaire est le roi de Sora :
« Depuis long-temps je veille sur sa gloire ;
« En ce moment il assiége Lora,
« Et mon secours lui promet la victoire.
« Fuis donc, ou crains ma trop juste fureur. »
L'ombre, à ces mots, penchant sa tête informe,
Contre Fingal pousse une lance énorme :
Mais le héros rappelle sa valeur ;
Il fait briller son glaive redoutable,
Frappe, et l'acier perce le corps trompeur.
L'ombre vaincue en jette un cri d'horreur,
Roule dans l'air sa masse épouvantable,
Et se dissout en humide vapeur.

M. Baour-Lormian.

A L'AUTEUR

D'un livre intitulé : L'Art de faire des enfans d'esprit.

J'ai vu ton livre merveilleux.
Grace à lui, sur notre hémisphère
Nous n'aurons plus de sots, ni de fâcheux ;
Ah ! pourquoi cet art précieux,
Fut-il ignoré de ton père ?

LES MŒURS DU SIÈCLE. (1)

Nous vivons autrement que ne faisaient nos pères.
Nous jouons fort gros jeu, mais nous ne gagnons guères,
Eux faisaient grande chère et jouaient petit jeu ;
Ils ne s'amusaient pas, mais ils s'ennuyaient peu.
Nous avons plus de peine à supporter la vie ;
Ce qui les amusait, à présent nous ennuie.
Il me semble, en un mot, qu'au siècle où nous vivons,
Les plaisirs sont plus courts et les ennuis plus longs,
Les corps plus délicats, les ames plus fragiles,
Les hommes plus civils, les femmes plus faciles.
Les petits sont plus bas, mais les grands sont moins hauts :
Les hivers sont plus froids et les étés moins chauds ;
Les courtisans plus plats, les rois plus imbécilles ;
Les chanceliers plus faux, les maîtresses plus viles.
Ainsi je me plaisais à parcourir les rangs.
J'ai trouvé peu d'amis, encor moins de parens ;
Des maitres toujours durs, des valets indociles,
Des parlemens détruits et des lois inutiles.
Tout va de mal en pis, et, par un sort fatal,
Ceux qui parlent le mieux agissent le plus mal.
Les fripons font les lois, et les foux obéissent ;
Les amans n'aiment pas, les maîtresses trahissent ;
L'estomac est trop faible, et l'appétit trop fort.

(1) Ces vers datent de celui de Louis XV.

Personne n'a raison, et la nature a tort :
A force de bassesse on parvient à la gloire.
Un savant a trouvé, si j'ai bonne mémoire,
Plus de mal dans le mal, que de bien dans le bien;
La douleur est réelle, et la santé n'est rien;
A nos vœux les plus doux le destin est contraire;
Et l'on déplaît toujours, parce qu'on voudrait plaire.
Les plus petits succès demandent quelque soin.
Les desirs sont trop près, et les objets trop loin.
Les sentimens sont froids, les paroles de même.
On ignore qu'on hait, on ne sait pas qu'on aime;
L'homme le plus heureux se plaint encor du sort.
On ne vit pas long-temps, et l'on est long-temps mort.

Feu madame de B.

LE VILLAGEOIS ET LE CHAT,

FABLE.

Un rustre, en son armoire, avait mis un fromage,
Lorsque, par une fente, il apperçoit un rat.
Vîte, il y fait entrer son chat,
Afin d'empêcher le dommage;
Mais l'animal, mis aux aguets,
Mange le rat d'abord, et le fromage après.

M. Le Bailly.

STANCES A MA FILLE,

Qui m'avait demandé une romance.

MA chère enfant, viens, écoute ta mère,
De ses leçons garde le souvenir;
De la raison si le flambeau t'éclaire,
Tu fixeras ton sort pour l'avenir.

Que la pudeur soit ta seule parure,
Redoute l'art et la frivolité;
La vérité convient à la nature,
Le talent seul ajoute à la beauté.

Quand le matin tu vois briller la rose,
Songe qu'au soir elle n'existe plus;
Un seul moment de la beauté dispose,
On est toujours belle avec des vertus.

Si le malheur te suit dans ta carrière,
Arme ton cœur d'une noble fierté;
On est timide alors qu'on désespère,
Un front serein brave l'adversité.

Mais si le ciel t'accordait l'opulence,
Et des jours purs par les plaisirs tracés,
Ouvre ton ame à l'honnête indigence,
Et que ses pleurs par toi soient effacés.

Ah ! crains sur-tout que l'amour ne t'engage ;
Une folie amène un repentir :
Pour assurer le bonheur d'un ménage,
Avec le cœur la raison doit choisir.

Sois toujours douce, honnête, affable et sage,
D'une coquette évite l'art flatteur ;
Que la candeur, peinte sur ton visage,
Fasse juger des vertus de ton cœur.

Puissé-je dire à mon heure dernière :
De tout danger j'ai sauvé mon enfant !
Je finirai sans regret ma carrière,
Si je te laisse heureuse en expirant.

Madame PERRIER.

A UN COMPLAISANT.

Vous voulez ce que je veux.
Quand je suis triste ou joyeux,
Je vous vois pleurer ou rire.
Je ne puis parler, écrire,
Que tout ne soit pour le mieux.
Sachez donc me contredire,
Afin que nous soyons deux.

M. CROISZETIÈRE.

RÉPONSE À MONTAIGNE,

Qui veut que, pour se familiariser avec la mort, on s'entoure de tous les objets propres à la rappeler.

FRAGMENT DU POÈME DES *TROIS RÈGNES DE LA NATURE.*

Pourquoi, veux-tu, sage et profond Montagne,
Que l'aspect de la mort en tous lieux m'accompagne?
Je ne me sens point fait pour un si triste effort;
C'est mourir trop long-temps que voir toujours la mort.
Je sais qu'aux bords du Nil un solennel usage
De la mort aux festins associait l'image;
Mais ce récit m'étonne et ne me séduit pas.
Que le galant Horace, au milieu d'un repas,
En nous montrant de loin les funèbres demeures,
Nous invite à saisir le vol léger des heures;
Je suis son doux conseil, et, quand la mort m'attend,
Par quelques vers encor je lui vole un instant:
Mais pourquoi, m'entourant de fantômes et d'ombres,
Me plonges-tu vivant dans les royaumes sombres?
Que la mort, disais-tu, par un ton moins chagrin,
Me trouve oublieux d'elle et bêchant mon jardin!
Pourquoi donc aujourd'hui, dans ta sombre manie,
Pour apprendre à mourir, veux-tu perdre la vie?
Quel cœur ne flétrirait un si noir souvenir!
Quel bien ne corromprait un si triste avenir!

Regardez ce mortel qu'envoya la justice,
Du lieu de son arrêt, au lieu de son supplice;
Sur sa roue, offrez-lui des festins, des palais :
Les palais, lês festins, sont pour lui sans attraits.
Croyant toucher déjà le terme qu'il redoute,
Il compte les instans, il mesure la route,
Subit déjà la peine, et, certain de son sort,
Entend dans chaque pas la marche de la mort.
Tels seraient nos destins, etc.

M. Delille.

A Mlle. DUCHESNOIS,

En recevant sa réponse à une lettre que je lui avais adressée.

Lorsque l'espoir de vous entendre,
Au cirque, chaque jour, entraîne les Français,
Modeste au sein de vos succès,
Jusqu'à moi vous daignez descendre.
Concevez-vous tout mon bonheur,
O vous qui le causez, vous l'honneur de la scène?
Erato me tenait rigueur,
Mais enfin Erato sera moins inhumaine,
Qnand je lui montrerai le billet si flatteur
Que j'ai reçu de Melpomène.

M. Chevalier-Saint-Amand.

BALLADE A MON ESPOUX,

Lors, quand tornait emprez un an d'absence, mix en ses bras nostre fils enfançon.

Aux premiers jours du printemps de mon aage,
Me pavanoy, sans craincte et sans dezir ;
Roses et lys yssoient sur mon vizage.
Tous de mirer et nul de les cœillir ;
Maiz quand l'autheur de mon premier souspir
Les fust livrant au plus tendre ravage,
Lors m'escriay, me sentant frémollir :
« Faut estre deulx pour avoir du playzir;
« Playzir ne l'est qu'autant qu'on le partage ! »

Toujours despuys, caressant le servage
Que par tes yeulx l'amour m'a fait subir,
Se ne te voy, me seroit affolage
Joye espérer, fors de ton soulvenir :
Maiz se reviens, soudain de tressaillir,
De te presser à mon tremblant corsage,
Et m'esgarer, pour trop bieu le sentir,
Qu'il n'est qu'à deux d'espuyzer le playzir;
Playzir ne l'est qu'autant qu'on le partage !

Or, toutesfois, de ce triste rivage,
S'alloiz partant, emportoit le zéphir
Mes longs regrets; et ce précieulx gage
De tant d'ardeurs, ne les souloit blandir :

Maiz, grace à luy, plus ne sauroy languir;
Lorsqu'en mes bras serreray ton image,
Entre les tiens me cuyderay tollir :
Ung tiers si doulx ne faict tort au playzir;
Playzir ne l'est qu'autant qu'on le partage.

ENVOY.

Gentil espoulx, si Mars et ton courage
Plus contraignoient ta Clotilde à gesmir,
De luy monstrer, en son petiot langage,
A t'appeler, feray tout mon playzir;
Playzir ne l'est qu'autant qu'on le partage.

CLOTILDE SURVILLE.

IMPROMPTU
AU PRÉFET DE LA HAUTE-MARNE,
A son passage à Bourbonne-les-Bains.

Célébrer un préfet chéri,
C'est un devoir; on le remplit sans peine.
Des arts et des talens il fut le favori
Avant d'en être le Mécène.
Mais mon corps est perclus, et mon esprit aussi;
Mes douleurs ont glacé ma veine;
Et les eaux que l'on boit ici
Ne sont pas les eaux d'Hippocrène.

M. DESAINTANGE.

A FRÉDÉRIC LE GRAND.

Versailles, 9 mars 1747.

LES fileuses des destinées,
Les Parques àyant mille fois
Entendu des ames damnées
Parler là-bas de vos exploits,
De vos rimes si bien tournées,
De vos victoires, de vos lois,
Et de tant de belles journées,
Vous crurent le plus vieux des rois.
Alors des rives du Cocyte,
A Berlin vous rendant visite,
La Mort s'en vint avec le Temps
Croyant trouver des cheveux blancs,
Front ridé, face décrépite,
Et discours de quatre-vingts ans.
Que l'inhumaine fut trompée!
Elle apperçut de blonds cheveux,
Un teint fleuri, de grands yeux bleus,
Et votre flûte, et votre épée.
Elle se souvint, par bonheur,
Qu'Orphée autrefois par sa lyre,
Et qu'Alcide par sa valeur,
La bravèrent dans son empire:
Dans vous, dans mon prince, elle vit
Le seul homme qui réunit

Les dons d'Orphée et ceux d'Alcide.
Doublement elle vous craignit,
Et, laissant son dard homicide,
S'enfuit au plus vite, et partit
Pour aller saisir la personne
De quelque pesant cardinal,
Ou pour achever dans Lisbonne
Le prêtre-roi du Portugal.

VOLTAIRE.

CE QUE PEUT UNE MOUCHE.

On m'a conté que la Czarine
Allait de son voisin consommer la ruine,
Sans ressource, en signant à son feld-maréchal
L'ordre exprès d'engager un combat général.
L'instant, pour le monarque, était des plus critiques :
Devinez ce qui le sauva ;
Car vous savez qu'il s'en tira
Au grand étonnement de tous les politiques.
Sur la plume fatale une mouche tomba
Au moment décisif.... la plume s'arrêta :
Anne à tout son conseil alors ferma la bouche,
En disant d'un ton solennel :
Je ne résiste point aux messagers du ciel.
Le sort de Frédéric dépendit.... d'une mouche !

M. BOISARD.

COUPLETS

Adressés à LAUJON, *doyen des chansonniers, en lui envoyant un exemplaire des* Œuvres choisies de PANARD.

AIR : Tarare, pompon.

QUAND je vois les pompons
De nos vieilles coquettes,
Quand j'entends les sornettes
De nos vieux Céladons,
Quand je vois à Lisette
Des bijoux et du fard,
Ah ! combien je regrette
Panard !

Quand je vois le bon vin,
Dont le prix m'effarouche,
Réservé pour la bouche
D'un riche, sot et vain,
De bière ou de piquette,
M'abreuvant à l'écart,
Ah ! combien je regrette
Panard !

Quand, pour comble de maux,
J'entends chanter à table
Un couplet détestable,
Farci de jeux de mots ;

L'USURIER.

Griffon, grand orateur, et plus grand usurier,
Prêchait contre l'usure. Il n'est pas le premier,
Ni le second, ni le centième
Donneur d'avis qu'il ne suit pas.
Tel nous dit de jeûner l'avent et le carême,
Qui six fois la semaine, au moins, fait mardi gras.
Tel autre encor prêche la continence
Qui, dès qu'il le peut, s'en dispense.
Ainsi Griffon s'écriait tous les jours:
Qu'un opprobre éternel devienne le partage
De ces vauriens, de ces prêteurs sur gage,
A qui, dans le besoin, l'honnête homme a recours!
Où tend ce beau discours,
Lui dit Gautier, pourquoi tonner contre l'usure?
C'est bien, mais dans ta bouche! ah! Griffon, cela jure.
Tais-toi donc, cher ami, dit Griffon à Gautier,
J'en voudrais, s'il se peut, dégoûter mes confrères.
On fait cent fois mieux ses affaires
Quand on est seul de son métier.

ÉPIGRAMME.

Croiriez-vous bien, disait la galante Julie,
Qu'en tout temps pour l'hymen je n'eus aucun penchant?
Et moi, repart un ivrogne à l'instant,
Je n'eus jamais soif de ma vie.

LE REGARD DE DIEU
SUR LA FRANCE,
ODE. (1)

NOURRI depuis dix ans d'amertume et d'alarmes,
Je n'ouvre plus mes yeux que pour verser des larmes,
Et l'espérance même abandonne mon cœur.
Tu frappes, ô mon Dieu! je me soumets, j'adore;
Mais souffre que ma foi t'implore,
Et que j'ose en ton sein épancher ma douleur.

Ces Grands, de nos destins autrefois les arbitres,
Tranquilles, reposaient à l'ombre de leurs titres,
Et toujours s'enivrant de folles vanités:
L'éclat de leurs honneurs, leur crédit, leur richesse,
Le long âge de leur noblesse,
Les berçaient dans l'orgueil de leurs prospérités.

Ils régnaient: où sont-ils? Je baisse en vain la vue,
Les cherchant au milieu d'une foule inconnue,
Dont ils ont envié l'obscur et faible essor,
Trop heureux de pouvoir éviter la lumière,
Et de cacher dans la poussière
Le dépit orgueilleux qui les consume encor.

(1) Cette pièce a été imprimée quelques mo
mulgation de la loi sur l'organisation des culte
avec des corrections.

Insensés, vous pleurez ! Pleurez, mais rendez graces
A ce Dieu qui, de l'œil suivant toutes vos traces,
Met sa miséricorde au-devant de vos pas :
Peut-être autour de vous s'ouvraient les noirs abymes,
Et pressés du poids de vos crimes, (1)
Vous tombiez dans la nuit d'un éternel trépas.

Un signe de sa main effaça votre gloire ;
Du faste de vos noms étouffez la mémoire ;
Chassez d'un vain espoir le superbe entretien.
Non, non ; ne pleurez point votre gloire éclipsée,
Et gravez dans votre pensée,
Gravez-y pour jamais que vous n'êtes plus rien.

— « Oui, ce Dieu nous appelle, et tout couverts de honte,
« Nous-mêmes aujourd'hui nous lui rendons le compte
« Que sa main vengeresse arrache de nos cœurs ;
« Nos folles passions, nos bizarres caprices,
« Tout le cortége de nos vices
« Élève contre nous des cris accusateurs.

« Au milieu des éclats du plus terrible orage,
« La céleste vengeance, écartant le nuage
« Dont elle aime à couvrir son décret éternel,
« Visible à tous les yeux, apparaît sur la terre,
« Et, par la voix de son tonnerre,
« Proclame de nos maux l'exemple solennel.

---

(1) Ce qui n'est qu'erreur ou faiblesse aux yeux des hommes, est souvent un crime aux yeux de la religion. (*Note de l'auteur.*)

« Oui, nous sommes vaincus, et nous sommes coupables.
« Mais qu'ont-elles produit ces leçons mémorables,
« Et pourquoi ce spectacle offert à l'univers ?
« Taisons ces jours de sang, de démence, de crimes,
« Tout ce long amas de victimes
« Livré comme une proie aux complots des pervers.

« Ils ne sont plus ces jours, et nos tyrans peut-être
« L'un de l'autre envieux, trop sûrs de se connaître,
« Dans leur fureur brutale ont craint de s'égorger ;
« Heureux d'être arrachés à leurs cruels systêmes,
« Qu'un Héros, les sauvant d'eux-mêmes,
« De l'ombre de son nom daigne les protéger !

« La soif du sang peut-être en leurs cœurs est éteinte ;
« Attirés par l'espoir, enchaînés par la crainte,
« D'une bouche hypocrite ils invoquent les lois :
« Celui qui s'est gorgé de sang et de pillage
« Peut, calmant ses mœurs, son langage,
« Reconnaître un pouvoir et tolérer ses droits.

« Ce Dieu qui nous consume au feu de sa colère
« Serait-il donc pour eux un juge moins sévère ?
« Il entend dans leurs cœurs leur doute injurieux ;
« Il voit l'oubli profond de ses grandeurs suprêmes.
« Serait-il sourd à leur
« Et n'est-ce que sur nous qu' s cieux ? »

Les voilà ces discours et ces
Qui me font redoubler mes f

Et lever vers mon Dieu mes yeux baignés de pleurs.
Daigne éteindre, grand Dieu, ces mouvemens de rage;
A peine ils sortent du naufrage,
Ne les condamne pas à perdre leurs malheurs.

Où pourrais-je appuyer un reste d'espérance,
Quand ceux que tu contrains d'avouer ta puissance
Marchent d'un pas si faible au sentier de ta loi?
Par-tout le fol orgueil d'une ignorance inique,
Par-tout un sourire ironique,
Jusqu'au fond de nos cœurs insulte notre foi.

Sur cette mer où gronde un éternel orage,
Tous veulent de leur vie égayer le passage;
Vainement luit l'éclair à traits précipités;
Quand la foudre en tombant éclate à leur oreille,
Ils tremblent que ce bruit n'éveille
Leur mollesse qui rêve au sein des voluptés.

Mes larmes de ton temple ont inondé la pierre,
Et j'y reste, ô mon Dieu, le front dans la poussière;
Ma foi que tu soutiens ne peut m'abandonner:
Une larme du pauvre, un soupir de son ame
Éteint le courroux qui t'enflamme,
Et ta miséricorde aspire à pardonner.

Du chœur de tes Élus qu'un saint transport anime,
Je vois monter vers toi la prière unanime;
Tu l'as dit: ta parole est stable devant nous;
A qui m'aime et me craint il n'est rien d'impossible;

La foi du juste est invincible,
Et je l'instruis moi-même à vaincre mon courroux.

Quel ange tout à coup m'approche, me relève?
Quel est ce ciel brillant où son aile m'élève?....
— « Ton regard épuré n'a plus rien d'un mortel,
« Ta foi te préparait ce spectacle de gloire;
« Vois tout ce qu'elle t'a fait croire,
« C'est ici qu'en lui-même habite l'Eternel. »

O pure et vive ardeur! je vois, j'aime, j'adore.....
Mais quels flots de clarté resplendissent encore?
D'une sainte terreur tous les cieux ont tremblé.
De quels hymnes d'amour, de respect et de crainte,
Retentit cette auguste enceinte?
L'Éternel a paru, l'Éternel a parlé.

« La prière du pauvre est aux pieds de mon trône,
« Le cri de ses douleurs me presse, m'environne;
« Je lui dévoilerai l'ordre de mes desseins;
« Oui, je veux que sa foi me fasse violence...
« Voici que j'envoie à la France
« Un pardon solennel, des jours purs et sereins.

« Lorsqu'au traître Israël je déclarais la guerre,
« Quand ma main l'effaçait des peuples de la terre,
« Déjà je ranimais ses ossemens perdus;
« Cyrus, mon serviteur, vivait dans ma pensée;
« De Babylone terrassée,
« L'audace, les remparts, le règne n'était plus.

LES PLAISIRS

DU PALAIS-ROYAL.

Que le Palais-Royal est un séjour charmant !
De Paris en petit c'est l'image parfaite ;
Chaque arcade présente un nouvel agrément,
Et souvent une seule offre moisson complète :
Dans le haut, le plaisir et s'achète et se vend ;
Au-dessous, un docteur, qui se dit fort savant,
Pour guérir tous les maux, annonce une recette
Que paie, au poids de l'or, le crédule chaland ;
Plus bas, au trente-un, passe-dix ou roulette,
Le joueur désœuvré peut perdre son argent,
Et trouver, sans sortir, sans augmenter sa dette,
A l'entresol, un Juif, Français très-obligeant,
Qui, sur de bons effets, loyalement lui prête
Des louis de fabrique à quatre-vingts pour cent ;
Et si, du tapis vert devenant la conquête,
Il veut quitter la vie avec un air décent,
Sous la porte, en sortant, un armurier honnête,
Prévenant son desir officieusement,
Lui vend un pistolet pour se casser la tête.

M. Forget.

LES MUSES ET LES GRACES,

Fable lue à la séance publique du Collége de France, lorque M. DELILLE *y a reparu.*

Vous êtes neuf, nous ne sommes que trois,
Dit un jour Aglaé, la plus jeune des Graces,
Aux Déités du Pinde. A peine on suit vos traces,
Qu'on s'expose au danger de périr mille fois.
Si quelqu'un jusqu'à vous arrive sans disgrace,
Contre lui s'élèvent les voix
De tous les envieux que son mérite efface.
Sur votre double mont, comme à la cour des rois,
On n'acquiert qu'à grands frais les plus minces largesses:
Il n'en est pas ainsi, Déesses,
De ceux qui vivent sous nos lois.

Érato, pour ses sœurs, répondit : Je le crois;
Mais aux amoureuses caresses
La Nature a prescrit un terme après lequel
Tout homme sent qu'il est mortel;
Au lieu qu'au temple de mémoire
L'homme honoré de nos faveurs
Obtient une immortelle gloire.
Nous sommes neuf : vous et vos sœurs
Vous avez l'empire des cœurs ;
Trois suffisent pour ce partage.
Mais nous, qui prétendons régner sur les esprits,
Y régner tour à tour, en tous lieux, à tout âge,

Nous devons être davantage.
Notre faveur étant aussi d'un plus grand prix,
Exige un plus servile hommage :
Quand on est de la gloire épris,
Qu'est-ce que l'acheter par un peu d'esclavage ?
De ceux qu'à sa poursuite un vrai mérite engage
Jamais les vœux ne sont trahis.
Apprêtez pour vos favoris,
Sous les yeux de l'Amour, des guirlandes de roses ;
Les charmes de ces fleurs vont paraître flétris
Qu'à peine elles seront écloses.
Le temps fait reverdir les lauriers dont nos mains,
Sous l'œil du Dieu qui nous préside,
Couronnent les grands Ecrivains.
Voyez si, pour atteindre à des honneurs divins,
Au Pinde on doit préférer Gnide !
Eh bien ! qu'Anacréon décide,
Dit Aglaé, dont justement
Ce vieillard, le teint frais, la voix flexible et tendre,
Suivait les pas en ce moment.
Érato ne put se défendre
D'entendre Anacréon. « Moi, dit-il en riant,
« Je pense que qui veut occuper constamment
« Sur le haut Hélicon les plus brillantes places,
« Doit courtiser également
« Apollon et l'Amour, les Muses et les Graces. »
Le vieillard en parlait bien à l'aise, vraiment :
Lorsque l'hiver de l'âge étend sur nous ses glaces,
A moins du plus rare talent,
C'est trop de courtiser Erato seulement.

Oh! qu'envers un Chaulieu, qu'envers un Saint-Aulaire,
On doit de la nature envier les bienfaits!
Ils furent, dans leur temps, temps si beau, si prospère
Qu'on a perdu l'espoir de le revoir jamais,
Temps où l'on épuisait tous les moyens de plaire,
Les Anacréons des Français.

Mais je m'abuse, et cet asile
Ne doit plus retentir de stériles regrets;
Les Français aujourd'hui recouvrent leur Virgile.

M. AUBERT.

L'URNE.

Du cercueil où repose Héloïse fidelle
Ce vase renferme un débris :
Que ce monument vous rappelle
Et ses malheurs et ses écrits.
O vous, tristes amans, dont la mélancolie
Cherche ici le silence et fuit l'éclat du jour,
Plaignez, plaignez les maux que nous cause l'amour,
Mais consacrez-lui votre vie.

M. DUAULT.

STANCES

A MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

Je fus témoin de tes premiers succès :
A tes débuts j'applaudis trop, peut-être ;
Mais, lorsqu'hier je te vis reparaître,
Je reconnus que tes brillans essais
    Étaient vraiment des coups de maître.

D'un fol amour quand tu peins les fureurs,
Tes accens font frémir, mais n'ont rien de farouche,
Car tous les vers ont passé par ton cœur
    Avant de sortir de ta bouche.

Le vrai talent n'a pas besoin de fard ;
Des faux brillans méprise l'imposture ;
Songe qu'avant d'appartenir à l'art
    Tu fus l'enfant de la nature.

QUATRAIN.

Ne cherchons point un vain détour
Pour excuser notre faiblesse ;
Les premiers soupirs de l'amour
Sont les derniers de la sagesse.

Madame de ***.

TRADUCTION

D'UNE CHANSON DE *MÉTASTASE.*

Oui, grace à toi, perfide Nice,
Le bandeau tombe de mes yeux ;
Je respire, et le ciel propice
Délivre enfin un malheureux.
Mon cœur, d'une espérance vaine,
Cette fois, ne s'est pas flatté ;
Je l'ai senti briser sa chaîne,
Je le sens battre en liberté.

Dégagé d'une ardeur trop chère,
Chez moi le calme est de retour ;
Le temps n'est plus où la colère
N'était qu'un masque de l'amour.
Quand ton nom frappe mes oreilles,
Je ne change plus de couleur ;
Tes beaux yeux, tes lèvres vermeilles
Ne font plus palpiter mon cœur.

Tu n'es plus, lorsque je sommeille,
L'objet de mes rêves charmans ;
Tu n'as plus, quand je me réveille,
Le premier de mes sentimens :
Loin de toi mon ame n'éprouve
Pas un regret, pas un desir ;

Parler à chaque instant du jour.
C'est l'effet de la douce ivresse
Qu'on goûte après un grand danger,
Quand, au sortir de la détresse,
Sans crainte on peut l'envisager.

Ainsi, fier de ses longs services,
Le guerrier, au sein du repos,
Aime à montrer ses cicatrices,
Aime à raconter ses travaux;
Le captif, hors de l'esclavage,
Montre la marque de ses fers;
Et le nocher, après l'orage,
Conte les maux qu'il a soufferts.

J'en parle pour me satisfaire,
Et je n'en parle que pour moi;
J'en parle, et ne m'informe guère
Si tu me crois de bonne foi.
Peu m'importe même d'apprendre
Comment tu reçois mes discours,
Ni de quel air tu peux entendre
Parler encor de nos amours.

Moi, j'abandonne une parjure,
Tu perds le plus sincère amant;
Lequel des deux de sa blessure
Pourra guérir plus aisément?
Pour trouver un cœur si fidèle,

Nice en vain courrait cent climats;
Mais pour des perfides comme elle,
Hélas! où n'en trouve-t-on pas?

M. TARDY.

ÉPIGRAMME.

Le poète franc-gaulois,
Gentilhomme vendômois,
L'Homère de sa bourgade,
Ronsard sur son vieux hautbois,
Entonna la *Franciade.*
Sur sa trompette de bois,
Un écrivain plus maussade
Entonna la *Dunciade.*
De cet ouvrage accompli
L'auteur avait nom Pali.
On le nomma Pali-fade,
Pali-fou, Pali-malade,
Pali-froid et Pali-plat,
Pali-sec et Pali-fat:
Enfin la turlupinade
Dut s'arrêter au vrai mot:
On le nomma Pali-sot.

PIRON.

VERS

*Faits à Rome, et laissés sur la base du groupe d'*Hercule *et* Lycas, *modelé en plâtre par* Canova.

Voila donc cet Hercule, enfant de ton génie,
Lançant au loin Lycas et vengeant ses tourmens,
Quand la tunique impure, à ses membre unie,
Pénètre leur substance et dévore ses flancs.
Je le vois : je frémis. Attentif, immobile,
N'ai-je pas entendu les cris de la douleur ?
Qu'à mes yeux, Phidias, ton art a de grandeur !
Mais quoi ! dormirais-tu dans un repos stérile ?
Confierais-tu ta gloire à ce plâtre fragile ?
Réveille-toi ; saisis ton ciseau créateur ;
Regarde l'avenir ; ton plus sublime ouvrage,
Sous un marbre animé par ta main reproduit,
Triomphant de la mort et bravant son outrage,
Des siècles étonnés traversera la nuit.
Tu leur dois ton chef-d'œuvre. Hâte-toi, le temps fuit ;
S'il allait, te frappant de sa faulx ennemie,
Ravir tes plus beaux droits à l'immortalité !...
Arrache-lui sa proie, et songe que ta vie
Appartient toute entière à la postérité.

M. Gaudefroy.

PALINODIE, (1)

IMITATION DE *MÉTASTASE*.

Ah ! pardonne, adorable Nice,
Le dépit aveugla mes yeux ;
Par pitié, jette un œil propice
Sur un amant trop malheureux.
Hélas ! combien elle était vaine
L'illusion qui m'a flatté !
Je resserrais encor ma chaîne
Même en chantant ma liberté.

Le bonheur, Amante trop chère,
De mon ame a fui sans retour,
Depuis que ma fausse colère
Servit de masque à mon amour :
Quand ton nom frappe mes oreilles,
Chacun peut voir, à la couleur
Qui flétrit mes lèvres vermeilles,
Quel trouble il jette dans mon cœur.

Ton ombre, dès que je sommeille,
M'enivre de rêves charmans ;
Et je reviens, quand je m'éveille,
Te parler de mes sentimens.

(1) Voyez la page 133.

Dans mon délire, si j'éprouve
Ou le regret ou le desir,
Si je te perds ou te retrouve,
Je meurs de peine ou de plaisir.

Plus je te vois, moins je m'étonne
Qu'une autre n'ait pu m'attendrir.
Bien loin qu'à mes torts je pardonne,
Je viens te voir pour en rougir.
J'aime à conter ma peine extrême
A qui se trouve auprès de moi;
Et, malgré lui, mon rival même
M'entend toujours parler de toi.

N'arme plus d'un regard sévère
Tes yeux jadis pleins de douceurs:
Je ne crains pas moins ta colère,
Que je n'aspire à tes faveurs.
Être exclus de ton doux empire,
Serait le comble du malheur:
Mes yeux ne sauraient plus te dire
Les tendres secrets de mon cœur.

Si tu prends un air de tristesse,
Je me sens périr de langueur;
Si je goûte une douce ivresse,
C'est en partageant ton bonheur:
Un bois charmant, un vert bocage,
Sans toi, n'a plus d'attraits pour moi,

Et l'aspeot d'un désert sauvage
Devient riant auprès de toi.

Non, non; jamais beauté pareille
D'un mortel n'a charmé les yeux :
Nice est toujours cette merveille
Qui n'eut rien d'égal sous les cieux.
En douter, c'est te faire outrage ;
Et si mes regards enchantés
Pouvaient en voir sur ton visage,
Tes défauts seraient des beautés.

Je fus cent fois, je le confesse,
Près d'arracher le trait vainqueur ;
Mais j'en fus navré de tristesse,
Je pensai mourir de douleur.
Ah ! c'est une injustice extrême
De trouver ton joug rigoureux.
Te fuir et me rendre à moi-même,
C'est un effort trop douloureux.

Tel se débat sous le feuillage,
L'oiseau dans le piége arrêté.
Il agite encor son plumage,
Pour recouvrer sa liberté;
Mais plus il veut fuir sa souffrance,
Plus il assure son malheur :
Mal instruit par l'expérience,
Il s'abandonne à l'oiseleur.

Je me vantai que dans mon ame
J'avais éteint le tendre amour ;
Mais, bien loin d'oublier ma flamme,
J'en parle à chaque instant du jour :
Un amant brave, dans l'ivresse,
L'objet qui le met en danger ;
Mais il n'est pas hors de détresse
Tant qu'il aime à l'envisager.

Ainsi, las de ses longs services,
Le guerrier cherche le repos ;
Mais, tout fier de ses cicatrices,
De Mars il reprend les travaux ;
L'habitude de l'esclavage
Ramène un captif à ses fers ;
Le nocher brave encor l'orage
Malgré les maux qu'il a soufferts.

J'en parle pour me satisfaire :
C'est toujours un besoin pour moi.
D'autres feux ne m'occupent guère
Depuis que tu reçus ma foi.
J'en parle dans l'espoir d'apprendre
Comment tu reçois mes discours ;
J'en parle pour te faire entendre
Que je ne puis changer d'amours.

Coupable, sans être parjure,
Je fus toujours sincère amant ;

Le dépit fit notre blessure,
L'amour la referme aisément.
Un cœur à Nice aussi fidèle
La suivra dans tous les climats ;
Elle aima, j'aimerai plus qu'elle,
Et je revole sur ses pas.

ENVOI.

Oui, si de ton cœur moins sévère
Tes yeux m'annonçent le retour,
Naguère enfans de la colère,
Mes chants le seront de l'amour.

M. TARDY.

AUX HABITUÉS

DU THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE,

Partagés entre la belle Mlle GEORGES *et la* sensible Mlle DUCHESNOIS.

LORSQUE vous disputez, Messieurs, moi je m'enfui,
Mais je ne conçois pas quel débat est le vôtre ;
Vous avez *vu* l'une aujourd'hui,
Venez demain *entendre* l'autre.

L'AMOUR LABOUREUR,

IMITATION DE *MOSCHUS*.

L'ENFANT ailé qui cause tous nos maux,
En parcourant une plaine étendue,
Dans son chemin rencontra deux taureaux,
Sans conducteurs, traînant une charrue.
Soudain vous l'eussiez vu de ses novices mains
Enfoncer le soc dans la terre,
Et dans chaque sillon distribuer les grains;
Puis, levant une tête altière:
Çà, Jupiter, dit-il, qu'on écoute mes vœux;
Qu'à féconder ce champ, sans tarder, on s'apprête:
Sinon, tu me connais, sous un joug rigoureux,
Redevenu taureau, tu courberas la tête.

M. M. J. P.

ÉPIGRAMME.

CHLOÉ, quoique provinciale,
Est toujours mise au dernier goût;
Ses bonnets, son teint, ses dents, tout
Lui parvient de la capitale.

FRAGMENT

D'UN POÈME INTITULÉ L'*ESPÉRANCE*.

A D'INCURABLES maux, de ses douces erreurs
L'espérance offre encor l'illusion charmante.
Qui ne sait de Nina l'histoire intéressante ?
Quel cœur n'a partagé son amoureux ennui ?
Son amant l'adorait ; mais, pauvre et sans appui,
Il se vit dédaigné de ses parens avares.
Sous un ciel rigoureux, chez des peuples barbares,
Il résolut, du sort accusant la rigueur,
D'aller par son travail acheter le bonheur.
Nina de ce projet eut seule connaissance :
Tous deux, de leurs amours attestant l'innocence,
A leurs tendres adieux mêlèrent des sermens.
Loin de lui, dérobant son trouble à ses parens,
Au silence, à la nuit Nina contait ses peines ;
Son ame s'envolait vers les plages lointaines,
Où son amant fidèle, aspirant au retour,
Poursuivait des travaux entrepris pour l'amour.
L'amour enfin du sort a vaincu l'injustice ;
Il revient chargé d'or, et, par un vent propice,
Emporté loin des mers de ce monde nouveau,
Ses voeux pressaient encor son rapide vaisseau.
Il touche au port : soudain, courrière diligente,
Une lettre a volé rassurer son amante :
Pour Nina quel bonheur ! demain, au point du jour,
La fortune à ses pieds ramènera l'amour.

Demain ! combien de fois ses plaintes amoureuses
Appellent de la nuit les heures paresseuses !
La nuit vient, et dans l'ombre, excités par l'amour,
Ses yeux restent ouverts pour épier le jour.
A peine de Tithon la jeune et belle amante
Mêle à l'azur des cieux sa pourpre étincelante,
Elle part empressée, et du coteau voisin
Ses regards attentifs errent sur le chemin ;
Elle cherche, elle attend : son ame impatiente
Se fait d'un si beau jour une image charmante.
L'orient tout à coup s'embrase, et loin des mers
Bientôt l'astre du jour plane sur l'univers ;
Sur le chemin désert rien ne paraît encore :
« Il devait cependant suivre de près l'aurore ;
« Sa lettre le disait ; qui peut le retenir ?
Et le trouble déjà naît au sein du plaisir.
Sur l'aride coteau, sur la brûlante pierre,
Elle attend immobile, elle attend solitaire ;
Lentement du soleil le char baisse et s'enfuit :
Son trouble, par degrés, s'accroît avec la nuit.
Tout se tait, l'ombre augmente, elle respire à peine :
Elle écoute..., un coursier fait retentir la plaine ;
A pas bruyans, pressés, il approche, il fend l'air :
C'est lui, dieux! oui, c'est lui.. plus prompte que l'éclair,
Elle vole d'amour, d'alégresse éperdue ;
Elle approche.... O surprise ! ô terreur ! à sa vue
Un étranger paraît.... il s'arrête égaré ;
Son œil est abattu, son front décoloré :
« O Nina, votre amant... Ciel ! qu'allez-vous m'apprendre?
« Le verrai-je bientôt ? j'attends,.. Cessez d'attendre,

« *Il n'est plus..* » A ces mots, qui la glacent d'horreur,
Nina reste sans voix, sans force, sans couleur;
Ses yeux cessent de voir dans leur regard farouche;
Ses sanglots étouffés *expirent sur* sa bouche;
Elle tombe, *et bientôt succède* à ce transport
Un long accablement, image de la mort.
Trois fois le jour naissant fait pâlir les étoiles;
Trois fois la sombre nuit a déployé ses voiles;
O prodige! elle sort d'un paisible sommeil,
Ouvre des yeux sereins, sourit à son réveil,
Voit autour de son lit sa famille assemblée,
Ses frères attendris, sa mère désolée;
S'étonne, veut savoir la cause de leurs pleurs,
Et de sa folle joie augmente leurs douleurs.
Un triste égarement a comblé ses misères;
Mais, semblable à ces feux, ces lampes funéraires
Qui veillent dans la tombe au milieu des débris,
Son cœur brûle toujours, du même amour épris.
Du Dieu qui l'affligea la tendre providence
A cette infortunée a laissé l'espérance.
Intéressant délire! heureux songes d'amour!
« Son amant n'est point mort, elle attend son retour. »
La douce illusion a coloré ses charmes:
« Consolez-vous, dit-elle, amis, séchez vos larmes;
« Il me l'a bien promis, il reviendra demain. »
De ses plus beaux habits se parant à dessein,
Elle sème de fleurs la chambre nuptiale,
Cueille un bouquet pour lui; dès l'aube matinale
Sort, retrouve la pierre et le fatal chemin;
Et, l'œil fixé sans cesse en un vague lointain,

Croit, poursuivant dans l'air de bizarres images,
L'entendre dans les vents, le voir dans les nuages.
Solitaire, immobile, elle attend tristement,
Semblable à la douleur, sur un froid monument.
Le jour fuit; rien, hélas! ne paraît sur la route.
« Il ne vient point! demain il reviendra sans doute, »
Dit-elle, et lentement, les yeux mouillés de pleurs,
Elle rentre à la ville en effeuillant ses fleurs:
Elle rentre, et ce cœur, qu'un fol amour dévore,
Languissant vers le soir, se ranime à l'aurore.
Chaque aurore la voit, dans un trouble nouveau,
Cueillir encor des fleurs, retourner au coteau,
Interroger le pâtre ému de sa misère,
Qui d'un récit trompeur sait flatter sa chimère,
Et, sans soin du passé, comme sans souvenir,
Du triste lendemain fait un doux avenir.
Ainsi vécut long-temps cette victime aimable;
Et quand la mort enfin, dix ans impitoyable,
A celui qu'elle aimait voulut unir son sort,
Assise sur la pierre, elle attendait encor.
L'humble pierre couvrit sa dépouille touchante;
Et dans un soir d'été, quand la nuit indolente
Mêle une ombre douteuse aux feux mourans du jour,
Le voyageur sensible, et qui connut l'amour,
Croit voir, en approchant du coteau romantique,
S'élever de Nina l'ombre mélancolique.
Le silence, la nuit, ce simple monument,
Tout le jette en un tendre et long recueillement;
Et, d'un amour si rare admirant la constance,
Il rend graces au ciel qui créa l'espérance.

ÉPITRE A MES LUNETTES.

O vous, dont le secours me donne
L'avantage pour moi si doux
De mieux voir ce qui m'environne,
O mes lunettes ! c'est pour vous
Que rapidement je griffonne,
Sans recherches et sans apprêts,
Quelques tirades imparfaites,
Quelques vers un peu faibles ;.... mais
Un auteur, avec ses lunettes,
N'y regarde pas de si près.
Je n'adopte point la méthode
Du petit maître chevrotant,
Qui prétendait, en vous portant,
Mettre les défauts à la mode.
Moi, je n'use point de détour :
Ma misère est assez commune,
Je m'en console chaque jour ;
Car pour compagnons d'infortune
J'ai Thémis, Plutus et l'Amour.
Mes lunettes, je le confesse,
Vous m'êtes d'un bien grand secours !
Par exemple, à vous j'ai recours
Pour voir.... un époux sans maîtresses,
Un homme en place sans fierté,
Un philosophe sans faiblesses,
Un poète sans vanité.

Mais quand j'apperçois, au contraire,
Un fat qui, jusques au menton,
Enfoncé dans son pantalon,
Croit pouvoir tout dire et tout faire;
Des prudes à l'air affecté;
De sexagénaires coquettes,
Qui rassemblent sur leurs toilettes
Les vieux débris de leur beauté;
Je vous soulève, ô mes lunettes!
Et, grace au ciel, je ne vois plus,
Au lieu de cette sotte engeance,
Qu'un nuage épais et confus
Qui m'en épargne la présence.
Sans votre indulgente assistance,
Que de biens me seraient ravis!
Pourrais-je, sur les prés fleuris,
Sur la consolante verdure,
Promener mes regards ravis;
Aux champs admirer la nature....
Ou bien l'admirer à Paris?
Pourrais-je voir les jeux, les ris,
De nos Belles suivre les traces?
Distinguer les rians contours
D'un sein qui sert de trône aux Graces,
Et de reposoir aux Amours?
Sans lunettes, les faibles vues,
Souvent, ne se doutant de rien,
Commettent de lourdes bévues:
C'est sûrement par ce moyen
Que plus d'un de ma connaissance,

Sans doute n'y voyant pas bien,
Aura pris, par inadvertance,
Le bien d'un autre pour le sien.
Moi-même, ô lunettes propices,
On me verrait, sans vos services,
Opérer d'une autre façon
Mainte étrange métamorphose,
Prendre peut-être.... que sait-on ?
Un usurier pour un Caton,
Un gazetier pour un Platon,
Un Midas pour un Apollon,
Et Zoïle pour quelque chose.

M. MILLEVOYE.

MADRIGAL.

« Ah ! si je le voyais, le cruel qui m'outrage,
« Disais-je, il connaîtrait ce qu'il a dédaigné !
« Pour calmer mon cœur indigné,
« Sans doute il déploierait son perfide langage ;
« Mais l'honneur offensé soutiendrait mon courage :
« Il a trahi l'Amour, l'Amour l'a condamné. »
Eh bien ! je l'ai revu, j'ai revu le volage....
Il n'a rien dit, et j'ai tout pardonné.

Madame Constance PIPELET.

LA CIGALE ET LA FOURMI,

FABLE.

Êtes-vous folle, ma commère,
D'aller ainsi suant, trottant?
Il vous faudrait trois jours, oui, trois jours, tout autant,
Pour traîner ce fétu jusqu'à la fourmilière.
Serez-vous tout ce temps sans fermer la paupière,
Sans ralentir un peu vos pas,
Sans faire halte enfin pour prendre vos repas?
Vous pourriez, en ce cas, au bout de la carrière,
Après tant de sueurs, rencontrer le trépas.
Ainsi discourait la Cigale,
Tandis que la Fourmi, de travailler en train,
Faisant deçà delà cheminer son butin,
Du but à chaque effort abrégeait l'intervalle;
Et la Cigale, en attendant,
Insecte paresseux, *chantait à tout venant.*
Qu'arriva-t-il? Avant que la nuit fût venue,
De son constant labeur recevant le loyer,
La Fourmi gagna son foyer,
Sûre alors d'être bien repue;
Et la Cigale à jeun demeura confondue.

Le temps ne manque point à qui sait l'employer.

M. Aubert.

A UNE JEUNE DEMOISELLE,

Fâchée contre l'auteur de ce qu'il l'avait appelée innocente.

AIR : Femmes, voulez-vous éprouver.

POURQUOI montrer tant de courroux ?
Je n'ai rien dit qui ne soit sage.
En vous donnant un nom si doux,
Je suis loin de vous faire outrage.
Votre colère vous trahit,
Car la vérité seule offense ;
Et je fais de votre dépit
La preuve de votre *innocence*.

On ne doit pas être surpris,
Quand on vous voit, si jeune encore,
Ne témoigner que du mépris
Pour un titre qui vous honore.
Jeune fille a, sans le savoir,
Plus d'un trésor en sa puissance.
C'est quand on cesse de l'avoir,
Qu'on sent le prix de l'*innocence*.

Si de leurs attraits séduisans
Nous voyons tant de beautés fières,
Imiter des simples enfans
Et le costume et les manières ;

C'est pour qu'un dehors de candeur
Nous soumette avec plus d'aisance.
Rien ne charme, en effet, le cœur
Autant que l'air de l'*innocence.*

Près de sa mère, un tendre agneau
De sa blancheur fait sa parure ;
Sur l'émail des prés, un ruisseau
S'embellit de son onde pure ;
D'un bosquet la rose, au printemps,
Est l'ornement par excellence ;
La jeune fille de quinze ans
Est belle de son *innocence.*

M. Noel.

IMITATION D'OWEN.

On devrait, s'écriait un jour le bon Auger,
Jeter tous les cocus au fond de la rivière.
C'est fort bien dit, reprit sa ménagère ;
Mais, mon ami, sais-tu nager ?

M. Breghot.

STANCES

A PARTHENISSE.

PARTHENISSE, il n'est rien qui résiste à tes charmes :
Ton empire est égal à l'empire des Dieux ;
Et qui pourrait te voir sans te rendre les armes,
Ou bien serait sans ame, ou bien serait sans yeux.

Pour moi, je l'avouerai, sitôt que je t'eus vue,
Je ne résistai point, je me rendis à toi ;
Mes sens furent charmés, ma raison fut vaincue,
Et mon cœur tout entier se rangea sous ta loi.

Je vis sans déplaisir ma franchise asservie ;
Sa perte n'eut pour moi rien de rude et d'affreux :
J'en perdis tout ensemble et l'usage et l'envie ;
Je me sentis esclave, et je me crus heureux.

Je vis que tes beautés n'avaient point de pareilles ;
Tes yeux, par leur éclat, éblouissaient les miens ;
La douceur de ta voix enchanta mes oreilles ;
Les nœuds de tes cheveux devinrent mes liens.

Je ne m'arrêtai point à ces beautés sensibles :
Je découvris en toi de plus rares trésors ;
Je vis et j'admirai ces beautés invisibles
Qui rendent ton esprit aussi beau que ton corps.

Ce fut lors que voyant ton mérite adorable,
Je sentis tous mes sens t'adorer tour à tour;
Je ne voyais en toi rien qui ne fût aimable :
Je ne sentais en moi rien qui ne fût amour.

Ainsi je fis d'aimer l'heureux apprentissage;
Je m'y suis plu depuis, j'en aime la douceur;
J'ai toujours dans l'esprit tes yeux et ton visage,
J'ai toujours Parthenisse au milieu de mon cœur.

Oui, depuis que tes yeux allumèrent ma flamme,
Je respire bien moins en moi-même qu'en toi;
L'Amour semble avoir pris la place de mon ame,
Et je ne vivrais plus, s'il n'était plus en moi.

Vous qui n'avez point vu l'illustre Parthenisse,
Bois, fontaines, rochers, agréable séjour!
Souffrez que jusqu'ici son beau nom retentisse,
Et n'oubliez jamais sa gloire et mon amour.

JEAN RACINE.

RENVOI DE CHEVEUX.

DANS mon désespoir amoureux,
Je pourrais, comme beaucoup d'autres,
Pleurer, m'arracher les cheveux :
Je ris, et je vous rends les vôtres.

M. PONS *de Verdun.*

L'AIDE-DE-CAMP A SON GÉNÉRAL, (1)

Pour le jour de son mariage.

Élève du terrible Mars,
D'Apollon, à regret, je désertais l'empire.
La guerre effarouche les arts :
J'avais un sabre au lieu de lyre !

Mais, mon cher général, dans ce jour enchanteur
Où ta Lédy si fraiche, si jolie,
Te livre et sa main et son cœur,
Où, comme aux champs de Mars, dans les jeux d'Idalie,
Tu vas te montrer en vainqueur,
Honteuse de sa léthargie,
Ma Muse, à son réveil, veut chanter le bonheur.

Aux pieds de la beauté, tu déposes les armes;
Ah ! pardonne si j'ose en murmurer tout bas :
Je te suivais toujours au milieu des alarmes;
Tu dirigeais et mon cœur et mon bràs....

Je sais qu'il est une victoire
Où l'ami même est étranger;
Comme le laurier de la gloire,
Le myrte, hélas ! ne peut se partager :
Par bonheur, sa conquête est toujours sans danger...

(1) Thimoléon Hargenvilliers, général de brigade à l'armée des Pyrénées orientales. L'auteur de ces vers était son aide-de-camp.

Elle va donc sonner cette heure fortunée
Qui, de mon général, doit couronner les vœux !
Fifres, clairons, instrumens belliqueux,
Taisez-vous : le signal que donne l'hyménée
A moins d'éclat ; mais il fait plus d'heureux.

On prétend qu'un destin sévère,
De l'hymen, quelquefois, obscurcit les beaux jours ;
Que le flambeau dont ce Dieu nous éclaire
Des mêmes feux ne brûle pas toujours,
Que l'on a vu souvent vaciller sa lumière....
Mais tu sauras du Dieu changer le caractère :
Le vrai bonheur habitera chez toi ;
Servir Lédy, l'adorer et lui plaire,
Ce sont là, désormais, tes devoirs, ton emploi :
Ici l'aide-de-camp ne t'est plus nécessaire.....

Mais la nuit vient ; la nuit favorable aux amans !
L'Amour m'invite à suspendre mes chants :
Ils troubleraient le doux mystère....
Adieu, je vais goûter les douceurs du repos :
Dormir, c'est toujours quelque chose !
Mais tristement je prendrai les pavots,
Quand dans le champ voisin tu cueilleras la rose.

M. Émile Dupré.

SUR UN PAUVRE PRÉDICATEUR.

Jésus un jour chassa du temple
La troupe impure des vendeurs :
Griffou nous donne un autre exemple,
Il en chasse ses auditeurs.

LES DEUX CAMPAGNARDS ET L'OISEAU.

Fable lue à la séance publique du Collége de France.

Loin de la ville et de la cour,
Deux amis, habitant une asile champêtre,
Avec un zèle égal s'y livraient, chaque jour,
Au desir de tout voir, comme de tout connaître.
Une mouche volait, mouche d'or et d'azur;
Vîte il fallait s'emparer d'elle,
Et goûter en commun le plaisir un peu dur
De la percer d'un dard, pour dire : *Ah! qu'elle est belle!*
Un papillon semblait, à leurs regards surpris,
En caressant les fleurs nouvelles,
S'être fait un manteau de l'écharpe d'Iris;
Ils lui clouaient soudain et la tête et les ailes,
Pour contempler l'émail de ses riches habits.
Tels étaient tour à tour, dans ce séjour rustique,
Les cruels passe-temps de ce couple inhumain;
Lorsqu'un desir plus vif, mais non moins tyrannique,
Vint les saisir un beau matin.
Un oiseau, tout fier d'être père,
Chantait un hymne au Dieu dont la chaleur prospère,
A travers leur berceau ranimant ses petits,
Secondait les soins de leur mère:
Il faut l'avoir, il faut en orner ces lambris,
Afin d'ouïr de près un si touchant ramage.

Ils lui tendent un piége, et voilà l'oiseau pris;
Le voilà caressé, pour son brillant plumage,
Par nos deux perfides amis;
Puis, ils courent tous deux gaiment le mettre en cage,
Plus cruels envers lui qu'envers les papillons!
Ceux-ci du moins mouraient de leurs contusions:
Mais l'obliger, hélas! de vivre en esclavage,
Lui ravir ses enfans, sa femme, sa maison,
Lui faire enfin souffrir, sous le feint témoignage
D'une vaine admiration,
Avec les maux cuisans d'une étroite prison,
Les maux plus grands encor d'un éternel veuvage,
C'était au dernier point porter la trahison.
Il s'en plaignit en son langage,
Invoquant la pitié, le ciel, le droit des gens;
Que, s'il avait reçu des ailes en partage,
C'était pour voler dans les champs;
Qu'on insultait les dieux, auteurs de ces présens,
En l'empêchant d'en faire usage;
Que ces dieux puniraient les maîtres de céans.
De quelle autorité privaient-ils ses enfans
Des doux soins qu'exigeait leur âge?
Quel pouvoir avaient-ils sur lui, sur son ménage?
Et mainte autre raison, dont la solidité
Mit nos observateurs hors d'état de répondre,
Et les fit convenir avec naïveté
Que cet oiseau disert avait su les confondre.
Partant, plus de captivité
Plus de cloux, plus de dards; nos amis décidèrent
De laisser vivre en paix ces êtres innocens.

Veut-on savoir d'ailleurs, tandis qu'ils s'y livrèrent,
Quel fruit il leur revint de ces amusemens ?
Presque aucun : car, malgré microscope et lunette,
Ils virent qu'après tout, sur les secrets agens
Par qui la mouche vole et la rose végète,
Ils n'en étaient pas plus savans.
Admirons, dirent-ils, bénissons la nature ;
C'est tout ce que le ciel a permis, à peu près,
A sa plus rare créature ;
Et des ouvrages qu'elle a faits
N'espérons pas pouvoir deviner la structure,
Encor moins l'égaler jamais.

Pour l'intérêt des arts, d'une pitié trop tendre,
J'ai pu dans ce récit vous paraître affecté ;
Pardon : quelqu'intérêt qu'aux arts il faille prendre,
On doit ingénuement dire la vérité,
Quand on a des témoins si dignes de l'entendre.
Soyons de bonne foi ; tous ces soins pour surprendre
Jusqu'aux moindres secrets de la divinité,
Tous ces transports de vanité,
Dont l'homme de génie a peine à se défendre,
Trompant à chaque instant sa curiosité,
Apprennent seulement qu'il faut toujours apprendre.

M. Aubert.

ENVOI A M. DELILLE

DE MA TRADUCTION EN VERS DES *MÉTAMORPHOSES D'OVIDE*.

VIRGILE des Romains est le plus grand poète ;
Ovide avec moins d'art ne nous charme pas moins.
Virgile admire en toi son plus digne interprète ;
Ovide avec le temps m'a su gré de mes soins.
Sans concurrence entré dans la même carrière,
J'ai marché sur tes pas sans être ton rival.
Qu'on vante de tes vers la savante manière :
On peut avoir son prix sans être ton égal.
Du chantre de Mantoue on te doit la couronne :
Je dois ce que je vaux au chantre de Sulmone.

M. DESAINTANGE.

ENVOI

DE PLUMES DE CORBEAU A UN CÉLÈBRE DESSINATEUR.

LE Dieu des arts l'a juré par le Styx ;
Pour tes dessins d'une touche si pure,
Ces plumes de corbeau vont, changeant de nature,
Devenir, sous tes doigts, les plumes du phénix.

M. GUICHARD.

LES ARMES DE L'AMOUR.

Un jour l'Amour osa blesser sa mère.
Soudain Vénus, brûlant de mille feux,
Courut se plaindre au maître du tonnerre.
Le cas parut important à ses yeux :
Il assembla son conseil ordinaire,
Et, par arrêt, ce fils séditieux
Pendant huit jours fut exilé des cieux.
Le voilà donc voyageant sur la terre ;
Mais un enfant tout nu que peut-il faire ?
Las ! délaissé, faible, et mourant de faim,
L'Amour allait expirer de misère,
Lorsqu'il trouva Plutus sur son chemin.
Comme aujourd'hui, ce dieu n'y voyait goutte ;
Et le hasard, aveugle comme lui,
Guidait ses pas. Or, vous pensez, sans doute,
Qu'il s'égarait quelquefois sur la route.
L'Amour, d'abord, implora son appui,
Et lui conta sa disgrace terrible.
Plutus lui dit : J'ai le cœur très-sensible ;
Mais, mon ami, vous le savez fort bien,
Jamais Plutus ne donna rien pour rien ;
Ainsi voyons : A quoi puis-je prétendre,
En vous faisant partager mes bienfaits ?
— Las ! je n'ai rien que mon arc et mes traits.
— Pour deux ducats, je consens à les prendre.
Sur un tel prix on disputa d'abord ;

Enfin l'Amour, les yeux baignés de larmes,
Consent à tout, et lui remet ses armes.
Plutus les prit, et les conserve encor.

M. Justin-Gensoul.

LA BONNE EXCUSE,

CONTE.

D'un cordonnier fripon, mais des plus à la mode,
Lise à midi reçoit des souliers élégans,
Et, pour se promener trouvant le temps commode,
Passe au Palais-Royal chez deux ou trois marchands.
Une heure sonne à peine, et déjà la chaussure
Trahit son joli pied par plus d'une ouverture.
L'artiste chez la belle à l'instant est mandé,
Et, comme on pense bien, sévèrement grondé.
— D'un accident si prompt expliquez-moi la cause ;
Quoi ! des souliers tout neufs ?...— J'en suis vraiment fâché ;
Mais, s'il faut cependant éclaircir cette chose,
Je vois bien ce que c'est : Madame, aura marché.

M. Lemazurier.

LA FAUVETTE,

CHANSON.

En parcourant les bois, Myrtil
Avait pris fauvette lègère :
« Aimable oiseau, lui disait-il,
« Je te destine à ma bergère.
« Pour prix du don que j'aurai fait,
« Que de baisers !... Si ma Colette
« M'en donne deux pour un bouquet,
« J'en aurai dix pour la fauvette.

La fauvette dans le vallon
A laissé son ami fidèle,
Et de sa mobile prison
Elle s'échappe à tire d'aile.
« Ah ! dit le berger désolé,
« Adieu les baisers de Colette !
« Tout mon bonheur s'est envolé
« Sur les ailes de la fauvette.

Myrtil retourne au bois voisin,
Lamentant sa perte cruelle :
Soit par hasard, soit à dessein,
Dans ce bois se trouvait la belle.

Sensible à ce gage de foi,
Elle sortit de sa retraite,
En lui disant : « Console-toi,
« Tu n'as perdu que la fauvette. »

M. MILLEVOYE.

LE SOUFFLET.

QUITTE les bosquets d'Idalie,
Amour, viens me ceindre de fleurs ;
Mon cœur qui brûle pour Délie
Ne souffre plus de ses rigueurs.
Ce soir, ô momens pleins de charmes !
Ce soir, à l'ombre du secret,
Délie enfin, rendant les armes,
Vient de me donner... un soufflet.

L'Amour, guidé par la Folie,
Emprunte souvent son humeur ;
Un soufflet d'une main chérie
Fut toujours le sceau du bonheur.
Oui, lorsqu'ainsi beauté vous touche,
Du tendre Amour c'est un secret.
La main qui vous ferme la bouche,
Vous dit : sois heureux... mais discret.

LES ALPES,

FRAGMENT D'UNE ÉPÎTRE.

FORMIDABLES remparts d'inégale structure,
Qu'aux premiers jours du monde éleva la Nature ;
Énorme entassement de rocs audacieux,
Que l'œil surpris voit croître et monter jusqu'aux cieux;
Dépôt des longs frimas qui blanchissent vos têtes,
D'où tombent les torrens, où sifflent les tempêtes ;
Inaccessibles monts, où l'Aigle des Romains
S'étonna qu'Annibal eût créé des chemins ;
Rochers majestueux, perdus dans les nuages,
Je m'élève avec vous par-delà les orages ;
Daignez me recevoir, Sommets religieux,
Où l'esprit des humains commerce avec les Dieux...

M. DUCIS.

ÉPIGRAMME.

SÉTHON publie un sot ouvrage !
Il se vend bien ; tant mieux pour lui.
Séthon à ce métier trouve un double avantage;
Il vit de sa sottise et de celle d'autrui.

M DAMIN.

LE CHIEN ET LE CHAT,

FABLE.

PATAUD jouait avec Raton,
Mais sans gronder, sans mordre; en camarade, en frère:
Les chiens sont bonnes gens; mais les chats, nous dit-on,
Sont justement tout le contraire.
Raton, bien qu'il jurât toujours
Avoir fait patte de velours,
Raton, et ce n'est point une histoire apocryphe,
Dans la peau d'un ami, comme fait maint plaisant,
Enfonçait, tout en s'amusant,
Tantôt la dent, tantôt la griffe.
Pareil jeu dut cesser bientôt.
— Eh quoi! Pataud, tu fais la mine:
Ne sais-tu pas qu'il est d'un sot
De se fâcher quand on badine?
Ne suis-je pas ton bon ami?
— Prends le nom qui convient à ton humeur maligne,
Raton, ne sois rien à demi:
J'aime mieux un franc ennemi,
Qu'un bon ami qui m'égratigne.

M. ARNAULT.

LE TEMPS ET L'AMITIÉ.

AIR : A voyager passant sa vie.

LE Temps, debout sur des ruines,
Fier de son pouvoir destructeur,
Un jour, aux majestés divines,
Tenait ce discours plein d'aigreur :
« Maîtres de la terre et de l'onde,
« Tous vos efforts sont impuissans ;
« Abaissez le sceptre du monde ;
« Que tout cède à la faulx du Temps.

« Jupiter, ton plus bel ouvrage,
« L'homme, succombe sous mes coups :
« Neptune, j'enchaîne ta rage ;
« Mars, je sais dompter ton courroux ;
« Vénus, je détruis ton empire ;
« Amour, tu cèdes à ma loi ;
« Apollon, je brise ta lyre....
« En un mot, je suis votre roi. »

Pour punir ce ton d'arrogance,
L'Amitié descend près du Temps :
— « Je reconnaîtrai ta puissance,
« Si tu brises mes nœuds charmans. »
Elle dit. Sûr de sa conquête,
(Nœuds de fleurs ne l'étonnaient pas,)

Le Temps à les trancher s'apprête,
Soudain sa faulx vole en éclats.

Le pauvre Temps se désespère :
Son orgueil est humilié ;
Il allait mourir de misère,
Sans le secours de l'Amitié.
Elle console sa tristesse;
Depuis, par un heureux retour,
Le Temps embellit la déesse
Des charmes qu'il ôte à l'Amour.

M. Chevalier-Saint-Amand.

ANTIMAQUE.

Antimaque lisait dans une compagnie
Un ouvrage si peu goûté,
Que tout le monde avait quitté
L'un après l'autre la partie,
Et qu'il ne restait au lecteur
Que Platon seul pour auditeur.
Antimaque, avec un sourire :
—Je ne le trouve pas mauvais ;
Je vais continuer de lire
A celui pour qui j'écrivais.

M Boisard.

ODE
A FRÉDÉRIC LE GRAND, ROI DE PRUSSE. (1)

O MUSE, soutiens mon courage !
Retrace-moi cet heureux âge
Chéri de l'antique Memphis,
Où d'un sénat juste et terrible
Le tribunal incorruptible
Jugeait les rois ensevelis.

(1) Frédéric le Grand adressa au prince Ferdinand de Brunswick, après la bataille de Crevelt, une ode satirique, dans laquelle Louis XV, la fameuse marquise de Pompadour et la nation même étaient vivement insultés : le duc de Choiseul fit venir Palissot à Versailles, et lui donna l'ordre, au nom du roi, de répondre à Frédéric de manière à lui faire perdre l'envie de répandre son ode. Palissot ne pouvait qu'obéir. (*Note de l'auteur.*)

On ne décide point si l'obéissance, en pareil cas, fut une lâcheté ; mais on peut affirmer que la publication de cette ode, en 1797, en fut une. Frédéric le Grand était mort. Si l'on imprime cette *palissoterie* * dans ce recueil, toute mauvaise qu'elle est, c'est qu'elle peut fournir un nouveau trait à ceux qui seraient tentés de peindre le caractère de l'auteur, et que c'est vraiment, comme il lui plaît de la nommer, une *pièce curieuse.* (Note de l'éditeur.)

* Synonyme de *libelle*, équivalent des mots ci-après : *diatribe virulente, injures plates et grossières, coup de pied de l'âne.*

Renouvelons ces grands exemples :
Si la crainte érigea des temples
Aux tyrans de l'humanité,
Périssent ces honneurs frivoles !
Traînons ces superbes idoles
Aux pieds de la postérité.

Tyran des rives de la Sprée,
Toi dont la puissance abhorrée
Alarme aujourd'hui tant d'états,
Je te dénonce aux Euménides :
Sous leurs mains de vengeance avides,
Viens expier tes attentats.

Il a donc rompu sa barrière,
Ce torrent que l'Europe entière
Devait arrêter dans son cours ;
Peuples menacés du naufrage,
Unissez-vous : contre sa rage
La fuite est un faible secours.

Ce n'est plus cet heureux génie
Qui des arts, dans la Germanie,
Devait allumer le flambeau :
Époux, fils, et frère coupable,
C'est lui que son père équitable
Voulut étouffer au berceau.

Le voilà, ce roi pacifique,
Qui d'une affreuse politique

Promit d'enchaîner la fureur ;
Il n'en dévoila les maximes,
Il n'approfondit l'art des crimes,
Que pour en surpasser l'horreur.

Saxe, désolée et sanglante,
Dresde, autrefois si florissante,
Séjour du commerce et des arts,
Vous le savez, et vos ruines
Du spectacle de ses rapines
Affligent encore les regards.

Mais quelle douloureuse image !
Veut-il donc, ce tyran sauvage,
Braver tous les droits des humains ?
Où fuyez-vous, reine éplorée ?
O reine, à ses fureurs livrée,
Que je tremble pour vos destins !

A force de crimes célèbres,
Prétend-il franchir les ténèbres
De l'oubli qu'il a mérité,
Et dont le voile heureux et sombre
Eût enseveli dans son ombre
Son règne impie et détesté ?

Parmi le tumulte et les armes,
Il croit s'aguerrir aux alarmes
Qu'il traîne en tous lieux sur ses pas :
Mais, au bruit de l'airain qui tonne,

L'effroi le saisit, il frissonne,
Et ne voit plus que le trépas.

Fier d'un avantage éphémère,
Veut-il d'un laurier moins vulgaire
Tenter les périlleux hasards?
Prague échappe à son imprudence;
Olmutz, qu'il croyait sans défense,
Le voit fuir loin de ses remparts.

Tombez, voiles de sa faiblesse,
Prestiges vains, dont son adresse
A long-temps fasciné les yeux!
C'est sur la fraude et l'artifice
Qu'il fonda le frêle édifice
De ses projets ambitieux.

Si d'une tactique savante
L'art formidable qu'il nous vante
Put le mettre au rang des guerriers,
De cette gloire imaginaire,
L'honneur appartient à son père,
Frédéric lui doit ses lauriers.

Jaloux d'une double couronne,
Il ose, infidèle à Bellone,
Courir sur les pas d'Apollon;
Dût-il des sommets du Parnasse,
Pour expier sa folle audace,
Subir le sort de Phaéton.

Abjure un espoir téméraire :
En vain la muse de Voltaire
T'enivra d'un coupable encens ;
Jamais, aux fastes de la gloire,
La main des filles de mémoire
N'inscrivit le nom des tyrans.

Vois, malgré la garde romaine,
Néron poursuivi sur la scène
Par le mépris des légions ;
Vois l'oppresseur de Syracuse,
Denys, prostituant sa muse
Aux insultes des nations.

Par tes vers, par ta politique,
Et par ton orgueil despotique,
Déjà trop semblable à Denys,
Héritier de ses artifices,
De son génie et de ses vices,
Crains la disgrace de son fils.

Que pourrait alors ta faiblesse ?
Sur une indocile jeunesse
Régner encor par la terreur,
Et retrouver dans ce délire
Quelque apparence de l'empire
Que tu perdis par ta fureur.

Jusque là, censeur moins sauvage,
Souffre l'innocent badinage

De la nature et des amours.
Peux-tu condamner la tendresse,
Toi qui n'en as connu l'ivresse
Que dans les bras de tes tambours ?

Vaillante élite de la France,
Accablez de votre vengeance
Ce Salmonée audacieux :
Il ose imiter le tonnerre ;
Hâtez-vous d'en purger la terre,
Sa mort doit absoudre les dieux.

M. PALISSOT.

A FRÉDÉRIC LE GRAND.

Paris, 8 mai 1750.

OUI, grand homme, je vous le dis :
Il faut que je me renouvelle.
J'irai dans votre paradis,
Du feu qui m'embrasait jadis
Ressusciter quelque étincelle,
Et dans votre flamme immortelle
Tremper mes ressorts engourdis.
Votre bonté, votre éloquence,
Vos vers coulans avec aisance,
De jour en jour plus arrondis,
Sont ma fontaine de Jouvence.

VOLTAIRE.

LES PARADIS.

Croyez-moi, l'autre monde est un monde inconnu
Où s'égare notre pensée.
D'y voyager sans fruit la mienne s'est lassée :
Pour toujours j'en suis revenu.
J'ai vu dans ce pays des fables
Les divers paradis qu'imagina l'erreur.
Il en est bien peu d'agréables :
Aucun n'a satisfait mon esprit et mon cœur.
Vous mourez, nous dit Pythagore,
Mais sous un autre nom vous renaissez encore,
Et ce globe à jamais par vous est habité.
Crois-tu nous consoler par ce triste mensonge,
Philosophe imprudent, et jadis trop vanté?
Dans un nouvel ennui ta fable nous replonge.
Mens à notre avantage, ou dis la vérité !
Celui-là mentit avec grace
Qui créa l'Élysée et les eaux du Léthé.
Mais, dans cet asile enchanté,
Pourquoi l'Amour heureux n'a-t-il pas une place ?
Aux douces voluptés pourquoi l'a-t-on fermé?
Du calme et du repos quelquefois on se lasse;
On ne se lasse point d'aimer et d'être aimé.
Le dieu de la Scandinavie,
Odin, pour plaire à ses guerriers,
Leur promettait dans l'autre vie
Des armes, des combats, et de nouveaux laur

Attaché dès l'enfance aux drapeaux de Bellone,
J'honore la valeur, aux braves j'applaudis;
Mais je pense qu'en paradis
Il ne faut plus tuer personne.
Un autre espoir séduit le nègre infortuné
Qu'un marchand arracha des déserts de l'Afrique.
Courbé sous un joug despotique,
Dans un long esclavage il languit enchaîné:
Mais, quand la mort propice a fini ses misères,
Il revole joyeux au pays de ses pères,
Et cet heureux retour est suivi d'un repas.
Pour moi, vivant ou mort, je reste sur vos pas.
Esclave fortuné, même après mon trépas,
Je ne veux plus quitter mon maître.
Mon Paradis ne saurait être
Aux lieux où vous ne serez pas.
Jadis au milieu des nuages
L'habitant de l'Écosse avait placé le sien.
Il donnait à son gré le calme ou les orages;
Des mortels vertueux il cherchait l'entretien;
Entouré de vapeurs brillantes,
Couvert d'une robe d'azur,
Il aimait à glisser sous le ciel le plus pur,
Et se montrait souvent sous des formes riantes.
Ce passe-temps est assez doux;
Mais de ces Sylphes, entre nous,
Je ne veux point grossir le nombre.
J'ai quelque répugnance à n'être plus qu'une ombre;
…ne ombre est peu de chose, et les corps valent mieux;
…dons-les. Mahomet eut grand soin de nous dire

Que dans son paradis on entrait avec eux.
Des houris c'est l'heureux empire.
Là, les attraits sont immortels;
Hébé n'y vieillit point; la belle Cythérée,
D'un hommage plus doux constamment honorée,
Y prodigue aux élus des plaisirs éternels.
Mais je voudrais y voir un maître que j'adore,
L'Amour, qui donne seul un charme à nos desirs,
L'Amour, qui donne seul de la grace aux plaisirs.
Pour le rendre parfait, j'y conduirais encore
La tranquille et pure Amitié,
Et d'un cœur trop sensible elle aurait la moitié.
Asile d'une paix profonde,
Ce lieu serait alors le plus beau des séjours;
Et ce paradis des Amours,
Si vous étiez fidelle, on l'aurait en ce monde.

M. PARNY.

ÉPITAPHE

D'UN PETIT VOLEUR.

CI-GÎT qu'une juste sentence
A, pour quelques sous, immolé;
Il n'avait pas assez volé
Pour démontrer son innocence.

L'APPARENCE TROMPEUSE,

FABLE.

Un jeune arbre fruitier, né dans un bon terrain,
Tant et tant profita, qu'au maître du jardin
Il donnait au printemps la plus belle espérance.
Mais cette riante apparence
Rendait le jardinier chagrin.
Il voyait des branches gourmandes
Pousser de tous côtés, et, courbés sous les fleurs,
Les plus jeunes rameaux, comme autant de guirlandes,
Offrir à l'œil trompé des charmes séducteurs.
« Cet arbre promet trop pour tenir ses promesses,
« Disait-il ; et sa sève, à force de largesses,
« Incessamment s'épuise. En éloges pompeux
« A l'aspect de ses fleurs on a beau se répandre :
« Ces dons sont brillans, je le veux ;
« Mais c'est aux fruits qu'il faut l'attendre. »
Ce jardinier avait raison :
A peine on recueillit, quand ce vint la saison,
Quelques fruits savoureux d'un arbrisseau si tendre,
Par l'ardeur de briller rendu plus tendre encor.

Des esprits trop hâtifs ce récit doit s'entendre :
Belle montre, peu de rapport.

M. Aubert.

LES MOULINS.

A M. L. B. C.,

Qui venait d'acheter un moulin.

AIR : L'amant frivole et volage.

PUISQU'IL faut, dans la nature,
Être la meule ou le grain.
C'est fort bien fait, je vous jure,
D'être maître du moulin.
Tous les états, tous les âges,
Ont leurs moulins différens ;
Ils sont à blé pour les sages,
A sucre pour les enfans.

Veut-on battre de l'écorce,
Qu'on aille au moulin d'un grand.
Celui que la gloire amorce,
Marchande un moulin à vent.
Moulin d'amour a ses charmes,
Les fleurs parent son ruisseau ;
Mais souvent c'est par des larmes
Que s'entretient son cours d'eau.

Le moulin que je préfère
Est celui de l'amitié :
Toujours, avec la meûnière,
Le bonheur est de moitié.

« Voirè, dict-on, qu'au mespriz des autels,
« S'abreuve encor des pleurs des immortels.... »
Et des humains? « M'en direz des nouvelles
« Quand y serez. » Ah! sagettes cruelles !
Moult est payé mon curieulx propoz.
Maiz se nous rends délices pour repoż,
T'excuse, Amour! croy qu'ailleurs ton empire
Cessa dez-lors que treuvay mon vainqueur :
Com' reigneroiz sur-tout ce qui respire,
Quand t'ez blotty tout engtier dans mon cœur.
Ainsy disoye; èt cettuy dont l'ymage
Me suyt par-tout, lors ouys, sur mes pas,
Plus vivement offrant le sien hommage
Au dieutelet qu'eust certes moinz d'appas.
« Le cognoiz donc? luy fis-je : est-il, ce traistre,
« Né du fier Mars et de blonde Cypris ? »
« Ne sçay de qui, respond : sçay qu'a faict naistre
« Hommes, et dieulx, et tout ce qu'est compris
« En la nature : a donc, père ne mère
« Ne peult avoir, puisqu'il n'eu fust sans luy :
« Luy-mesme enfin (qu'invoquons aujourd'huy
« Comme enfançons) chose est tout ; nom, chimère :
« Ses rays, pour moy, partent de tes beaux yeulx ;
« En l'implorant, rien que toi je n'implore ?... »
Sur ce, bayzer me prend l'audacieulx,
De feu tout pur, puis dict : « Demande encore
« Qu'est-ce l'Amour ? »

CLOTILDE DE SURVILLE.

TRADUCTION LIBRE

DE LA ONZIÈME ÉLÉGIE DE *TIBULLE*.

Quel homme au cœur de fer, et né pour les alarmes,
A forgé le premier de parricides armes ?
Il fit naître la guerre et les sanglans combats ;
Le chemin de la mort s'élargit sous ses pas.
Mais non : ce malheureux ne fut point si coupable,
C'est nous plutôt, c'est nous, dont la rage implacable
Sur nous-même essaya l'usage de ces traits,
Qui n'étaient destinés qu'aux monstres des forêts.
C'est le crime de l'or : plus heureux, plus tranquille,
Le siècle où l'on buvait dans des coupes d'argile !
On ne voyait ni forts, ni remparts : le berger,
Au milieu des brebis, reposait sans danger.
J'aurais pu vivre alors dans ma douce retraite ;
Mon cœur ne battrait point au son de la trompette.
Aujourd'hui, malgré moi, l'on m'entraîne en un camp;
Je vois briller le fer qui menace mon flanc.
Dieux lares ! gardez-moi ; vous, qui de mon enfance
Daignâtes protéger les jeux et l'innocence !
Qu'un tronc de bois grossier ne blesse point vos yeux !
Cette simplicité vous plut chez mes aïeux.
C'est lorsqu'ils observaient les lois de la nature,
Que les mortels aux dieux gardaient une foi pure.
L'autel était rustique, et les tributs légers :
Des épis, des raisins, les trésors des vergers,

De l'heureux laboureur composaient les offrandes ;
Sa fille, encore enfant, y joignait des guirlandes,
Et des rayons de miel chargeaient ses faibles mains.
Repoussez loin de nous ces glaives inhumains,
Dieux protecteurs ! brisez ces lances ennemies !
Je veux vous immoler des victimes choisies.
Moi-même, revêtu d'un long habit de lin,
De myrte couronné, la corbeille à la main,
Je suivrai le cortége ; et, par mes sacrifices,
Puissé-je réussir à vous rendre propices !
Qu'un autre, triomphant des plus vaillans guerriers,
Dans les champs du dieu Mars moissonne des lauriers ;
J'aime mieux que, traçant le plan de ses batailles,
Il barbouille de vin ma table et mes murailles.
Quelle fureur nous jette à travers les combats ?
Pourquoi chercher la mort qui suit par-tout nos pas ?
On ne voit point Bacchus dans les royaumes sombres :
On n'y voit que Cerbère, et Caron, et les ombres,
Qui pâles, l'œil hagard, s'arrachant les cheveux,
Errent sans cesse aux bords d'un marais ténébreux.
Heureux, qui près des siens, dans une humble chaumière
Achève lentement une longue carrière !
Il garde les troupeaux à ses soins confiés ;
Son épouse, le soir, vient lui laver les pieds.
Puissé-je ainsi finir ! je veux que la vieillesse
Me surprenne contant les faits de ma jeunesse !
Cependant que la paix rende nos champs féconds !
La paix apprit aux bœufs à tracer des sillons :
Elle nourrit la vigne ; et le jus de la treille,
l'ombre de la paix, mûrit dans la bouteille.

Si du soldat farouche elle rouille les traits,
Elle aiguise la bêche et le soc de Cérès.
Des fêtes, sur son char, ramenant sa famille,
Le rustre pris de vin et chancelle et babille.
Vénus succède à Mars; et des combats plus doux
Tourmentent une belle, excitent son courroux.
Elle pleure: à son tour, pleurant sa violence,
Le vainqueur en accuse un excès de démence.
L'Amour folâtre alors dicte les mots piquans;
Juge facile, il siége entre les deux amans.
Ah! malheur à qui peut, même dans la colère,
Lever sur son amante une main téméraire!
C'est s'attaquer au ciel, c'est en chasser les dieux.
N'est-ce pas trop d'avoir, dans un transport fougueux,
Dénoué son ruban, détaché sa ceinture,
Dérangé ses cheveux, et gâté sa parure?
N'est-ce pas trop d'un mot qui l'a pu désoler?
Heureux qui, pour un mot, voit ses larmes couler!
Mais au monstre odieux, dont la fureur extrême
Sans égards, sans pitié, frappe l'objet qu'il aime,
Il ne faut que du fer: loin d'elle, pour jamais,
Que Vénus le bannisse!... Et toi, charmante paix,
Les mains pleines d'épis, viens, sur un peuple immense
Répandre tes bienfaits, la joie et l'abondance!

M. Kerivalant.

LE BARDE ET LE MONTAGNARD.

Sur les roches amoncelées
Où le montagnard même avec peine gravit,
Que fait le chantre des vallées ?
— Tu le vois, il pleure, il gémit.
— Enfant des riantes campagnes,
Apprends-moi le sujet qui cause ta douleur :
L'agreste habitant des campagnes
Sait être sensible au malheur.
— Montagnard, dois-je te redire
Que l'affreuse discorde a troublé nos vallons,
Que le plus funeste délire
De sang a rougi nos sillons ?
Loin de la mort, loin de la guerre,
Ces monts hospitaliers m'ont offert leurs abris,
L'eau des neiges me désaltère,
De racines je me nourris.
—Ainsi, jouet de la fortune,
Ses biens sont aujourd'hui l'objet de tes regrets ?
— Ce souci bien peu m'importune,
Ses coups m'ont frappé de plus près.
— Tes parens ? — Sont dans la poussière.
— Tes amis ? — Dispersés par le vent du malheur.
— Ta compagne ? — Voit la lumière,
Mais loin de l'ami de son cœur.

M. Ph. P.

LE RÉVEIL.

HÔTES légers de ce bocage,
Où soupire l'amant, où médite le sage,
Où le poète ému rêve les tendres vers
Dont la beauté reçoit l'hommage,
Le bruit harmonieux de vos charmans concerts,
Le doux frémissement de ce riant feuillage,
Ont frappé mon oreille, et mes yeux sont ouverts.
Respirons le parfum de la fleur printanière...
Elle émaille les prés, elle embaume les airs.
La terre s'embellit... O céleste lumière !
Toi qui rends les couleurs à la nature entière,
Toi qui remplis les vastes cieux,
Toi qui, toujours pure et légère,
Doucement pénètres nos yeux,
Quel homme, né sensible, à ton éclat préfère
Les ombres de la nuit, les langueurs du sommeil ?
Après un doux repos, que j'aime un doux réveil !
L'Occident s'éclaircit, l'Orient se colore,
Dans l'azur pâlissant le nuage se dore :
Plus beau, plus brillant, plus vermeil,
Le soleil va paraître, annoncé par l'aurore...
Hommes, levez les yeux... admirez le soleil !
Ah ! DE L'ANCIEN DES JOURS, c'est l'adorable image.
Grand, immortel, majestueux,
Cet astre, l'ornement des cieux,
Est un flambeau divin allumé pour le sage :

Mais il doit sa lumière à des peuples nombreux
Qui l'attendent, couchés sur leur obscure plage.
Même en nous éclairant, il fuit loin de nos yeux,
Et du temps qu'il mesure il nous montre l'usage.
Il dit à l'homme vertueux,
Admirant la riche parure
De la terre soumise à l'active culture :
Mortel ! je luis pour toi ; travaille et sois heureux ;
Tu le seras toujours en suivant la nature.

M. Drobecq.

IMPROMPTU

Sur la question : *Quelles sont les diverses causes qui nous font soupirer ?*

Air : Un rien plaît, un rien engage.

Un soupir naît de la tendresse ;
Un soupir naît de la douleur ;
Un soupir naît de la tristesse :
Il peut naître aussi du bonheur ;
La volupté le fait éclorre,
Quelquefois un doux souvenir :
Mais, près de vous, Éléonore,
Il ne doit le jour qu'au desir.

M. Henri de la Perronnière.

TRADUCTION

Du pseaume : *Beatus vir qui non abiit*, etc.

HEUREUX qui n'a jamais, d'une oreille indulgente,
Écouté du méchant les conseils séducteurs ;
Qui détourna ses pas des sentiers corrupteurs
Où l'impiété guide une foule imprudente,
Et loin de lui laissa l'orgueil
Siéger dans la chaire insolente,
D'une raison trompeuse et le trône et l'écueil !

Dans la loi du Très-Haut, son cœur humble et docile,
En cherchant ses devoirs, a trouvé ses plaisirs.
Par le goût des vrais biens guéri des vains desirs,
Il repose en son Dieu sa volonté tranquille !
Il médite au sein de la nuit
Sa loi que l'amour rend facile,
Et chante avec le jour le Dieu qui l'a produit.

Tel, sur des bords heureux, l'arbre, dont une eau pure
Abreuve la racine et les rameaux féconds,
Croît sous un ciel ami, sans que les aquilons
Insultent son feuillage ou sèchent sa verdure :
Nourri des plus douces chaleurs,
Riche de sève et de culture,
Il donnera les fruits qu'avaient promis ses fleurs.

Qu'il n'enest pas, grand Dieu! qu'il n'en est pas de même
De la race infidelle, objet de tes mépris !
Punis par leurs succès, par leur gloire flétris,
Les méchans égarés marchent sous l'anathême :
Les jours de leur prospérité,
Devant ta justice suprême,
Sont un sable mouvant dans les airs emporté.

Au jour où devant toi le redoutable livre
S'ouvrira dans le ciel pour juger l'univers,
Évoqué des tombeaux, tout ce peuple pervers
Alors en sortira, mais non pas pour revivre ;
Et muets devant cette loi
Qu'ils avaient dédaigné de suivre,
Ils n'oseront lever leurs regards jusqu'à toi.

Ton œil voit tes élus, et tu connais leur voie ;
Mais celle des pécheurs, toujours loin de tes yeux,
Appartient au néant invoqué par leurs vœux.
Séparés de tes saints, dont tu feras la joie,
Tous de tes cieux déshérités,
Des enfers éternelle proie,
Dans l'éternelle mort seront précipités.

DE LA HARPE.

LE RACCOMMODEMENT.

O toi qui, m'accablant du pouvoir de tes charmes,
Te fis un jeu cruel de tourmenter mon cœur,
Qui bravas mes transports, qui souris à mes larmes,
Toi, dont j'ai trop puni l'apparente froideur,
Par cette feinte indifférence
Qui te cachait mon désespoir,
Ah! pardonne à l'Amour, si j'ai pu concevoir
Le coupable projet d'une injuste vengeance!
Athénaïde! hélas! c'est moi
Qu'a puni seul ma ruse impie :
Il n'est point de torts que n'expie
Le malheur accablant d'être haï de toi.
Athénaïde! as-tu pu croire
Qu'au fond de mon cœur inconstant,
Une autre effaçât ta mémoire?
Qu'une autre ait pu jamais m'occuper un instant?
Va, malgré mon dépit, je suis resté fidèle;
Je n'ai point à l'Amour demandé d'autres fers.
Si je m'offris à ceux d'une amante nouvelle,
Ses appas et son nom n'existent qu'en mes vers.
Quoi! j'ai vu tes beaux yeux ternis par la tristesse,
Et vers toi je n'ai pas volé!
Quoi! j'ai pu près de toi, doucement rappelé,
Refuser à ton cœur un seul mot de tendresse,
Et m'applaudir encor de l'avoir désolé!

Non, je ne l'aurai plus, le barbare courage
De m'arracher à tes côtés,
Et d'aller à d'autres beautés
Offrir un criminel hommage,
Pour voir en tes yeux attristés
Si le cœur a senti l'outrage !
Songe que c'est la seule fois,
La seule que j'osai te faire cette injure ;
Qu'à tes moindres vœux, à tes lois
J'obéis toujours sans murmure ;
Et que jamais enfin, jusqu'au malheureux jour
Où j'ai vu le dédain profaner ton sourire,
Je ne te disputai l'empire
Que sur moi te donnait l'Amour.
Vois même, en ce moment, si je fuis la vengeance
Que t'offre de mon cœur l'imprudent abandon ;
Pour me refuser le pardon,
Tu nieras sans doute l'offense :
Tu vas de cent noms odieux,
Sans pitié, m'accabler peut-être.
N'importe ; j'aime mieux paraître
Insensé, vain, présompteux ;
J'aime mieux te prêter des armes
Pour frapper mon cœur innocent,
Que de te laisser un moment
Douter du pouvoir de tes charmes.

M. DUAULT.

REGRETS D'AMOUR,

CHANSON.

Musique d'Alexandre PICCINI.

TENDRES oiseaux qui chantiez mon bonheur,
Qui m'avez vu près de ma douce amie,
Ah ! devenez l'écho de ma douleur,
Je vous revois, je ne vois plus Délie.

Qu'elle était belle, et que je l'adorais !
Souffle d'Amour fut l'ame de sa vie ;
Myrtes charmans, changez-vous en cyprès,
Je vous revois, je ne vois plus Délie.

Chêne orgueilleux qui braves l'aquilon,
Sur ton écorce en ce moment flétrie,
Comme en mon cœur tu conserves son nom,
Je le revois, je ne vois plus Délie.

Ruisseau témoin de nos aimables jeux,
En m'approchant de ton onde chérie,
Je ne vois qu'un, où j'appercevais deux ;
Pourquoi sais-tu que j'ai perdu Délie ?

Rose vermeille, amante du zéphyr,
Céleste fleur, dans ma mélancolie,

A mes regards tu viens toujours t'offrir ;
Je te revois, je vois encor Délie.

M. Morel.

L'ÉPOUSE SENSIBLE.

Depuis six mois malade, un jaloux se mourait,
Et près de lui, dans sa longue agonie,
Sa jeune épouse Araminte pleurait :
Sincèrement, ou par hypocrisie ?
Bien habile qui le dirait.
Pourtant, je gagerais ma vie
Qu'au fond du cœur jeune femme, en ce cas,
Sans peine d'un jaloux voit venir le trépas.
Quoi qu'il en soit, des amis charitables,
Attendris par ses pleurs ou faux ou véritables,
Du lit du moribond tâchaient de l'éloigner.
Non, dit-elle, au tombeau je veux l'accompagner.
Croyez-vous, loin de lui, que ma douleur s'appaise ?
Et parmi vous, cruels, n'est-il personne ici,
Qui sente qu'à ma place on est toujours bien aise
De fermer les yeux d'un mari ?

M. Gobet.

CONSEIL
A UN CÉLIBATAIRE.

CHACUN de nous a sa chimère
Qui détermine son penchant;
Sous l'humble toit d'une chaumière
Le bonheur s'établit souvent.
Mais sur quoi veux-tu qu'il se fonde
Chez un égoïste endurci,
Qui ne croit pas à l'autre monde
Et n'aime rien dans celui-ci?

Vois-tu ce mortel qui s'enflamme
Au nom de la Divinité?
En vain l'on refuse à son ame
L'espoir de l'immortalité;
L'ordre étonnant de la nature
Frappe ses yeux, parle à son cœur,
Et, dans les peines qu'il endure,
Il trouve un Dieu consolateur.

L'esprit, les graces, la jeunesse,
N'ont-ils plus de charmes pour toi?
Ne crois-tu plus à la sagesse?
As-tu peur d'engager ta foi?
De l'asile de la misère
Cours arracher ce jeune enfant

Proscrit par sa coupable mère,
Et deviens père en l'adoptant.

Du protecteur de son enfance
Ton jeune ami se souviendra;
Si tu tombes dans l'indigence,
A son tour il te soignera :
Sa main fermera ta paupière,
Par lui ton deuil sera porté....
Au moins de quelqu'un sur la terre
Tu pourras être regretté.

M. HAYDEL.

VERS
A MADAME DE SÉGUR.

S'IL faut de l'or dans un ménage,
Aucun de nous n'en a pour deux;
L'amitié nous en dédommage,
Chacun de nous en a pour deux.
On sait que j'eus de la folie,
Et toi de la raison pour deux;
A présent, il te faut, Marie,
Hélas ! de la santé pour deux.

M. SÉGUR aîné.

FRAGMENT

D'UN POÈME SUR LA RÉVOLUTION.

Ces jours calamiteux pèsent à ma mémoire,
Ces jours qu'il faut rayer des fastes de l'histoire,
Où, trafiquant des pleurs et du sang des Français,
Et jaloux seulement de se vaincre en forfaits,
Nos triumvirs bourreaux traînèrent aux supplices
Le crime et la vertu, surpris d'être complices.
La France fut, par eux, un vaste champ de morts;
Mais, d'un voile de gloire entourée au dehors,
Elle imposa respect à l'Europe timide.
Sur le sol de Memphis telle une pyramide,
Qui fatigue la terre et menace les cieux,
Frappe du voyageur les regards curieux;
Il contemple de loin sa grandeur qu'il admire,
Et son étonnement près d'elle enfin l'attire :
Il entre à la lueur de funèbres clartés,
Sous ses pas frémissans des tombeaux sont heurtés;
La mort, autour de lui planant sur des décombres,
Redouble encor l'horreur du silence et des ombres.
La liberté fançaise habitait dans les camps;
Elle en sortit enfin pour chasser les tyrans :
Sous la hache, à son tour, notre Sylla succombe,
Il entraîne avec lui l'échafaud dans sa tombe.
Déjà nous respirions de nos longues douleurs;
L'espoir avait tari la source de nos pleurs;

Les Pentarques sur nous essayaient leur puissance ;
Tout à coup un guerrier vers les Alpes s'élance,
Et ses premiers exploits dans le champ des hasards
Le font placer au rang du premier des Césars.
Le héros italique, environné de gloire,
Vainement nous conquit la paix par la victoire.
A l'Europe à genoux venant la demander,
Les Pentarques alors pouvaient la commander ;
Mais ils n'ont point cessé d'épouvanter la terre,
Et Rastadt ralluma le flambeau de la guerre.
L'Europe n'offrit plus qu'un vaste embrasement ;
La Franee allait toucher à son dernier moment ;
Un nouvel empereur s'était armé contre elle,
Et la victoire enfin lui devint infidelle.
Fidelle à Bonaparte, aux rivages du Nil,
Elle avait partagé son glorieux exil,
Et couronnait son front de palmes idumées,
Quand la ligue du Nord repoussait nos armées.

M. FAYOLLE.

QUATRAIN.

LA mort est bien épouvantable,
Me disait-on. Je le sais bien.
Elle a pourtant ceci d'aimable :
Qand on est mort, on n'en sait rien.

M. HOFFMAN.

SANS QUE CELA PARAISSE,

CHANSON.

AIR : Du pas redoublé.

JE hais cette publicité
Qu'aime la suffisance ;
Heureux auprès de ma Myrthé,
Je le suis en silence.
Le fat, s'il n'a que des rigueurs,
Les tait avec adresse ;
Mais il n'obtient pas de faveurs
Sans que cela paraisse.

Un mari, comme il en est tant,
Disait à sa parjure :
« Vous m'accablez à chaque instant
« D'une nouvelle injure :
« Chacun aussi me montre au doigt
« Et rit de ma faiblesse ;
» Trahissez-moi, mais que ce soit
« Sans que cela paraisse. »

Nos femmes ont un esprit doux,
Elles sont sans finesse ;
Elles adorent leurs époux,
Sans que cela paraisse :
L'innocence habite leurs cœurs,
L'équivoque les blesse,

Et toutes respectent les mœurs,
Sans que cela paraisse.

La piété, la charité,
Les dirige sans cesse;
Elles aiment la vérité
Sans que cela paraisse.
Leur sein, leurs jambes et leurs bras,
Que le regard caresse,
Sont faits au tour.... mais ce n'est pas
Sans que cela paraisse.

Nos chansonniers sont pleins d'esprit,
Pleins de délicatesse;
Chacun les admire, les lit,
Et les relit sans cesse:
Je suis, comme eux, en ma chanson,
Plein de sel, de finesse;
Comme eux, j'égale Anacréon....
Sans que cela paraisse.

M. Mézes.

DEMANDE ET RÉPONSE.

Qu'est-ce que la sottise? — Eh mais, c'est l'alliance
De la bêtise et de la confiance.

STANCES

A UN AMI PERSÉCUTÉ SOUS LE RÈGNE DE LA *TERREUR*.

En vain la calomnie et sa jalouse rage
De traits multipliés menacent ton courage,
Mon ami, ta vertu ne doit point s'ébranler.
Qu'importe qu'un Crassus, vil fardeau de la terre,
Te propose la paix, te déclare la guerre ?
C'est à toi d'être calme, à lui seul de trembler.

A sa patrie ingrate, un citoyen fidèle
En doit-il moins son cœur, ses talens et son zèle ?
Tranquille, il se confie en sa propre vertu.
Sourd aux cris des méchans, il fait la guerre au vice;
Et s'il voit contre lui triompher l'injustice,
Il en est indigné, mais non pas abattu.

A Rome un Scipion, un Aristide en Grèce,
Accusés, condamnés pour leur haute sagesse,
Furent bannis du sol qu'ils avaient conservé;
Mais bientôt la patrie, en proie à mille orages,
Dans ses murs désolés rappelle ces deux sages;
Ils entendent sa voix, et l'état est sauvé.

Du public équitable, un jour, l'arrêt sévère
Frappera ces faux dieux qu'aujourd'hui l'on révère,
Ces dieux pétris de fange, et d'orgueil et de fiel.

Quand au hasard nous éteignions
Et nous rallumions les bougies ;
Quand d'une heureuse obscurité
Profitant, sans trop de malice,
Nous déconcertions le caprice
Et bravions la sévérité :
Heureux, au sein de la gaîté,
De mettre nos cœurs au supplice !
Le doux printemps est de retour,
Et les zéphyrs de leur haleine
Déjà caressent tour-à-tour
Le coteau, le mont et la plaine ;
La fleur s'incline vers la fleur,
La vigne à l'ormeau se marie,
Philomèle de sa douleur
Charme la nature attendrie ;
L'air est chargé d'humides feux,
Tout s'anime, vit et s'embrase,
Tout dans les bois, l'onde et les cieux,
De l'Amour a senti l'extase.
Ah ! Zelmire, voilà l'instant
Où, dévotement inquiète,
Pour fêter pâque, apparemment,
Vous allez faire une retraite.
Vous oubliez donc ces bosquets,
Ces lilas, ce mobile ombrage,
Où le soir, selon votre usage,
Promenant vos pensers secrets,
Vous laissiez, sur votre passage,
Tomber une ligne, une page,

Qu'on lisait le moment d'après !
Vous ignorez ce qu'un carême
Exige de privations,
Et combien d'obligations
Il faut s'imposer à soi-même :
Éternelle componction,
Soir et matin longue prière,
A midi méditation
Sur la sainte imitation,
Jeûne, abstinence, maigre chère,
Sur certains cas réforme entière,
Et très-souvent confession
Sans oubli, sans omission,
Pour qu'enfin un révérend père,
En faveur de l'attrition,
Sur le fait et l'intention
Vous donne l'absolution.
Je frémis d'un tel sacrifice.
Vous abstenir, jeûner, prier,
Flétrir votre chair d'un cilice,
Jour et nuit la mortifier !
Le croira-t-on ? en reliquaire
Métamorphoser votre écrin,
Et ne promener votre main
Que sur les *ave* d'un rosaire !
Pour comble sur-tout de ferveur....
Excusez-moi ; des douze apôtres
J'honore un digne successeur ;
Mais vous, aux pieds d'un confesseur !
C'est à lui de tomber aux vôtres.

N'importe, on doit, fille d'Adam,
Laver la tache originelle.
On doit renoncer à Satan,
Même à sa pompe criminelle.
Du péché la suite est cruelle;
Grace du moins à la vertu,
Après avoir bien combattu,
On meurt plein de foi, plein de zèle,
Puis, au nom du père et du fils,
Pour goûter la paix éternelle;
On va tout droit en paradis.
Ah! Zelmire, est-il raisonnable
De s'enterrer de son vivant!
Du ciel la vie est un présent,
En jouir est bien pardonnable;
Le plus juste péche sept fois
Dans un jour. On dit qu'autrefois
La chose était assez commune;
Maintenant nous pouvons, je crois,
Nous contenter de pécher une;
Ainsi soit-il! Mais songez-y,
Abjurez une erreur profonde.
Vous seriez trop coupable aussi,
Pour vous sauver dans l'autre monde,
De nous damner dans celui-ci.

M. Vigée.

VERSELETS
A MON PREMIER NÉ.

O CHER enfantelet, vray pourtraict de ton père !
Dors sur le seyn que ta bousche a pressé !
Dors, petiot, cloz, amy, sur le seyn de ta mère,
Tien doulx œillet par le somme oppressé !

Bel amy, cher petiot, que ta pupille tendre
Gouste ung sommeil qui plus n'est fait pour moy !
Je veille pour te veoir, te nourrir, te défendre....
Ainz qu'il m'est doulx ne veiller que pour toy !

Dors, mien enfantelet, mon soulcy, mon idole !
Dors sur mon seyn, le seyn qui t'a porté !
Ne m'esjouit encor le son de ta parole,
Bien ton soubriz cent fois m'aye enchanté.
O cher enfantelet, etc.

Me soubriraz, amy, dez ton réveil peut-estre ;
Tu soubriraz à mes regards joyeulx...
Jà prou m'a dict le tien que me savoiz cognestre,
Jà bien appriz te myrer dans mes yeulx.

Quoy ! tes blancs doigtelets abandonnent la mamme
Où vingt puyzer ta bouschette à playzir !...
Ah ! dusses la seschier, cher gage de ma flamme,
N'y puyzeroiz au gré de mon dezir !

Cher petiot, bel amy, tendre fils que j'adore !
  Cher enfançon, mon soulcy, mon amour !
Te voy toujours; te voy, et veulx te veoir encore :
  Pour ce trop brief me semblent nuict et jour.
O cher enfantelet, etc.

Estend ses brasselets; s'espand sur lui le somme;
  Se clost son œil; plus ne bouge.... Il s'endort....
N'estait ce tayn floury des couleurs de la pomme,
  Ne le diriez dans les bras de la mort ?.....

Arreste, cher enfant !.... Jen frémy toute engtière !..
  Réveille-toy ! chasse ung fatal propoz !....
Mon fils!... pour ung moment... ah ! revoy la lumière !
  Au prilx du tien, rends-moi tout mon repoz !...

Doulce erreur! il dormoit... C'est assez, je respire!
  Songes légiers, flattez son doulx sommeil!
Ah! quand voyray cestuy pour qui mon cœur souspire,
  Aux miens costez, jouir de son réveil?
O cher enfantelet, etc.

Quand te voyra cestuy dont as receu la vie,
  Mon jeune espoulx, le plus beau des humains ?
Oui, desja cuyde voir ta mère aux cieux ravie
  Que tends vers luy tes innocentes mains !

Comme ira se duysant à ta prime caresse!
  Aux miens baysers com' t'ira disputant !
Ainz ne compte, à toy seul, d'espuyzer sa tendresse,
  A sa Clotilde en garde bien autant....

Qu'aura playzir, en toy, de cerner son ymaige,
Ses grands yeulx vairs, vifs, et pourtant si doulx!
Ce front noble, et ce tour gracieulx d'ung vizaige
Dont l'Amour mesme eust fors esté jaloux!
O cher enfantelet, etc.

Pour moy, des siens transportz onc ne seray jalouse
Quand feray moinz qu'avec toy les partir;
Faiz amy, comme luy, l'heur d'ugne tendre espouse,
Ainz, tant que luy, ne la fasses languir!...

Te parle, et ne m'entends... Ah! que dis-je? insensée!
Plus n'oyroit-il, quand fust moult esveillé...
Povre chier enfançon! des filz de ta pensée
L'eschevelet n'est encor debroillé....

Tretouz avons esté, comme ez-toy, dans ceste heure;
Triste rayzon, que trop tost n'adviendra!
En la paix dont jouys, s'est possible, ah! demeure!
A tes beaux jours mesme il n'en souviendra.
O cher enfantelet, etc.

QUATRAIN ISOLÉ.

Voylà ces traicts... son ayr! voylà tout ce que jayme!
Feu de son œil, et roses de son tayn....
D'où vient m'en esbahyr! aultre qu'en tout lui-mesme
Pust-il jamais esclorre de mon seyn!

CLOTILDE SURVILLE.

LE RENARD ET LE HÉRISSON,

FABLE.

Un renard ayant traversé
Le lit d'un grand fleuve à la nage,
Près d'arriver sur le bord du rivage,
Jusqu'au ventre resta dans la boue enfoncé.
En butte aux aiguillons des insectes, des mouches,
Le corps en sang, tout écorché,
Il aurait attendri les cœurs les plus farouches.
Tel Milon gémissait à son arbre attaché.
Un hérisson, de ses douleurs touché,
D'un ton compatissant, lui dit : « Mon pauvre frère,
« Pour te tirer d'affaire,
« Si le pouvoir ne répond à mes vœux,
« Je vais du moins chasser la horde sanguinaire
« Qui t'a réduit à cet état affreux.
« — Ami, garde-t'en bien, répond le malheureux !
« La troupe que tu vois ne saurait plus me nuire :
« Elle a depuis long-temps rassasié sa faim :
« Mais de mouches à jeun s'il survient un essaim,
Tout mon sang n'y pourra suffire.

M. Kérivalant.

LE VENT,

CHANSON.

On sait que depuis peu le vent
A pris sur nous un grand empire ;
Lui seul donne le mouvement
A ce beau monde qu'on admire.
On est poussé, placé par lui,
Il dérange, il renverse, il chasse ;
Et c'est ce qui fait qu'aujourd'hui
Si peu de gens sont à leur place.

C'est au vent que l'ambitieux
Doit les progrès qu'on lui voit faire,
Et l'art d'éblouir tous les yeux
Par un tourbillon de poussière.
Déjà le peuple, prosterné,
Encense sa grandeur frivole ;
Le temps fuit, le vent a tourné,
Adieu le prestige et l'idole.

Le vent est, sur-tout à Paris,
Le zélé courtisan des belles :
Sous le titre de vent-coulis
Il s'introduit dans les ruelles.
Avec les amans seul d'accord,
Pour eux il devient favorable :

Chez les maris il est au nord,
Chez les femmes au variable.

La beauté dont le sein charmant
Échappe à la gaze légère,
Attribue aux efforts du vent
Ce que sa main seule a su faire.
Puisqu'il ne faut que ce talent
Pour tourner les plus fortes têtes,
Comparons les femmes au vent,
Et les hommes aux girouettes.

Madame PERRIER.

BON MOT D'UN ANCIEN.

DEVANT un sage aimable un effronté buveur
Impudemment se vantait de bien boire :
Six amphores de vin jamais ne m'ont fait peur,
Disait-il.--Quoi! vraiment...--Oh! vous pouvez m'en croi
Monsieur le philosophe, oncques ne suis à jeun.
Eh bien! qu'en pensez-vous?--Mon ami, plus j'y songe,
Plus je vois qu'avec une éponge
Vous avez cela de commun.

M. BOINVILLIERS.

LA NUIT D'ÉGLÉ,

ODE ANACRÉONTIQUE.

O NUIT ! dure autant que ma vie ;
L'aube du jour me fait trembler :
Ton ombre va m'être ravie,
Et les amours vont s'envoler.

Églé dans mes bras se repose :
J'attends, j'enchaine mes desirs.
Hélas ! c'est l'amour qui le cause,
Ce sommeil, enfant des plaisirs.

Par cette lampe du mystère
Je vois mille charmes divers ;
Et, si l'astre du jour m'éclaire,
Je ne verrai que l'univers.

Amour, toi dont le trait rapide
Vole aussi prompt que le regard,
Donne à Tithon les feux d'Alcide,
L'aurore arrivera trop tard.

Mais je vois poindre la lumière,
Ce rayon va nous découvrir ;
Églé ferme encor sa paupière,
Celle des jaloux va s'ouvrir.

Hâte-toi, sommeil, je t'implore,
Souffre que je règne à mon tour :
Quitte les beaux yeux que j'adore,
Pour y faire place à l'Amour.

Des jeux plus doux que tes mensonges
Préviendront encor le soleil :
Églé, chassons l'erreur des songes
Par les vérités du réveil.

BERNARD.

CONTE.

Absens ont tort. Chez une Toulousaine,
Mayac long-temps fut domicilié ;
Mayac partit seulement pour quinzaine ;
Un autre vint ; Mayac fut oublié.
Mayac revint : Ah ! dit-il, infidelle !
Traiter ainsi l'amant le plus constant !
Mon grand ami, j'eus tous les torts, dit-elle ;
Mais gronde vite, et finissons querelle ;
Car, entre nous, l'autre est là qui m'attend.

LA POPELINIÈRE.

MINVANE.

Du haut d'un roc, voisin des mers,
Solitaire, triste, muette,
Minvane, sur les flots amers,
Égarait sa vue inquiète :
Elle apperçut tous nos guerriers.
Couverts de leurs armes brillantes,
Du sein des combats meurtriers,
Ils revolaient vers leurs amantes.
Mais Rino n'est point avec eux,
Rino que Minvane idolâtre :
Des pleurs obscurcissent ses yeux ;
Elle frappe son sein d'albâtre,
Et de ses cris trouble les cieux :
« Couché sur la verte prairie,
« Dort-il mon invincible amant !
« Le bras qui l'étendit sans vie
« Était donc un bras bien puissant !
« Il n'est plus celui que j'adore.
« Zéphyrs, qui frémissez encore
« Dans les flots de mes longs cheveux,
« Zéphyrs, interrompez vos jeux ;
« Cessez de parler à la rose
« Le doux langage des plaisirs ;
« A mes pleurs mêlez vos soupirs ;
« Loin de moi mon amant repose.
« Où sont ses dogues vigilans,

« Son bouclier impénétrable,
« Son arc, ses traits étincelans?
« Hélas! peut-être sur le sable
« Ses armes roulent au hasard;
« Peut-être un vainqueur implacable
« De cette dépouille honorable
« Réjouit son affreux regard.
« Cher Rino, la voix de l'aurore
« Ne te dira-t-elle jamais:
« La nuit rentre dans son palais;
« D'un feu pur l'horizon se dore:
« Jeune chasseur, éveille-toi,
« Prends ton arc, et répands l'effroi
« Dans les forêts que je colore.
« Fille du jour, cache tes feux:
« L'ami de Minvane succombe;
« Les cerfs bondissent sur sa tombe,
« Ils foulent son arc paresseux.
« Mon héros, dors en assurance;
« Ton sommeil sera respecté;
« Dans un religieux silence.
« Je vais m'étendre à ton côté:
« Au sommet blanchi des montagnes
« Demain mes agiles compagnes
« Me demanderont à l'écho;
« J'aurai compté ma dernière heure,
« Et dans son obscure demeure
« Je dormirai près de Rino. »

M. Baour-Lormian.

A M. DESAINTANGE.

DIALOGUE AUX CHAMPS ÉLYSIENS

ENTRE *OVIDE* ET *VIRGILE*.

Hier aux Champs Élysiens
Ovide disait à Virgile :
Vous êtes parmi nous le premier, j'en conviens ;
Mais vous avez en France un égal dans Delille ;
Et vos vers ne sont pas plus vantés que les siens.
Et vous, lui dit Virgile, ingénieux poète,
Vous, dans Saintange aussi vous avez un rival.
Il a de vos couleurs enrichi sa palette.
De vos tableaux copiste original,
Varié comme vous, pur, élégant, fidèle
Il a, comme Delille, égalé son modèle.

M. Beauvoir.

RÉPONSE.

Vous qui, sans craindre l'épilogue,
Louez également deux poètes rivaux,
Qu'avec plaisir, Beauvoir, j'ai lu ce dialogue,
Où vous faites parler au chantre du chaos
Le chantre harmonieux des descendans de Tros,

Et le modèle de l'Églogue!
Mais on est sans rival quand on n'a point d'égaux.
A ne pas travestir Ovide en ridicule,
J'ai donné quelques soins : mais dans de doctes cha
Je n'ai point dessiné des jardins pour Lucule,
Embelli les bosquets du moderne Tuscule,
Ni dans l'art de jouir instruit l'homme des champs.
Son talent me ferait envie
Si mon esprit ne l'admirait :
Sa renommée est infinie,
Et mon étoile disparaît
Devant l'astre de son génie.

M. Desaintange.

AVIS D'UN PEINTRE

AUX PLAIDEURS.

Pour rendre au naturel, dans un même tableau,
Un Normand avec un Manceau,
Dont le procès venait, après mainte remise,
D'être gagné par l'un, et par l'autre perdu,
Un malin peintre fit le gagnant en chemise,
Et peignit le perdant tout nu.

M. Gobet.

LE CHOIX DE DIANE,

CHANSON ANACRÉONTIQUE.

VÉNUS à Diane en colère
Enleva le bel Adonis :
Trop jeune encore pour la mère,
Il était compagnon du fils.
Cet enfant, cher à la déesse,
Ressemblait au sien, traits pour traits;
Même âge, même air de simplesse :
C'était l'Amour, aux ailes près.

Toutes deux, au même bocage,
Diane et Vénus, certain jour,
Chassaient, l'une l'oiseau sauvage,
L'autre le doux gibier d'Amour.
Près d'Adonis le dieu volage
De sa mère suivait les pas :
Il n'est jamais d'heureux voyage,
Lorsque le fripon n'en est pas.

Son arc en main, Diane errante
Apperçoit le couple enfantin,
Et vient, terrible et menaçante,
Reprendre à Vénus son larcin.
Mais quoi! deux ailes sont écloses,
Et soudain Vénus a deux fils :

« Choisis, dit-elle, si tu l'oses ;
« L'un est l'Amour, l'autre Adonis. »

Diane, en déesse fort sage,
Balance et craint de s'engager.
Laisser Adonis, quel dommage !
Mais prendre l'Amour, quel danger !
Le rusé, feignant l'innocence,
A la faveur d'un demi-jour,
Trompa Diane et sa prudence ;
Elle choisit... et prit l'Amour.

Cypris, avec un ris perfide,
Dit : « Je garde ton Adonis ;
« Avec lui je retourne à Gnide :
« Adieu, prends bien soin de mon fils ! »
A le fuir Diane s'empresse....
Il était déjà dans son cœur.
A cette erreur de la déesse
Endymion dut son bonheur.

M. Millevoye.

L'HEUREUSE ALTERNATIVE.

Oh ! combien des auteurs les destins sont heureux !
Le laurier ceint leur front ; leurs plaisirs sont extrêmes.
S'ils sont bons, le public alors est content d'eux ;
Sont-ils mauvais ? n'importe ! ils sont contens d'eux-mêm

LES SOUVENIRS.

GRANDS dieux, rendez la force à mon ame abattue!
Qui m'a conduit ici? Pourquoi jadis si chers,
Ces bords n'offrent-ils à ma vue
Que le plus morne des déserts?
Reposons-nous sous cet ombrage.
Que je hais les fades parfums
Qui s'exhalent de ce bocage!
Que par leur éternel ramage
Ces rossignols sont importuns!
Dieux! que l'air est pesant! que le sol est aride!
J'ai vu ces ormes plus épais
Répandre un ombrage plus frais:
Est-ce donc en ce lieu qu'avec Athénaïde,
Si doucement je m'égarais?
Est-ce ici la source limpide
Qui la recevait dans ses eaux?
Est-ce là cette rive où sa pudeur timide
Quittait son dernier voile au milieu des roseaux?
Tout est changé dans la nature.
Et ce cabinet de verdure,
Et ces lits de gazon désormais superflus,
Ont perdu leur attrait, leur charme, leur parure;
Athénaïde, hélas! ne s'y repose plus.
O combien de plaisirs ce berceau me rappelle!

Quinze fois j'avais vu naître et finir le jour,
Depuis que mon destin m'avait éloigné d'elle.
O transports! ô bonheur! ô charme du retour!
J'arrive; je la cherche; et sous la voûte épaisse
De ces tilleuls alors par la lune éclairés,
Ici, sur ces gazons à l'amour consacrés,
Reposait ma jeune maîtresse.
Dans la simplicité du nocturne appareil,
Le front penché sur sa main indolente,
Elle s'embellissait des pavots du sommeil :
Ah! c'est au plaisir seul d'embellir mon amante!
Je tombe à ses genoux, et ma lèvre brûlante
Eut bientôt de ses sens décidé le réveil.
O toi, que pour ses jeux Vénus même a formée!
Ah! reviens dans mes bras mollement t'assoupir.
Dors, moi, je veillerai; dors, ô ma bien-aimée!
Que je recueille encor ton amoureux soupir.
Viens retrouver ici, toujours tendre et fidelle,
Le bonheur dont nous jouissions.
Trop aimables illusions!
Hélas! c'est pour jamais qu'on m'a séparé d'elle.
Sa voix ne répond plus à ma voix qui l'appelle.
C'est en vain que la nuit j'étends encor la main
Pour saisir sa main caressante;
Qu'égarant mes baisers sur l'insensible lin,
Je cherche, en le pressant, les lèvres d'une amante...
Trompeuses voluptés, prestiges d'un moment,
Dont la fausse douceur irrite ma souffrance,
Ne venez plus séduire un malheureux amant.
non; plus de bonheur, de repos, d'espérance:

L'Amour me reste seul, et c'est pour mon tourment !
Fougueux tyran de la nature,
Va, cherche ailleurs qui désormais
Chante tes prétendus bienfaits.
Celui qui croit ton imposture
Tôt ou tard ressent ta fureur.
Tes flèches portent dans son cœur
Le poison de la jalousie,
L'oubli des nœuds les plus sacrés,
Et cette ivresse qu'il expie
Par les dégoûts prématurés
Des plaisirs simples de la vie.
Alors solitaire, oublié,
Fuyant tout jusqu'à l'amitié,
Se consumant dans le silence,
Morne, il regarde autour de lui,
Et voit, dans un espace immense,
Les arts, la nature et l'ennui :
Promenant, des champs à la ville,
Ses vœux, ses pas irrésolus,
Il dit : « Là, je serai tranquille ;
« Je fus heureux dans cet asile. »
Il y retourne et ne l'est plus.

M. DUAULT.

SUR LES ANGLAISES ET LES FRANÇAISES.

ON met souvent en question
A qui l'on doit la préférence
Des beautés graves d'Albion,
Des beautés vives de la France :
Puis, sur maints défauts prétendus
A loisir s'étend la satire;
Mais celui qui blâme le plus
Serait vaincu par un sourire.
Ah! quittons ce ton raisonneur,
Est-ce ainsi qu'on juge les belles ?
Ce n'est pas l'esprit, c'est le cœur
Qui devrait décider entr'elles.
Le Savant distille les fleurs,
Froidement en cherche l'essence;
Nous, véritables amateurs,
Ne donnons point de préférence.
L'Anglaise est digne de nos vœux,
Et la Française est séduisante;
L'une est un lis majestueux,
Et l'autre une rose piquante :
Mais, depuis le bouton naissant
Jusques à la fleur qui s'effeuille,
Si le choix se fixe un moment,
Que ce soit pour celle qu'on cueille.

M. PH. DE P.

LE PAON ET LE CHOUCAS,

FABLE ALLÉGORIQUE, IMITÉE DE *FAERNE*.

Le souverain de la gent emplumée
Venait de descendre au tombeau ;
Les petits et les grands, et le peuple et l'armée,
Réclamaient à la fois un monarque nouveau.
On s'assemble, on cabale, ainsi qu'il est d'usage ;
L'un vend, l'autre achète un suffrage.
Tandis que l'on s'échauffe en vain,
Le Paon s'avance ; et, d'un ton fier et vain :
« Vous voyez, leur dit-il, cet éclatant plumage,
« Ce cou d'azur, ce port noble et divin ;
« Le trône, je le crois, peut être le partage
« De qui sut mériter les faveurs du destin. »
Tous s'en allaient au Paon décernant la couronne,
Quand le Choucas l'apostrophant ainsi :
« Gentil oiseau, dit-il, parvenu sur le trône,
« Si l'on t'apprend qu'un farouche ennemi
« Menace d'envahir l'état et ta personne,
« Réponds, que feras-tu ? quel sera notre appui ?
« Le courage sert mieux que la beauté : sans lui,
« Jamais au rang suprême on ne devrait prétendre. »
Cet avis du Choucas parut très-bon en soi,
Et l'aigle courageux dès-lors fut élu roi.

Pour régir un état, pour savoir le défendre,

Pour maintenir tout le peuple en repos,
Il nous faut plus qu'un chef, il nous faut un héros.

M. Boinvilliers.

A FRÉDÉRIC LE GRAND.

1751.

Affublé d'un bonnet qui couvre de ses bords
Le peu que les destins m'ont donné de visage,
Sur un grabat étroit, où gît mon maigre corps,
Oublié des plaisirs, et mis au rang des morts,
Que fais-je, à votre avis? J'enrage.

Il est vrai, Salomon, que, dans un bel ouvrage,
Vous m'avez enseigné qu'il faut savoir vieillir,
Souffrir, mourir, s'anéantir.
Faute de mieux, grand Roi, c'est un parti fort sage.
Je fais assez gaîment ce triste apprentissage :
Du mal qui me poursuit je brave en paix les coups;
Je me sens assez de courage
Pour affronter la nuit du ténébreux rivage,
Mais non pas pour vivre sans vous.

Voltaire.

LA COQUETTE,

CHANSON.

Air : J'ai vu par-tout dans mes voyages.

J'aime Rosine à la folie,
Mais je l'aime, hélas ! sans retour.
Rosine sait qu'elle est jolie ;
Elle se rit de mon amour.
En vain j'espère de son ame
Par mes soins vaincre la fierté ;
Seul je lui parle de ma flamme,
Tout lui parle de sa beauté.

Par-tout on vante sa tournure,
Par-tout on vante son esprit ;
Par-tout on vante sa figure,
La friponne s'en applaudit.
Ivre du plaisir qu'elle inspire,
Rosine se laisse adorer :
Hélas ! ce que chacun admire,
Peut-elle ne pas l'admirer ?

Si tu pouvais perdre, inhumaine,
Ces vains attraits qui m'ont charmé,
Peut-être tu serais moins vaine,
Et peut-être serais-je aimé.

Que dis-je? et quelle est ma folie?
Je forme des vœux superflus:
Demain, si tu n'es plus jolie,
Demain, je ne t'aimerai plus.

M. Armand-Gouffé.

LA PARTIE D'HONNEUR.

Chez la galante Églé, le parvenu Damon
Et l'intrigante Célimène
Jouaient ensemble au pharaon.
Ils disputaient, faisaient un carillon,
Un vacarme à donner tout au moins la migraine.
Silence donc! à ce train-là,
Dit Germance, voulant mettre entr'eux le holà,
On croirait qu'il s'agit d'une fortune immense.
Il s'agit de mieux que cela,
Dit Damon avec suffisance;
Car nous jouons l'honneur de madame et le mien.
Ah! vous êtes bien fous, lui répartit Germance,
De faire tant de bruit pour rien.

M. Gobet.

MINUIT. (1)

La nuit couvre d'un sombre voile
Cet asile silencieux,
Et de la vacillante étoile
La clarté brille dans les cieux.
Dans le lointain, la nue obscure
S'évanouit avec lenteur;
Le calme heureux de la nature
Répand son charme dans mon cœur.

Le temps, dans sa marche insensible,
Efface nos maux, nos desirs;
O nuit! c'est dans ton sein paisible
Que je dépose mes soupirs!
Une mélancolique ivresse
Suit ta douce tranquillité;
J'aime à rêver dans la tristesse
Qu'inspire ton obscurité.

Majestueux amphithéâtre
De monts verdoyans et déserts,
J'aime à voir ta chaîne bleuâtre
Ceindre le rivage des mers.
De quelle impression sublime
Tu frappes mes sens éperdus,

(1) Cette pièce fait partie d'un recueil intitulé : *Nuits et Odes*, lequel paraîtra incessamment. (*Note de l'auteur.*)

Alors que sur l'immense abyme
Je vois tes rochers suspendus.

Perçant la forêt chevelue
Qui verdit tes froides hauteurs,
Tu portes au sein de la nue
Tes pieds entourés de vapeurs.
Leur sommet appelle l'orage,
Et, dans le silence de l'air,
Il électrise le nuage
Où dorment la foudre et l'éclair.

L'homme, sur ce roc solitaire,
Aime à se rapprocher des cieux;
Son œil étonné considère
Le cours des globes radieux.
Il contemple l'étoile errante
Parcourant l'empire azuré,
Et versant sa clarté mourante
Sur l'univers décoloré.

Au loin, la plaine des montagnes
Étend son tapis onduleux,
Et l'heureux tableau des campagnes
Fuit sous l'horizon nébuleux.
Un brouillard léger s'évapore;
Il accroît l'ombre de la nuit,
Et l'œil incertain suit encore
Le lointain qui s'évanouit.

Mais déjà les heures tranquilles
Atteignent le sommet des cieux,
Et le Temps, de ses mains agiles,
Pousse leur char silencieux.
Déjà l'étincelant arcture
S'éloigne de nos sombres champs,
Et, traversant la nue obscure,
Montre à peine ses feux tremblans.

De la cloche retentissante
Douze fois l'airain solennel,
Semblable à la voix gémissante,
A frappé les voûtes du ciel.
Ses sons, à travers les nuages,
Semblaient élever dans les airs,
Aux pieds du Dieu puissant des âges,
Le cantique de l'univers.

Les harpes célestes des anges
Et tous les chœurs aériens
Ont fait retentir les louanges
Du saint dispensateur des biens.
Salut, ô minuit! heure sainte,
Heure paisible des amans;
Tu répands une douce teinte
Sur ces tableaux frais et rians.

La paix repose sur la terre:
J'entends la chûte du torrent

Dont l'onde écumante et légère
Fuit du rocher en murmurant.
Elle roule ses eaux plaintives
Et serpente en un long détour ;
On croit entendre sur ses rives
Les soupirs confus de l'amour.

O délicieuses images
De la nature et de la nuit !
Ciel azuré, doux paysages,
Combien votre aspect me séduit !
Tout se tait ; le sommeil tranquille
Enchaîne, par un doux repos,
Le laboureur dans son asile,
Et répand sur lui ses pavots.

Les songes heureux, les chimères
Voltigent autour des humains,
Et dans leurs ombres mensongères
L'ambitieux lit ses destins.
Solitude de la nature !
O réduit humble du pasteur !
O mes fleurs ! ô douce verdure !
Vous suffisez à mon bonheur.

M. Butignot.

JUPITER ET LA BREBIS,

FABLE.

De tous les animaux essuyant les atteintes,
Sans pouvoir opposer à la méchanceté
Que l'innocence et la bonté,
La Brebis sur l'Olympe alla porter ses plaintes.
Jupiter aussitôt voit l'oubli qu'il a fait;
Il confesse la dette et reconnaît l'urgence :
Je vais tout réparer avec magnificence ;
Choisis, dit-il, et prends l'équipement complet,
L'ongle du tigre avec la dent de la panthère.
— Mon père, tu veux donc m'armer dans ta colère?
— Eh quoi! préfères-tu la langue de l'aspic ?
Aime-tu mieux encor les yeux du basilic,
Ou le venin glacé que bave la vipère?
—Ah! mon père, aujourd'hui tes présens me font peur!
La bête venimeuse est la publique horreur!
—Eh bien! puisque tu veux des armes plus marquantes,
Je vais armer ton front de cornes menaçantes.
— Eh! pourquoi menacer? le bouc est si hargneux!
Le taureau si souvent fait des dégâts affreux!
Peut-être le pouvoir de nuire
En inspire la volonté?
— Ma bonne, c'est la vérité,
Que pour se conserver il faut pouvoir détruire.
— Hélas! que ce pouvoir me causerait d'ennuis!

Puisqu'il en est ainsi, mon père,
Laisse-moi donc comme je suis ;
J'aime encor mieux souffrir le mal que de le faire.
A ces mots, répétés par les échos de l'air,
Un sourire de Jupiter
Réjouit toute la nature.
— Tu ne te plaindras plus, ma bonne créature !....
Et, quand avec lui-même il eut bien consulté,
Il lui donna la patience ;
C'est-à-dire, le don de souffrir en silence....
C'est le plus beau présent de la Divinité !

M. BOISARD.

A LA NUIT.

TOUJOURS le malheureux t'appelle,
O nuit, favorable aux chagrins !
Viens donc, et porte sur ton aile
L'oubli des perfides humains.
Voile ma douleur solitaire ;
Et lorsque la main du Sommeil
Fermera ma triste paupière,
O dieux ! reculez mon réveil.
Qu'à pas lents l'aurore s'avance
Pour ouvrir les portes du jour :
Importuns, gardez le silence,
Et laissez dormir mon amour.

M. PARNY.

LA RUPTURE.

On se lasse de tout, mon aimable Glycère :
Ce qui nous séduit le matin
Finit le soir par nous déplaire;
Ainsi l'a voulu le destin.
Hélas ! je ne saurais qu'y faire.

Quand je t'ai dit : Je t'aimerai toujours,
Je le croyais, mon cœur était sincère;
Mais si, dans ce moment, j'éprouve le contraire,
Je dois l'avouer sans détours :
Hélas ! je ne saurais qu'y faire.

Tu conserves encor tes graces, tes beaux yeux,
Ta mine séduisante et ta taille légère;
La beauté que mon cœur aujourd'hui te préfère
Est moins belle, peut-être, et pourtant me plaît mieux :
Hélas ! je ne saurais qu'y faire.

Doris, hautaine, singulière,
Veut que nos cœurs soient désunis :
Ta perte est du traité le grand préliminaire.
Je l'aime avec fureur ; pourrai-je lui déplaire ?
Si ses bontés sont à ce prix,
Hélas ! je ne saurais qu'y faire.

Souffre donc sans vapeurs mon cruel changement.
Eh ! que sait-on ? un heureux coup de vent
Peut bien, un jour, nous rejoindre à Cythère.
En attendant, pour te distraire,
Crois-moi, fais choix d'un autre amant.
L'avis est excellent ; mais, s'il ne peut te plaire,
Hélas ! je ne saurais qu'y faire.

A FRÉDÉRIC LE GRAND.

Ici j'acquiers un double grade ;
Je suis de votre majesté
Et le sujet et le malade.
Je fais ma cour à la Naïade
De ce beau lieu peu fréquenté ;
De son onde je bois rasade.
La nymphe, pleine de bonté,
A mes yeux a daigné paraître ;
Elle m'a dit : « Ce lieu champêtre
« Pourrait te donner la santé ;
« Mais vole auprès du roi mon maître,
« Il donne l'immortalité. »

VOLTAIRE.

LE DESIR ET LE PLAISIR,

CHANSON.

Un enfant beau comme le jour
Errait dans les jardins de Flore :
Ah ! m'écriai-je, c'est l'Amour...
Fuyons, il en est temps encore.
Non, c'est le Desir ; ne crains rien,
Répond l'enfant d'une voix tendre ;
Mais nous nous ressemblons si bien,
Qu'on peut aisément s'y méprendre.

Non loin de nous, un autre enfant,
Dans des bosquets semés de roses,
Tour à tour les éparpillant,
Cueillait toujours les moins écloses.
C'est mon frère, dit le Desir ;
Mais redoutez sa perfidie :
Quand j'existe pour le nourrir,
Chaque jour il m'ôte la vie.

Vers nous accourant à grands pas,
Sur moi l'enfant se précipite....
Je suis à peine dans ses bras,
Ma raison fuit, mon cœur palpite :

Après ces transports inconnus,
Du Desir je cherchai la trace;
Hélas ! il n'était déjà plus;
Le Regret avait pris sa place.

Confuse, je baisse les yeux,
J'apperçois mon désordre extrême,
Quand un voile mystérieux
Soudain se répand sur moi-même :
La Pudeur, pour me secourir,
Venait de descendre sur terre....
Et le Desir et le Plaisir
Marchaient sur les pas de leur mère.

Calmez, me dit-elle, vos sens,
Je viens terminer votre peine;
Ne redoutez plus deux enfans
Que vers vous la Pudeur ramène.
Les maux que mon exil a faits,
Je le sais trop, sont innombrables;
Mais je prétends que désormais
Mes deux fils soient inséparables.

Madame PERRIER.

L'HORLOGE A RÉVEIL,

FABLE.

Un homme à qui la mort, à force d'y songer,
Rendait la vie insupportable,
Pour médecin un jour choisit son horloger,
Choix par lequel il crut se sauver du danger
Qu'on court entre les mains d'un docteur véritable.
C'était la nuit sur-tout que cet homme craignait
De l'infernale faulx l'invasion subite.
Encor faut-il du moins savoir l'heure qu'il est
Quand la mort, disait-il, vient nous rendre visite.
Faites-moi, sans grands frais, monsieur George, un réveil
Qui sonne l'heure et la demie.
Monsieur George obéit; et voilà du sommeil
Les pavots dispersés par cette sonnerie;
Voilà notre hypocondre agité de la peur
D'entendre sonner l'heure et de perdre la vie :
Il maudit l'horloger, qui, doublant sa terreur,
Lui cause une double insomnie.
Celui-ci prend alors le ton d'un vrai docteur :
Je ne vois, lui dit-il, dans votre maladie,
Qu'une sombre et triste vapeur,
Que ce réveil aurait guérie,
Si vous ne m'aviez pas prescrit l'économie :
Payez-en plus cher la façon,
Et j'y vais adapter un brillant carillon,

Qui chassera soudain cette mélancolie.
Soit, dit le vaporeux. Inutile industrie !
Dans un cerveau timbré tout se change en poison.
Le carillon en vain à toute heure varie :
La peur saisit d'abord notre homme au premier son,
Et, comme une longue agonie,
Tant que dure chaque air lui donne le frisson.
A la fin, il perdit courage.
Mais pourquoi de la mort ainsi se tourmenter ?
Cet homme, il n'en faut point douter,
Avait fait de la vie un criminel usage.
Quiconque ici bas vit en sage,
Et des arrêts du ciel n'a rien à redouter,
Bravant jusques au bout les dangers du voyage,
Prend les heures sans les compter.

M. Aubert.

A DELILLE,

Sur une nouvelle attaque de ses détracteurs.

Des détracteurs jaloux, dans un pénible essor,
D'attenter à ta gloire auront en vain l'audace;
La palme est dans ta main semblable au rameau d'or;
On veut te la ravir, une autre la remplace.

M. Noel.

LA VEILLE, LE JOUR ET LE LENDEMAIN,

CHANSON.

Ces trois mots nous offrent l'emblême
De la course agile du temps :
Des dieux la sagesse suprême
Ainsi partagea nos instans.
Notre vie, hélas! est pareille
Au jour ténébreux ou serein ;
De ce jour l'enfance est la veille,
La vieillesse, le lendemain.

La veille, Amour vit d'espérance,
Le jour, Amour est satisfait,
Le lendemain, vient en silence
Le souvenir ou le regret.
Le desir fatigué sommeille...
Amans, tel est votre destin!
Vous êtes plus heureux la veille
Que le jour et le lendemain.

Damis, avant le mariage,
Paraît tendre, empressé, soumis.
Le jour vient : dès qu'Hymen l'engage,
On ne reconnaît plus Damis :
Amour s'endort, soupçon s'éveille ;
D'où vient ce changement soudain ?...

C'est qu'il était amant la veille,
Qu'il est époux le lendemain.

Pour le méchant, dans la nature,
Il n'est plus un seul jour serein;
Mais l'innocence, calme et pure,
Ne craint jamais le lendemain.
L'homme de bien, quand il sommeille,
Voit en songe sur son chemin
Les heureux qu'il a faits la veille,
Ceux qu'il fera le lendemain.

M. MILLEVOYE.

ÉPIGRAMME.

Eh quoi! disait Damon, j'ai fait dix comédies,
Six opéra-bouffons, trois opéra-folies,
J'ai prodigué par-tout les lazzis, les bons mots,
La maligne épigramme et l'amère satire,
J'ai montré tour à tour des fripons et des sots,
Et le maudit public n'a jamais voulu rire;
Je prendrai ma revanche, il n'y manquera rien.
Insensible public, ma trame est bien ourdie,
Tu riras malgré toi, je suis sûr du moyen,
Car je fais une tragédie.

ÉPITRE
CONTRE LE CÉLIBAT.

Quid leges sine moribus
Vanæ proficient?

HORACE.

Toi, par qui nous vivons, nous chérissons le jour,
Sentiment enchanteur que l'on appelle amour,
Quand tout plaît, s'embellit, s'anime par tes charmes,
Faut-il qu'un nom si doux inspire les alarmes!
Ce cœur, si calme encor, mais prêt à s'enflammer,
De quels tourmens bientôt il va se consumer!
A peine entrevoit-il ce bonheur qu'il soupçonne,
Qu'il doute, espère, craint, transit, brûle, frissonne.
Mais à ces prompts transports, à ces vœux effrénés,
Tous les cœurs amoureux ne sont pas condamnés.
Regardons ces bergers, ravis, sous ces ombrages,
D'habiter du Poussin les touchans paysages:
Qui de nous ne voudrait soupirer avec eux?
La vertu fait sur-tout le bonheur de leurs feux.
Oui, le ciel, qui dans nous la grave en traits de flamme,
A fait de la vertu la volupté de l'ame;
Et cette volupté, qui se mêle à l'amour,
Y porte un nouveau charme, et l'y puise à son tour.
Heureux qui, dans soi-même a laissé l'innocence
Entre l'ame et les sens former cette alliance!
Il n'a plus qu'à jouir, dans un accord si doux,
Des doux biens les plus chers que le ciel fit pour nous.

Philémon et Baucis tous deux les éprouvèrent ;
Tous deux jusqu'au tombeau tendrement ils s'aimèrent:
Aussi par Jupiter leur toit fut protégé ;
Leur toit, après leur mort, en temple fut changé.
On voit encor leur clos, la source jaillissante,
Le jardin où courait leur perdrix innocente ;
Leurs vases les plus chers, d'argile, et non d'airain,
Qu'à l'hospitalité faisait servir leur main ;
Leurs penates entiers, paternel héritage ;
Leur table, dont les pieds du temps marquaient l'outrage,
Que couvraient par honneur les fleurs de la saison,
Quand le maître des dieux soupa chez Philémon.

Quoi! me dit un censeur, viens-tu par ce langage,
En faveur de l'amour, prêcher le mariage,
Et vanter, en t'armant d'une triste vertu,
L'austérité des mœurs ?—Oui, sans doute. Et crois-tu,
Pour diffamer le vice et ses noires maximes,
Si je tenais ici la liste de ses crimes,
Que mon vers courageux, osant la dérouler,
Toi-même à cet aspect ne te fît pas trembler ?
Écoute : quand les vents, de leur coupable haleine,
Favorisant Pâris et la parjure Hélène,
Loin de Sparte emportaient leurs perfides vaisseaux,
Écoute ce qu'alors Nérée, au sein des eaux,
Criait au ravisseur enchanté de sa proie :

Tu la tiens, insensé ; tu pars, mais, devant Troie,
Vingt peuples et vingt rois, pour la redemander,
Avec mille vaisseaux sont tout prêts d'aborder.
Tu n'échapperas point à ton juste supplice.
Déjà sont descendus Agamemnon, Ulysse,

Achille, Ménélas, et Teucer, et Nestor.
La Grèce est là. Crois-tu, quand l'intrépide Hector
Cent fois du sang des Grecs fera fumer la terre,
Crois-tu qu'avec les sons de ta lyre adultère,
Et Vénus dont ta voix t'assura les secours,
D'Ilion assiégé tu défendras les tours ?
Que de maux et de pleurs, Pâris, sont ton ouvrage !
Mais Diomède accourt; il accourt, et sa rage
Cherche, écume, menace, et va te découvrir.
Tu le vois. Tel un cerf, que la peur vient saisir,
A l'aspect d'un lion a déjà pris la fuite.
L'heure viendra pourtant, les Parques l'ont prédite,
L'heure où vaincus sans peine, et vainement armés,
Tes bras, tes beaux cheveux, encor tout parfumés,
Des cruels champs de Mars essuieront la poussière.
Regarde autour de toi Tysiphone et Mégère :
Vois tous ces corps épars; tes sinistres amours,
Sur l'Europe et l'Asie appelant les vautours;
Priam, Hécube, Hector, Cassandre, Polyxène,
Pour ta cause égorgés, ou mourant dans leur chaîne;
Et ta patrie en cendre; et ce long souvenir
Qui va, de siècle en siècle, effrayer l'avenir.

Je n'ai point, diras-tu, provoquant ta colère,
Prétendu lâchement excuser l'adultère.
Mais si j'ai fui l'hymen, pour toi si précieux,
Dois-je enflammer ta bile ? Et, serai-je à tes yeux
Un mortel sans vertu, sans morale ? — Au contraire,
Je te crois un honnête, un doux célibataire,
Que d'un nœud plein d'attraits, trop souvent profané,
Les vices de ton siècle ont sans doute éloigné,

Tel qu'en ses vers charmans nous l'a peint d'Harleville.
Hé bien donc, par l'ennui ramené dans la ville,
Quittant nonchalamment ton bonnet de velours,
Tu vas aller tout seul bâiller au Luxembourg.
Qui sait si, caressant ta langueur et ton âge,
Dans ton hymen prochain lorgnant ton héritage,
Quelque madame Evrard n'a pas, dans ses desseins,
Déjà donné la chasse à tes nombreux cousins ?
Mais enfin raisonnons. Tes cheveux qui blanchissent
De la course du temps chaque jour t'avertissent ;
Déjà vient la faiblesse, et ta vigueur a fui :
Ta santé veut des soins, ta main veut un appui.
Que deux fois la Balance ait ramené septembre,
Te voilà seul et vieux. Je te vois dans ta chambre,
De gouttes, de neveux tristement assiégé,
Et dans ta léthargie un beau matin plongé.
Eh ! qui te répondra que ton valet peut-être
N'ose sous tes habits faire parler son maître ?
Je t'entends, au réveil, te récrier en vain
Contre un faux testasment qu'aura dicté Crispin.
Des vieux garçons mourans, des vieux célibataires,
Les fripons, de tout temps, sont nés les légataires.
Mais suis-je, diras-tu, dans ce triste abandon ?
Quoi ! personne pour moi ne s'intéresse ? Non :
Telle est, telle est ma loi, te répond la nature ;
Tu repoussas mes dons, je venge mon injure.
Tu voulus vivre seul, dévore donc l'ennui
Du désert dont l'horreur t'environne aujourd'hui.
Demande à ce désert de t'aimer, de te plaindre.
Mais tourne ici les yeux : vois doucement s'éteindre,

Sans crainte, sans remords, ce vieillard vertueux
Qu'entourent en pleurant ses fils respectueux.
Il donna pour tribut aux siens, à sa patrie,
Soixante ans de travaux, de vertus, d'industrie.
Il n'a point, seul, à part, sur un plan dangereux,
En dépit de mes lois, voulu se rendre heureux.
C'est moi qui, sans éclat, sans livre, sans systême,
Sans parler de bonheur, sans qu'il y songeât même,
A ce bonheur si pur l'ai conduit par la main.
Il vécut courageux, patient, juste, humain;
Il suivit sans effort cette agréable route.
Ce n'est pas la vertu, c'est le vice qui coûte.
Au banquet de la vie admis pour quelque temps,
Il laisse sans regret sa place à ses enfans.
Pourquoi, pourquoi l'Amour a-t-il reçu ses armes,
Tant de graces, d'attraits, de puissance et de charmes?
Pourquoi le tendre hymen rassembla-t-il pour nous
Les rapports, les besoins, les devoirs les plus doux?
Est-ce afin qu'ennuyé, sauvage, solitaire,
Sans but, l'homme un moment végète sur la terre,
Et, stérile habitant, laisse vide après lui
Ce fécond univers dont il n'a pas joui.
Sans l'hymen, sans ses fruits, sans ce précieux gage,
Dans vos jeunes enfans verriez-vous votre image?
Au moment qu'une mère enfin a mis au jour
Le don, ce don si cher d'un mutuel amour,
Regarde son souris; sur ses lèvres charmantes,
De plaisir, de douleur encor toutes tremblantes,
Son époux suit de l'œil ce souris fortuné.
D'où leur vient cette joie? Un enfant leur est né.

Qu'Œdipe offre à tes yeux son auguste misère,
Tu le plaindras bien plus si le ciel t'a fait père ;
Mais si sa fille est là, consolant ses malheurs,
Malgré toi, dans l'instant, tu sens couler tes pleurs.
Est-il, avec Orphée, un cœur qui ne gémisse
A ces cris déchirans, Euridice ! Euridice !
A l'amour, à l'hymen, oui, l'homme est destiné ;
Sous son joug enchanteur il veut être enchaîné.
Pour lui du vrai bonheur ce joug même est le gage ;
A sa vertu plus ferme il assure un otage ;
Sans lui, tout le tourmente, ou la langueur l'abat.
De l'affreux égoïsme est né le célibat.
Mais son joug, plus pesant, venge le mariage,
Dans le vice une fois l'homme à peine s'engage,
Qu'il n'est plus dans ses fers qu'un esclave agité ;
Et, pour vivre plus libre, il perd sa liberté.

Ce discours te surprend, t'embarrasse et t'attriste.
Mais voici qu'il me vient un autre antagoniste,
Un franc célibataire, égoïste achevé,
Aimable, jeune encor, dans l'aisance élevé.
Je suis libre, dit-il ; et la loi juste et sage,
N'a forcé jusqu'ici personne au mariage.
Qu'un autre aime ses fers, j'y consens; mais, pour moi,
J'entends vivre et mourir sans engager ma foi.
—Fort bien, je te comprends : sans peine, sans alarmes,
Pour toi la vie est douce, et le jour a des charmes.
Déjà, pour te nourrir, tenant son aiguillon,
Le laboureur actif commence son sillon ;
Déjà mille ouvriers, quand tu vois la lumière,
Pour t'offrir ses métaux descendent sous la terre.

C'est pour tes goûts oisifs que l'art, dans ces momens,
Dessine ce tableau, polit ces diamans;
Que le génie invente et redouble ses veilles
Pour charmer ton esprit, tes yeux et tes oreilles.
Lorsqu'enfin nos guerriers, tant de fois triomphans,
Défendent tes foyers, nos femmes, nos enfans,
La loi veille à ta porte, et met, par sa prudence,
Tes richesses, tes droits, tes jours, en assurance;
Et tu trouves très-bien, dans ton facile emploi,
Qu'on sème, qu'on travaille, et qu'on meure pour toi.
Mais, pour tant de bienfaits qu'autour de toi rassemble
La nature, le ciel et la patrie ensemble,
Que leur donnes-tu? Rien. Pour prix de leurs bienfaits,
Tu choisis tes plaisirs, tu respires en paix.
Mais cet esprit charmant, ces graces dont tu brilles,
Ont peut-être déjà désolé vingt familles;
Séparé de sa femme un malheureux époux,
Des traits du désespoir percé son cœur jaloux;
Ont, après son trépas, réduit à la misère
Ses enfans orphelins du vivant de leur mère,
Qui, trahie à son tour, dans l'opprobre et les pleurs,
Paiera de courts plaisirs par de longues douleurs.
Qui sait (car, possédé de feux illégitimes,
Un libertin bientôt ne compte plus les crimes)
Qui sait si, poursuivant de timides appas,
Peut-être, en cet instant, tu ne tenterais pas,
Sous l'espoir d'un hymen promis avec mystère,
D'enlever en secret une fille à sa mère?
Mais que dis-je, en secret! c'est la publicité,
C'est l'éclat, qui sur-tout plaît à ta vanité.

Voilà du célibat l'esprit et la maxime :
Je jouis aujourd'hui, demain que tout s'abyme.
Que le néant sur moi tourne tout après lui.
O quand le noir chagrin, quand l'incurable ennui,
T'assiégeant de dégoûts, de crainte, de tristesse,
Répandront-ils sur toi leur vapeur vengeresse !
Mes vœux sont accomplis. Par la satiété,
Au défaut du remords, je te vois tourmenté,
Aigri par l'impuissance, usé par la mollesse,
Mort avant le trépas, vieux avant la vieillesse,
Dans ton ame indigente appeler le plaisir,
De la nature avare implorer un desir,
Et, seul sur cette terre à tes regards flétrie,
Sans la trouver jamais, chercher par-tout la vie :
Ou bien, si, plus actif, superbe, ambitieux,
Pour grossir tes trésors, pour éblouir nos yeux,
A des projets hardis tu commets ta fortune,
Soudain de créanciers une foule importune
Venant à t'assaillir, sans crédit, ruiné,
D'amis voluptueux bientôt abandonné,
Mais voulant avec art, sous un ris infidèle,
D'un malheur trop certain démentir la nouvelle,
A ton dernier festin, je te vois, l'air joyeux,
Parmi les vins brillans, les mots ingénieux,
Les chants, les jeux, les fleurs, le luxe des orgies,
L'éclat des diamans, des cristaux, des bougies,
Promenant tes regards sur vingt jeunes beautés,
Quand le morne dégoût s'assied à tes côtés,
Quand la mort tient ta coupe, y boire avec ivresse
désespoir qui rit l'effroyable alégresse.

Mais, lorsqu'en nous charmant, l'aurore, de retour,
Dans tes yeux consternés a fait rentrer le jour,
Je te suis dans ta chambre; et là, seul, en silence,
Maudissant le soleil, détestant l'existence,
Je te vois, pour tromper la fortune en courroux,
Croyant que tout s'éteint, que tout meurt avec nous,
Armer tranquillement d'une amorce homicide
Le fatal instrument d'un affreux suicide,
L'approcher de ton front, qui, dans quelques momens...
Le coup part... Malheureux! tu n'avais point d'enfans;
Non, tu n'en avais point: on ne voit pas les pères
Se donner le trépas pour finir leurs misères.

Un père infortuné, du moins, dans ses douleurs,
Lève ses yeux au ciel, laisse couler ses pleurs.
Gémit-il sous le poids de la triste vieillesse,
Sa compagne pour lui s'émeut et s'intéresse;
Sa tendresse inquiète a prévu ses besoins.
Il compte sur son cœur: en recevant ses soins,
Il met encor sa main dans cette main chérie,
Il jette avec plaisir un regard sur sa vie.
Tous ses jours n'ont été qu'un tissu de bienfaits;
Il voit dans ses enfans les heureux qu'il a faits.
Si son fils est ingrat, si son fils l'abandonne,
Dans sa fille peut-être il trouve une Antigone;
Sur ce bras qui lui reste il aime à s'appuyer;
Ces larmes qu'il répand, il les sent essuyer.
Ou bien, si le remords, toujours inexorable,
Tremblant à ses genoux, ramène le coupable,
Je l'apperçois déjà, se laissant entraîner,
A l'exemple du ciel, tout prêt à pardonner.

Rien peut-il épuiser la tendresse d'un père?
Nous devons à l'Hymen ce sacré caractère.
Par lui, de nos enfans formant les jeunes cœurs,
Nous sentons mieux le prix, l'utilité des mœurs;
Nous savons que leur œil nous suit ou nous contemple.
On songe à ses devoirs quand on en doit l'exemple.
Ainsi, chez les Sabins, leurs fils respectueux
Apprenaient la vertu sur leurs fronts vertueux.
On voyait dans leurs champs, au sortir de la guerre,
Les vainqueurs de Carthage obéir à leur mère.
Le bonheur se mêlait à cette austérité.
L'Hymen gardait les mœurs; les mœurs, la liberté;
La famille et le chef, sous le chaume ou la brique,
Environnaient gaîment une table rustique.
Le soir y ramenait, après de longs travaux,
Les pères, les enfans, les pasteurs, les troupeaux.
L'Amour n'était pas loin; mais, quoiqu'un peu sévère,
Il avait son souris, son regard, son mystère,
Sur-tout sa longue attente et ses heureux momens.
Vénus, ah! tu rendais pour ces chastes amans
Tes feux plus enchanteurs, ta volupté plus pure,
Et c'était la vertu qui tressait ta ceinture.

M. Ducis.

FIN.

TABLE.

ANONYMES.

FIN DE LA TABLE.

NOTICE
DES OUVRAGES DE POÉSIE
QUI ONT PARU L'AN ONZIÈME.

POÈMES.

La Pitié, poème, par Jacques Delille. Paris; Giguet et Michaud, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 6. 1803 — an 11.

De très-beaux vers dont on a peu parlé, quelques vers négligés dont on a parlé beaucoup; plan qui a semblé un peu vague; certains crimes de la révolution rappelés et peints de manière à réveiller l'esprit de parti; en un mot, poème qui a valu à l'auteur des éloges, des satires, des caricatures, des libelles, et dont le débit a été prodigieux.

Le Printemps d'un Proscrit, poème en trois chants, suivi de plusieurs lettres à M. Delille sur la Pitié, par M. Michaud. Paris; Giguet et Michaud, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 6; 1 vol. in-12.

La manière de *Delille* heureusement imitée. De la correction, de l'élégance, des détails intéressans. Un peu de monotonie.

Le Mérite des Femmes, poème, par Gabriel

Legouvé, membre de l'institut national; huitième édition, revue et augmentée. Paris; Ant.-Aug. Renouard. An 11 (1803) 1 vol. in-12 de 173 pages.

Des additions et des corrections heureuses. Succès aussi brillant que mérité. Poème, qui aurait assuré à M. *Legouvé* une place parmi nos meilleurs poètes, si elle ne lui eût pas été déjà acquise par les ouvrages qu'il a publiés avant celui-ci.

L'Espérance, poème, avec cette épigraphe:

Manet altâ mente repostum.

Æneid. lib. I.

Paris; de l'imprimerie de Didot l'aîné.

De la sensibilité, de la grace. Quelques réminiscences, mais en total une des plus agréables productions qui aient paru dans le cours de l'an onze. Ce volume en contient un fragment.

L'Éducation, poème en quatre chants, par J. La....t, avec cette épigraphe:

Vers une autre félicité
Mon ame ardente étend ses ailes,
Et rien ne peut calmer, dans les choses mortelles,
Cette indomptable soif de l'immortalité.

DELILLE.

Paris; marchands de nouveautés. An 11, 1803.

L'Énéide, traduite en vers par M. J. Hyacinthe Gaston. Première livraison, contenant les quatre premiers livres, avec des

notes et un discours préliminaire; avec cette épigraphe :

Tu longè sequere, et vestigia semper adora!
Suis de loin, ô ma muse, et respecte sa trace.

De l'imprimerie de Munier. Paris; Lenormand, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42; Athénée des Étrangers, rue du Hasard-Richelieu. An 11, 1803.

Première livraison, qui fait desirer les dernières. Virgile, traduit et non défiguré. En général, des vers bien tournés et les beautés du poète latin rendues assez heureusement. Des notes qui décèlent l'homme instruit et l'homme de goût.

Un Mois de Folie, poème en huit chants, avec cette épigraphe :

Nous ne vivons que deux momens,
Qu'il en soit un pour la folie.

Vaucluse; 1803, an 11. 1 vol. petit in-12 de 184 pages.

Les Jeux de l'Enfance, poème, par le C. Raboteau, membre de la société libre des sciences, lettres et arts de Paris, avec cette épigraphe :

Compagnes de l'aimable enfance,
Vous présidez à tous ses jeux.

BERNIS, *Épître aux Graces.*

Paris; Goujon fils, imprimeur-libraire,

rue Taranne, n° 737; marchands de nouveautés.

De l'esprit, des traits heureux, beaucoup de facilité. Ce poème avait réussi dans les lectures particulières que l'auteur en avait faites, et n'a rien perdu à l'impression.

Il Merto delle Donne, le Rimembranze, la malinconia E le pompe funebri, poemetti di G. Legouvé, membro dell' instituto nazionale, recati in versi italiani, da Luigi Balochi.

Parigi, appresso Ant.-Aug. Renouard, An II, 1803.

Traduction élégante et fidelle des poèmes de *Legouvé*, par un étranger qui est, à la fois, poète aimable et compositeur ingénieux.

La Destinée d'une jolie femme, poème érotique en six chants, par J. B. de M., avec cette épigraphe :

Sans blesser la pudeur, je crains de l'alarmer.

De l'imprimerie de Langlois. Paris; Mongie, libraire, cour des Fontaines, n° 1, et Palais du Tribunat, n° 224. 1 vol. in-12, papier vélin. Prix, 1 fr. 50 cent., et 1 fr. 80 cent. franc de port.

La Boîte de Pandore et Vénus Callypige, contes en vers par P. A. V. Paris; Masson, libraire, rue de l'Échelle, n° 558.

De la facilité, de jolis détails, des NUDITÉS. *Pictura poesis.*

Discours en vers sur quelques erreurs de l'esprit humain par rapport au culte ; par L. Dusillet (du Jura), avec cette épigraphe :

Error undique.

Prix, 50 centimes. Paris, Rondonneau, au dépôt des Lois, place du Carrousel, An 11, 1803.

Le système religieux des différens peuples, présenté en vers concis, clairs et bien tournés. Discours qui donne une opinion très-avantageuse du talent de l'auteur.

Le Potager, essai didactique, suivi du Voyage à Sorèse, et de quelques autres poésies, par J. B. Lalanne, avec cette épigraphe :

Cui pauca relicti
Jugera ruris erant.

VIRG. Georg. lib. IV.

Paris; Louis, libraire, rue de Savoie, n° 12. De l'imprimerie de P. Didot aîné. An 11, 1803. Petit in-12 de 132 pages.

Un vrai talent pour le genre descriptif dans l'essai didactique. De la correction, de l'élégance, des expressions heureusement trouvées. Cet essai, qui fait honneur à M. *Lalanne*, lui a pourtant valu un désagrément, celui d'être bien longuement et bien pompeusement loué par le poète norvégien, (*Palissot*) dont la bonne foi littéraire est telle, qu'on est toujours tenté de prendre ses éloges pour des satires, et ses satires pour des éloges.

La Chûte du pot au lait, poème en cinq

chants, par L... Calamidore Peneïo, de l'académie des Arcades de Rome. Paris; Pigoreau, libraire, place Saint-Germain-l'Auxerrois; Gérard, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 44. 1803. broch. in-12 de 228 pages.

Ce petit poème est précédé d'une histoire héroïque et galante, intitulée : *L'Amour et les Français.*

ODES.

Ode sur le rétablissement du Culte, suivie d'un dithyrambe, par M. J. Hyacinthe Gaston. Prix, 60 centimes.

Paris; Lenormand, libraire, imprimeur du Journal des Débats, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42; et à l'Athénée des Etrangers, rue du Hasard-Richelieu, n° 14. An 11, 1803.

Ode qui avait été remarquée parmi les pièces insérées dans l'Almanach des Muses de l'an 10. Dithyrambe, qu'on lira sans doute avec plaisir dans ce volume.

Les Manes de Lamoignon de Malesherbes, ancien ministre d'état, ode, suivie d'un extrait de ses pensées, mises en vers par J. H. Valaut, avec cette épigraphe :

Multis ille bonis flebilis occidit.

Paris; Bailly, libraire, rue Saint-Honoré, côté de la barrière des Sergens, n° 27;

l'auteur, rue du faubourg Saint-Denis, n° 63, au pensionnat du Musée de la Jeunesse.

ÉPITRE.

Épître sur la Mode, à Agathis, avec cette épigraphe :

La suivre est un devoir, la fuir un ridicule.

Par le cit. Dupuy, membre de la société des sciences et arts de Bordeaux, et de l'Athénée de Vaucluse.

De jolis détails.

SATIRES.

Satire, par Mély-Janin, avec cette épigraphe :

Nec fonte labra prolui caballino
Nec in bicipiti somniasse parnasso
Memini, ut repente sic poeta prodirem.

PERSE.

Imprimerie de Chaignieau aîné. Paris; Martinet, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré, et les marchands de nouveautés.

Emploi stérile et dangereux d'un talent qui s'annonce avec quelque avantage. Les satires de *Gilbert*, imitées dans plusieurs passages de celle-ci. Des vers harmonieux dans une épître que l'auteur adresse à son frère, et qui termine la brochure.

Satires des romans du jour, considérés dans leur influence sur le goût et les mœurs de la nation; pièce couronnée par l'Athénée de Lyon, qui en a proposé le sujet; par Ch. Millevoye. Paris; Capelle, libraire, rue J. J. Rousseau, en face de la Poste.

Des vers bien tournés. M. *Millevoye* est, parmi nos très-jeunes poètes, un de ceux qui montrent le plus de talent.

L'Ombre de Voltaire à Geoffroy. De l'Imprimerie du mont Parnasse. An 11.

Satires contre les Astronomes, avec cette épigraphe :

Oh! rira bien qui rira le dernier.

Paris; Terrelonge, libraire, rue des Petits-Augustins, près le Muséenational. An 11, 1803.

L'auteur a pris les devans et rit de tout son cœur aux dépens des astronomes. Ceux-ci n'ont plus d'autre parti à prendre que de briser leurs lunettes, quitter leurs donjons, et se cacher dans leurs caves.

POÉSIES DIVERSES.

Un Voyage à Versailles. De l'imprimerie d'Everat, rue du Bout-du-Monde, n° 142. Paris; Colnet, rue du Bacq, n° 5, au coin de la rue de Lille. An 11.

Voyage dans le genre de celui de *Chapelle et de Bachaumont*. De la facilité, de la légéreté dans les vers et dans la prose.

Vers lus au dîner donné par l'administration du musée central des arts, le 7 vendémiaire an 11, à M. West, directeur de l'académie royale de Londres; par Joseph Lavallée. Paris; de l'imprimerie des sciences et arts, rue Ventadour, n° 474. Vendémiaire an 11.

Un style noble et élevé.

L'Enéïde de Virgile, livre quatrième, traduit en vers français, avec des notes, par Charles Mullot, avec cette épigraphe :

Déplorable Didon, que je plains tes malheurs!
Ton époux meurt, tu fuis; ton amant fuit, tu meurs.

Paris; Desenne, libraire, Palais du Tribunat; Maret, libraire, Palais du Tribunat. Bordeaux; de l'imprimerie de la veuve J. B. Cavazza, place du Département. An 11. Broch. in-8° de 48 pages.

Traduction qui, en total, ne manque ni de fidélité, ni de quelque élégance.

Le Retour du Bon Pasteur, idylle, par Alexis Reboul. Paris; au dépôt général des bons livres nouveaux, chez Laurens jeune, libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, n° 32. An 11, 1803.

RECUEILS.

Œuvres diverses d'Evariste Parny, nouvelle édition, corrigée et considérable-

ment augmentée. Paris; Debray, libraire, place du Muséum, n° 9. De l'imprimerie de P. Didot l'aîné. An 11, 1803. 2 vol. in-12 de 200 pages chacun.

Poésies charmantes, dans lesquelles la grace, le sentiment et une mollesse heureuse s'allient à la correction, à l'élégance, au goût le plus pur. *Parny* eût figuré avec avantage parmi les meilleurs écrivains du siècle de Louis XIV, et on le placera toujours à côté de ceux qui ont le plus honoré celui qui l'a vu naître. Il n'est point de petit genre, quand on y est le premier, quand on y est parfait.

Œuvres de Bernard, seule édition complète, et la première faite sur les manuscrits autographes de l'auteur, la plupart inédits, avec cette épigraphe :

Ma main te grave en traits de feu
L'amour que j'ai senti de même.

Paris, F. Buisson, imprimeur-libraire, rue Haute-Feuille, n° 20. An 11, 1803. 2 vol in-8° de 700 pages, imprimés sur petit-romain neuf et beau carré fin d'Angoulême. Prix, 8 fr. brochés, et 9 fr. 50 c. *par la poste, franc de port*; en papier vélin, 15 fr. sans le port. Le même ouvrage en 4 vol. in-18 de 820 pages, sur petit-texte et carré fin d'Angoulême, prix, 6 fr.; sur carré fin d'Auvergne, 5. fr.; sur papier coquille azuré, 8 fr. On ajoutera 1 franc pour le port franc par la poste.

Le poème de l'*Art d'Aimer*, toujours dénué d'u

térêt, mais ayant gagné sous le rapport de la composition et du style.

Deux ouvrages (le poème de *Phrosine et Mélidore*, et l'opéra de *Castor et Pollux*) très-supérieurs à l'*Art d'Aimer*, puisque le premier, si l'auteur ne s'était pas avisé d'y mettre un petit incident magique qui refroidit l'intérêt, serait un modèle dans ce genre.

Une comédie qui ne méritait guère les frais d'impression; mais, en revanche, de petits actes dont notre théâtre lyrique pourrait s'enrichir. Beaucoup de pièces érotiques qui n'étaient pas connues, et qui doivent ajouter à la réputation déjà très-brillante de *Bernard*.

En total, édition vraiment *corrigée et considérablement augmentée*, qu'on a très-bien fait de confier à M. *Fayolle*, et qui prendra dans toutes les bibliothèques la place qu'y occupaient de précédentes éditions, aussi incorrectes qu'incomplètes.

Œuvres de Stanislas Boufflers. Paris; Huet, libraire, rue Saint-Jacques, n° 275. Avignon, Siffreen; Bertrandet, libraire, place de l'Horloge. An 11, 1803.

Édition donnée par l'auteur, et la seule qu'il avoue. Des vers et de la prose mis au jour pour la première fois. Beaucoup d'esprit, une manière originale et piquante.

Poésies de François-Marie-Guillaume Duault, avec cette épigraphe :

Et in Arcadia ego.

De l'imprimerie de Giguet et Michaud. Paris; Debray, libraire, place du Muséum, n° 9. An 11, 1803.

Poésies très-agréables, dont quelques-unes sont in-

sérées dans ce volume. M. *Duault* est du petit nombre des poètes qui s'exercent aujourd'hui avec le plus de succès dans le genre érotique. Son style est élégant et correct; ses vers offrent souvent des idées aimables et des images voluptueuses.

Mon premier pas, par le C. Justin-G...., avec cette épigraphe :

Je ne suis rien encore.

Paris; Goujon fils, imprimeur-libraire, rue Taranne, n° 737; Desenne, libraire, palais du Tribunat. An 11, 1803.

De la douceur, de la grace. Des fictions ingénieuses. De légères incorrections. L'auteur aurait tort de s'arrêter après *ce premier pas*.

Fables, par J. J. F. M. Boisard, faisant suite aux deux volumes publiés en 1773 et 1777, avec cette épigraphe :

Aufidius forti miscebat mella Falerno.

HORAT., lib. II, sat. IV.

Caen; de l'imprimerie de S. Chalopin fils, rue Froiderue. Paris; Petit, libraire, palais du Tribunat.

Un grand nombre de jolies fables; quelques-unes écrites d'un style un peu négligé, et dont on voudrait en vain deviner la moralité.

Fables de Vincent de Bazinbois, avec cette épigraphe :

Les fables sont devenues la nourriture et les délices des esprits les plus délicats, les plus cultivés, les plus profonds.

Dict. encycl., art. Fable.

Chaumont; de l'imprimerie de la veuve

Bouchard; et se trouve à Paris. An 11 de la République, 1803.

Poésies de Marguerite-Eléonore-Clotilde de Vallon-Challys, depuis madame de Surville, poète français du 15e siècle, publiées par Ch. Vanderbourg. Paris; Henrichs, rue de la Loi, n° 1231, ancienne librairie de Dupont. An 11, 1803.

Poésies, dont l'*authenticité* a été révoquée en doute. On ne peut se dissimuler, en effet, qu'on y trouve une élégance, un goût, une correction et un charme qui contrastent singulièrement avec l'idiome barbare des écrivains du 15e siècle. Tel comédien, farceur ignoble, devient bon plaisant, excellent comique, lorsqu'il contrefait *Préville*; un poète médiocre, en affectant le vieux langage, aurait-il été assez heureux pour devenir un poète incomparable? Un tel phénomène n'est pas impossible. Quoi qu'il en soit, et en prenant les poésies de *Clotilde* telles qu'elles sont, on les lira avec un plaisir extrême. Sensibilité, grace, abandon, images douces, riantes et voluptueuses; style tantôt tendre et passionné, tantôt noble et grand : voilà ce qu'elles offrent aux amateurs des bons vers.

Roses et Bluets, par Charles-Alexandre-Fortuné de Nieu....t, avec cette épigraphe :

Jouons avec les fleurs, ne les flétrissons pas.

Vincent Campenon.

Seconde édition, dans laquelle on remarque plusieurs pièces agréables qui n'étaient pas dans la première.

Fables et Poésies diverses, par don Juan Laurencin, avec cette épigraphe :

> Quod venit ex facili satis est componere nobis..
> Et nimis intenti causa laboris abest.
>
> OVIDE.

1 vol. in-8°. Paris; Ch. Pougens, quai Voltaire, n° 10. An 11, 1803.

Calendrier d'Eléonore, ou Recueil de Poésies inédites des plus célèbres auteurs; tome premier. Imprimerie de Brasseur aîné. Paris; Capelle, libraire-commissionnaire, rue J. J. Rousseau. An 11, 1803.

Poésies qui ne sont pas toutes *inédites*, car la plupart ont déjà été *imprimées*. Recueil fait avec goût par un jeune homme qui écrit avec esprit et avec grace.

Almanach des Dames, pour l'an 11 (1802 et 1803), orné de figures, avec cette épigraphe :

> Diversité, c'est ma devise.
>
> LA FONTAINE.

Tubingue, J.. G. Cotta. Paris; Fuchs, libraire, rue des Mathurins; Levrault frères, quai Malaquais. Henrichs, libraire, rue de la Loi, n° 1231. An 11, 1802 et 1803.

Choix de vers et de prose très-bien fait; jolies gravures; édition très-soignée.

Mélanges en vers et en prose, par M. Dandigné, associé correspondant de la Société d'Agriculture de Paris. 1 vol. petit in-18. Paris; Déterville, libraire, rue du Battoir, n° 16, quartier de l'Odéon.

Almanach des Muses pour l'an 11, trente-neuvième volume de la collection. Paris; Louis, libraire, rue de Savoie, n° 12. An 11, 1803. Broch. in-12 de 325 pages.

Le Chansonnier des Graces, avec la musique gravée des airs nouveaux. Paris; Louis, libraire, rue de Savoie, n° 12. Broch. in-18 de 250 pages.

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

On insère des poésies fugitives dans beaucoup de journaux, et notamment dans la *Décade philosophique*, le *Mercure*, le *Journal des Débats*, le *Publiciste*, le *Journal de Paris*, le *Courrier des Spectacles*, l'*Observateur Français*, les *Petites-Affiches*, etc. etc.

THÉATRES.

THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE.

TRAGÉDIES REPRÉSENTÉES.

Isule et Orovèse, tragédie en cinq actes et en vers. Pluviose an 11.

Première représentation si mal accueillie, que l'auteur n'a pas voulu s'exposer aux hasards d'une seconde.

Le Tasse, tragédie en cinq actes et en vers; par le C. Cicile. Messidor.

Le *Tasse*, comblé des bienfaits d'*Alphonse*, duc de Ferrare, ose aimer *Léonore*, sœur de son souverain, et le duc ne pouvant se persuader qu'un poète illustre est au moins l'égal de ces hommes qui, comme l'a dit *La Harpe* :

> Dans leur berceau trouvant des diadêmes,
> Ont été dispensés d'être grands par eux-mêmes.

fait enfermer l'amant *téméraire* dans un couvent. La main de la princesse est promise au jeune duc de Mantoue. Celui-ci, ignorant la véritable cause des malheurs du *Tasse*, sollicite vivement sa grace, et l'obtient. Le poète va recouvrer sa liberté; mais son emprisonnement, mais la nouvelle de l'hymen de la princesse ont troublé sa raison. Il s'imagine qu'elle n'est plus, il ne cesse de la pleurer aux pieds d'un tombeau où il la croit enfermée. Un religieux, dont la pitié veilla toujours sur lui, espérant que la présence de *Léonore* pourra le rendre à lui-même, lui amène la princesse. Le *Tasse* la voit, il est détrompé, la raison lui revient. Mais *Monsini*, amant secret de *Léonore*, pénètre dans le couvent, surprend les amans, et ordonne aux soldats qui le suivent de se saisir du *Tasse*. Celui-ci invoque son titre de chevalier, appelle *Monsini* en duel, et le tue. La mort de *Monsini* rallume la colère d'*Alphonse*; cependant le jeune duc de Mantoue n'écoute que sa générosité, fait taire son amour, et devient le protecteur de son rival. *Alphonse* lui accorde la vie du *Tasse*, mais à condition que son hymen avec *Léonore* se terminera dans la journée. Cette condition va être remplie, lorsque le jeune duc déclare à *Alphonse* que, loin de vouloir contraindre les vœux de la princesse, il renonce à sa main, et cède tous ses droits à celui

qu'elle aime. *Alphonse* souscrit au bonheur des deux amans. Bienveillance inutile ! le *Tasse* a succombé à sa douleur : on le rapporte mourant, et il expire dans les bras de sa maîtresse.

Sujet difficile à traiter. Quelques beaux vers. Peu d'intérêt. Des inconvenances. Des rôles supérieurement rendus. Demi-succès.

COMÉDIES REPRÉSENTÉES.

La Fête d'Apollon, ou le double Hommage à Molé, comédie en un acte et en vers libres; par les citoyens Chazet et Dubois. Nivose an 11.

Hommage rendu à un acteur que le public en général et les auteurs en particulier ont justement regretté.

De la facilité, de l'agrément dans le style.

L'Ami vrai, comédie en un acte et en prose.

Madame *Melcour* déteste, on ne sait trop pourquoi, une nièce qu'elle n'a jamais vue. Son fils aime la jeune personne, et il l'introduit auprès de sa mère en qualité de femme de chambre. Un *ami vrai*, que les deux amans ont mis dans le secret, feint d'être épris de la fausse soubrette, et fait part à madame *Melcour* du dessein qu'il a formé de l'épouser, malgré l'inégalité de leur fortune et de leur condition. Celle-ci, que les qualités de la jeune personne ont séduite, en fait un éloge pompeux, et approuve le mariage. Tout se découvre. Madame *Melcour* revient de son injuste prévention, et les amans sont unis.

Moyens connus. Des longueurs. Point de succès.

Le Séducteur amoureux, ou On ne veut pas le croire, comédie en trois actes et en vers; par le C. Longchamps. Pluviose.

Césannes s'est acquis la réputation de *roué*. Le hasard le conduit chez *Adèle*, jeune veuve, qu'il a perdue de vue depuis son enfance. Il en est sérieusement épris, et lui déclare son amour; mais *Adèle* le persifle, rit de ses protestations, et le désespère au point, qu'il forme le projet de la fuir pour toujours. *Adèle* cependant n'a douté qu'à regret de l'amour de *Césannes*. Elle veut l'éprouver en lui donnant un rendez-vous au nom d'une jolie femme du voisinage. Elle l'épie, et l'entend qui *promet de s'y rendre*. On ne doute plus de sa perfidie, lorsqu'on apprend, qu'appelé en duel, il est allé se battre avec un étourdi qui avait osé calomnier *Adèle*. L'aimable veuve, bien persuadée qu'elle est aimée, n'hésite plus à donner sa main, et épouse son amant.

Fond un peu léger; détails brillans; dialogue spirituel. Du succès.

Le Roman d'une heure, comédie en un acte et en prose. Ventose.

Pièce qui n'a été jouée qu'une fois.

Le Veuf amoureux, comédie en trois actes et en vers. Germinal.

Pièce aussi mal accueillie que la précédente.

Herman et Verner, ou Les Militaires, drame en trois actes et en prose; par le citoyen Favières. Prairial.

Herman, capitaine d'un jeune soldat nommé *Verner*, s'est engagé sur sa parole d'honneur à lui donner son congé après trois ans de service. Ce

terme est expiré. *Verner*, rentré dans le sein de sa famille, se prépare à conclure un hymen desiré depuis long-temps, lorsque le colonel du régiment refuse de signer le congé promis. *Verner* est désespéré : mais *Herman*, fidèle à sa parole, donne sa démission de capitaine, et se présente comme soldat à la place de *Verner*. Assaut de générosité. L'empereur, instruit du dévouement de *Herman*, l'élève au grade de major, et accorde à *Verner* son congé. Le jeune homme épouse sa maîtresse.

Des situations attachantes.

Siry-Brahé, ou les Curieuses, drame en quatre actes et en prose; par feu Gustave III, roi de Suède, traduit du suédois par le général Thuringue.

Quelques représentations peu suivies.

THÉATRE FRANÇAIS, RUE DE LOUVOIS.

Le Portrait de Miguel Cervantes, ou les Morts rivaux, comédie en trois actes et en prose; par le C. Dieu-la-Foi. Vendémiaire.

Imbroglio dans le genre espagnol.

Pièce qui, par la multiplicité des incidens et la complication de l'intrigue, se refuse en quelque sorte à l'analyse.

De l'imagination, de l'esprit, de la gaieté, des invraisemblances; du succès.

Le mari ambitieux, ou l'Homme qui veut faire son chemin, comédie en cinq actes et en vers; par le C. Picard. Brumaire.

Cléon, ardent et ambitieux, sollicite un emploi

qui dépend d'un ministre moins juste que galant. L ministre aime la femme de son protégé, et para vouloir mettre un prix à ses bienfaits. *Cléon* e bientôt instruit, par son épouse même, de l'amou de l'homme en place. Partagé entre la jalousie l'ambition, sa position devient à chaque instant pl pénible, lorsque son beau-père, homme ferme d'une vertu austère, se hasarde à parler vivement au ministre. Celui-ci reconnaît ses torts, et les répare en accordant à *Cléon*, non pas l'emploi qu'il sollicitait, mais un autre plus avantageux.

Quelques inconvenances, un style souvent négligé, mais de la verve et de l'originalité. Ouvrage, en total, digne de son auteur.

L'Anti-Célibataire, ou la Manie des Mariages, comédie en cinq actes et en vers; par le C. Pujoulx. Nivose.

Un bon homme, entêté de la manie des mariages, se propose d'unir sa nièce à son neveu, et la fille d'un de ses amis à un jeune homme du voisinage. Un billet, que le hasard fait tomber entre ses mains, lui découvre bientôt que ces nœuds sont mal assortis, et qu'un simple échange ferait le bonheur des quatre amans. Pour les punir de leur peu de confiance, il fait dresser les deux contrats de mariage, et feint d'ignorer un secret que les amans lui ont caché, on ne sait trop pourquoi. Les époux signent en croyant faire leur malheur; mais le bon homme, après avoir joui un instant de leur douleur, fait lire les deux contrats. Les amans tombent à ses pieds, en voyant qu'ils sont unis à l'objet de leur amour.

Morale excellente, mais peu d'intérêt. Succès d'estime.

La Petite École des Pères, comédie en un

acte et en prose; par les cit. Étienne et Nanteuil. Nivose.

Dormeuil, père tendre, mais gâté par la morale du jour, pousse la faiblesse jusqu'à fermer les yeux sur la conduite de son fils, dont il partage souvent ses débauches. Son train de vie dérange bientôt ses affaires, et il est prêt à se voir saisi par ses créanciers, lorsqu'une main inconnue paie ses dettes, et le sauve du désespoir. Le bienfaiteur, est son second fils, que de mauvais traitemens avaient contraint à fuir la maison paternelle. Il a fait fortune, et son premier soin est de secourir son père. *Dormeuil* ouvre les yeux, et reconnait, que *si l'on doit aimer ses enfans, il faut savoir être leur père.*

Sujet effleuré. Détails piquans.

L'Erreur reconnue, drame en trois actes et en prose; par les cit. Gersain et Année. Ventose.

M. *Bouilly* avait, disait-on, altéré un fait historique dans son drame, intitulé : *L'Abbé de l'Épée*. MM. *Gersain* et *Année* ont voulu présenter ce fait dans son vrai jour, en donnant l'*Erreur reconnue*. Cette seconde pièce, quoiqu'elle ait été vue avec plaisir, n'a pas eu le même succès que la première.

Le Valet embarrassé, ou l'Amour par lettres; comédie en cinq actes et en prose; par le C. Joigni. Germinal.

Hippolyte, amant aimé de *Julie*, a pour rivaux M. *Harpin*, son tuteur, et M. *Bernard*, à qui le père de *Julie* a promis sa main. *Frontin*, valet d'*Hippolyte*, persuade à M. *Harpin* que *Julie* est amoureuse de lui, mais que, gardée par des surveillans incorruptibles, elle ne peut répondre à son amour:

que par lettres. Il établit une correspondance supposée, reçoit des cadeaux que *M. Harpin* destine à *Julie*, les remet à son maître, et joue ainsi le vieil avare qui fournit lui-même des armes à son rival. *Frontin* s'applaudit de sa ruse ; mais un incident le plonge bientôt dans le plus grand embarras. *M. Bernard* arrive, et doit épouser dans la journée. Ici, le valet déploie toute son habileté. Mensonges adroits, déguisemens, lettres supposées, tout est mis en usage ; mais, malgré ses efforts, la victoire est prête à lui échapper, lorsqu'on découvre que *M. Bernard* est l'oncle d'*Hippolyte*. Des circonstances majeures l'ont forcé à cacher son nom. *M. Bernard*, redoutant un pareil rival, lui cède la place, et tout se termine à la satisfaction des jeunes amans.

Quelque intérêt ; plusieurs scènes adroitement filées ; du comique.

Le Tuteur fanfaron, ou la Vengeance d'une femme, comédie en un acte et en vers; par le C. Nanteuil. Germinal.

Un tuteur fanfaron, et sa femme, vieille coquette, s'opposent à l'union de leur pupille avec sa maîtresse. Celle-ci se déguise en cavalier, effraie le tuteur, à qui elle enlève son épée, feint d'être amoureux de la vieille coquette, l'enchante, et obtient son aneau pour gage de son amour. Elle reparaît ensuite sous les habits de son sexe. Le tuteur et sa femme rougissent de leur faiblesse, et souscrivent au bonheur des amans, à condition qu'ils garderont le secret.

Sujet traité un peu lestement. Demi-succès.

Le Père d'occasion, comédie en un acte et en prose ; par les cit. Pain et Viellard.

Petit ouvrage dans lequel on a trouvé de l'esprit, de la gaieté, et que l'on a vu avec plaisir.

Malice pour malice, comédie en trois actes et en vers; par le C. Collin-Harleville.

Une famille retirée à la campagne, et qui cependant a conservé les goûts de la ville, s'amuse, *pour tuer le temps*, à *mystifier* les sots que le hasard lui adresse. Un jeune homme, nommé *Raymond*, d'un caractère doux et confiant, doit épouser Mlle *Dolban*. Il n'est jamais venu dans le château, et ne connaît pas même celle qu'on lui destine. On se propose de rire un moment à ses dépens. M. *Gelon*, campagnard, et grand mystificateur, distribue à chacun son rôle. *Raymond* arrive accompagné d'un seul domestique. Il ne tarde pas à s'appercevoir qu'on se moque de lui, et s'apprête à rendre *malice pour malice*. Il persuade à une vieille tante qu'elle est dangereusement malade, la met au régime, et l'envoie faire un tour de jardin. Sa prétendue est déguisée en soubrette. Il engage son valet à lui faire la cour, et Mlle *Dolban* se voit forcée de souffrir la familiarité insultante d'un valet, sans oser se plaindre. M. *Gelon* se fait passer pour le fameux *Paswan-Oglu*. *Raymond* se dit offensé par ce Tartare, et fait une telle peur au mauvais plaisant, qu'il finit par avouer son nom : enfin, *Raymond* devient amoureux d'une jeune orpheline, qui joue le rôle de sa prétendue. Elle est promise au fils de la maison. *Raymond* fait courir les champs à ce dernier, sous différens prétextes, et finit par lui enlever sa maîtresse.

Des invraisemblances, et des détails charmans. Succès un peu contesté.

Les Maris en bonne fortune, comédie en trois actes et en prose; par le C. Etienne. Germinal.

Valerio et *Anselme*, l'un officier, l'autre séna-

teur à Venise, occupent deux maisons voisines; mais ne se voient point, parce qu'une haine de famille les divise. *Valerio*, époux d'*Isaure*, est amoureux de *Lucile*, femme d'*Anselme*, et *Anselme* est amoureux d'*Isaure*, femme de *Valerio*. De là, des lettres d'amour envoyées par les soupirans à l'objet de leurs desirs. Les deux femmes, amies dès l'enfance, se communiquent ces lettres, et ne songent qu'à se venger de leurs époux infidèles. Elles leur donnent un rendez-vous; mais *Valerio*, en y allant, se trouve avec sa femme, qui, conservant son voile, passe pour celle d'*Anselme*; celui-ci est dupe du même tour. Cependant, des bruits de trahison font décréter au sénat de Venise des mesures rigoureuses. On soupçonne *Anselme* et *Valerio*, tous deux sont arrêtés, consignés dans leurs maisons, ainsi que leurs femmes. Ils obtiennent la liberté de sortir. Grande scène de jalousie entre les deux maris. Des quiproquos, des reconnaissances, amènent des scènes plaisantes. Enfin tout se débrouille, et les deux époux bien corrigés, bien confus, se décident à reprendre leur femme.

Du mouvement, du comique; mais des moyens un peu forcés. Du succès.

La suite du Menteur, comédie en cinq actes et en vers, de P. Corneille, retouchée et réduite en quatre actes par le C. Andrieux.

Entreprise difficile pour tout autre que M. *Andrieux*, qui a fait l'une des meilleures comédies du théâtre moderne.

Le Dépit amoureux, comédie en cinq actes et en vers, de Molière, retouchée par M. Cailhava.

Pièce retouchée, en effet, mais habilement. Les acteurs du *théâtre français de la République* ne se

sont pas souciés de la représenter, et en ont laissé tout l'honneur aux acteurs du *théâtre de Louvois*. Les enfans ne sont pas toujours reconnaissans envers leurs nourrices.

Le Fou supposé, comédie en un acte et en vers; par le C. Désaugiers. Floréal.

Cadre un peu usé. Quelques jolis vers. Demi-succès, qui doit engager l'auteur à s'exercer sur des sujets plus heureux.

Le Vieillard et les Jeunes gens, comédie en cinq actes et en vers; par le C. Collin-Harleville. Prairial.

Olivier aime *Euphrasie*, mais son peu de fortune ne lui laisse aucun espoir d'obtenir la main de sa maîtresse. Madame de *Naville* destine sa fille à *Lorsan*, jeune homme très-riche, mais qui a tous les ridicules du jour. M. *Naudet*, vieillard aimable, et plein d'estime pour *Olivier*, s'intéresse vivement à lui; il n'ose cependant le proposer à madame *Naville*; il a recours à un expédient. Il feint d'être épris d'*Euphrasie*, et demande sa main. Les fils de madame de *Naville*, dignes amis de *Lorsan*, persiflent M. *Naudet*, qui les déconcerte bientôt par ses réponses pleines de raison et de dignité. *Lorsan* le provoque en duel; mais, au moment du combat, il apprend que M. *Naudet* vient de lui rendre un service important. Forcé à la reconnaissance, il prend un ton plus circonspect, et lui propose avec assurance de laisser *Euphrasie* maîtresse de son choix. Il a bientôt un entretien secret avec elle; mais il étale en vain son esprit et ses graces. M. de *Naudet* obtient à son tour la faveur d'un entretien. Il s'en sert pour sonder adroitement le cœur d'*Euphrasie*, et lui arrache l'aveu de ses sentimens. Certain qu'*O*

ouvrage, qui n'a pas eu le succès qu'obtiennent ordinairement ceux de l'auteur et du compositeur.

Joanna, opéra en trois actes des cit. Marsolier et Méhul.

Même sujet qu'*Emma*, opéra donné sans succès au même théâtre. Quelques changemens dans le poème, et une nouvelle musique de *Méhul*, ont soutenu l'ouvrage.

Michel-Ange, opéra en un acte des citoyens Delrieux et Nicolo-Isoard.

Michel-Ange aime *Florina*, fille du célèbre *Pérugin*. Celui-ci meurt, et, par son testament, il accorde la main de sa fille au peintre le plus digne d'achever son tableau de Saint-Michel terrassant le démon. *Florina* est entre les mains de *Scopa*, son tuteur, peintre médiocre, et qui desire l'épouser. *Michel-Ange*, que *Scopa* avait fait passer pour mort, arrive, et s'introduit chez le tuteur, sous le nom de *Fabio*. Il profite de l'absence de *Scopa*, et achève le tableau que celui-ci avait déjà gâté, en voulant y travailler. *Scopa*, d'après les intentions du testateur, fait assembler les peintres les plus célèbres, et leur présente le tableau. Ceux-ci en admirent la touche large et vigoureuse, et déclarent l'ouvrage digne du prix, lorsque *Michel-Ange* paraît. *Scopa* est confondu, et *Michel-Ange* obtient la main de *Florina*.

Quelques intentions comiques; musique agréable, mais sans couleur.

Ma tante Aurore, opéra-bouffon en deux actes, des cit. Longchamps et Boyeldieu.

Ma tante *Aurore*, vieille folle, à qui la lecture des romans a tourné la tête, ne rêve qu'aventures

souterrains, enlèvemens, et croit en conséquence devoir refuser la main de sa nièce à un homme qui la demande, sans avoir passé par les épreuves que les romanciers font subir à leurs héros. Les deux amans, pour se prêter à sa manie, jouent une scène de roman. *Léon* feint de délivrer la jeune pupille d'entre les mains d'un ravisseur, et la ramène dans les bras de sa tante. Celle-ci, enchantée de ce trait de bravoure, retient le jeune homme chez elle; les deux amans supposent alors entre eux des rapports singuliers, une sympathie surnaturelle, et mille autres folies qui étonnent et ravissent ma tante *Aurore*. Elle veut éprouver leur passion par une absence de cinq ans. *Léon* joue le désespoir, et tire un poignard dont il veut se percer le sein. Ma tante *Aurore* effrayée, et prête à s'évanouir, jure d'unir les deux amans. *Léon* laisse tomber son poignard, le jardinier le ramasse, et s'apperçoit que la lame rentre dans le manche. Ma tante *Aurore* est furieuse; mais elle est enchaînée par son serment, et *Léon* épouse sa maîtresse.

De l'originalité, de la gaieté, des scènes d'un excellent comique. Musique pleine de graces et d'expression.

Helena, opéra comique en trois actes des cit. Bouilli et Méhul.

Pièce qui paraît avoir été calquée sur les *Deux Journées*, opéra du même auteur. Les données, les personnages, et l'intérêt, sont les mêmes. Accueil assez froid.

Les Confidences, opéra comique en deux actes, des cit. .... et Nicolo Isoard.

Julie est promise à un jeune provincial; mais elle aime *Solange*, qu'une affaire malheureuse oblige à

cacher son nom. Il se déguise en jardinier, et s'introduit ainsi auprès de sa maîtresse. Un second amant de *Julie* s'est également déguisé en jockei. Il a besoin d'un confident, et il s'adresse au faux jardinier. Il égare, pour comble de malheur, une lettre dans laquelle il parle de son déguisement. Cette lettre tombe entre les mains du provincial, qui la communique au père de *Julie*. Embarras des deux amans, qui se croient tous les deux découverts. Tout s'arrange bientôt. Les raisons qui forçaient *Solange* à se cacher n'existent plus. Son père écrit à celui de *Julie*, et lui demande la main de sa fille. Rien ne s'oppose au bonheur de *Solange*, et ses deux rivaux sont congédiés.

Intrigue adroitement conduite; des scènes charmantes; musique agréable : beaucoup de succès.

La folle Soirée, ou Picaros et Diego, opéra en un acte, des C. ... et Dalayrac.

Pièce déjà représentée sous le titre de l'*Antichambre*, et que des raisons majeures avaient contraint les auteurs à retirer, après une première représentation.

Intrigue usée, mais de l'esprit, et souvent du comique. Musique fraiche et gracieuse. Du succès.

PIÈCES IMPRIMÉES ET REPRÉSENTÉES SUR DIFFÉRENS THÉATRES.

La Diligence de Lyon, comédie en trois actes, en prose, par C. Palmézeaux, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Jeunes Elèves, le 17 thermidor an 10. Paris; Hugelet, imprimeur, rue des Fossés-Saint-Jacques,

n° 4, près l'Estrapade, division de l'Observatoire.

Hippolyte, tragédie en trois actes, imitée d'Euripide par C. Palmézeaux, représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre du Marais, le 9 ventose an 11. Prix, 1 fr. 50 cent. Paris, madame Masson, libraire, éditeur de pièces de théâtre, rue de l'Échelle, n° 558, au coin de celle Saint-Honoré. Imprimerie de Chaignieau aîné, an 11, 1803. Broch. in-8° de 63 pages.

TRAGÉDIE NON REPRÉSENTÉE.

Judas Machabée, ou le Rétablissement du culte à Jérusalem, tragédie nouvelle en trois actes et en vers par L. Ch. C. Mathey de Massillan. Prix, 1 fr. 20 centimes, et 1 fr. 50 cent. fr. de port. Paris, marchands de Nouveautés, et Moutardier, quai des Augustins, n° 28.

Voici quelques vers qui donneront une idée de la manière de l'auteur.

On en compte en trois jours jusqu'à quatre-vingt mille
De ces Juifs immolés même au ressentiment
D'un roi qui, sans avoir de mécontentement,
Encor bien décidé contre eux voulut les rendre
Victimes d'un revers alors qu'il voulut prendre
Les états d'un voisin plus fortuné que lui.

COMÉDIE IMPRIMÉE ET NON REPRÉSENTÉE.

L'Amant timide, ou l'adroite Soubrette, comédie en un acte et en vers, par le C. Châteauneuf, avec cette épigraphe :

Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime !

RACINE.

Paris; l'auteur, rue Saint-Honoré, n° 1453, à côté de Saint-Roch; les marchands de nouveautés. De l'imprimerie de Charles, rue Guénégaud. An 11.

De jolies scènes, style agréable et facile.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Arlequin Curtius, parade en un acte. 3 vendémiaire.

Attendre et courir, vaudeville en un acte. 10 vendémiaire.

Catinat à Saint-Gratien, anecdote en un acte. 24 vendémiaire.

Les Usuriers, vaudeville en un acte. 3 brumaire.

Le Salomon de la rue de Chartres, ou les Procès de l'an 10, revue épisodique en un acte. 11 brumaire.

Les Préventions d'une femme, vaudeville en trois actes. 27 brumaire.

.e, ou les Femmes, vaudeville en un
e. 10 frimaire.

·épart pour la Russie, vaudeville en un
e. 23 frimaire.

elain, ou la Ligue des auteurs contre
ileau, comédie en un acte. 1er nivose.

hambre de Molière, divertissement en
acte pour l'anniversaire de sa naissance.
nivose.

. Rousseau, ou le Retour à la Piété
ale. 6 ventose.

leux Arlequins. 16 ventose.

soirée de deux Prisonniers, comédie en
acte. 3 germinal.

ignomanie, ou les nouveaux Œdipe,
médie en un acte. 22 germinal.

set, comédie en deux actes, 30 germinal.

Mari intrigué, comédie en un acte.
floréal.

hine, ou l'Opinion, comédie en un acte.
floréal.

mbine philosophe soi-disant, comédie-
rade en un acte. 17 prairial.

nence Isaure, comédie en un acte,
messidor.

andre aveugle, ou le Concert d'Arlequin,
médie-parade en un acte. 26 messidor.

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

Pizare, mélodrame en trois actes. 5 vendémiaire.

Ruse et Folie. 19 vendémiaire.

Point de bruit. opéra en deux actes. 3 brumaire.

Le calcul de la vie, comédie en un acte. 4 brumaire.

Ecbert, mélodrame en 3 actes. 10 brumaire.

Le Véridique, ou le Misanthrope au village, comédie en trois actes. 12 brumaire.

Le Sourd et l'Aveugle. 24 brumaire.

Les Jeux d'Églé, 29 brumaire.

L'Amour hermite, opéra. 2 nivose.

Le Nouveau Don Quichotte. 4 nivose.

Albert de Vhobourg, mélodrame en trois actes, à grand spectacle, 15 nivose.

Molé aux Champs Élysées. 25 nivose.

Chacun a son plan, opéra en un acte. 28 nivose.

Le petit chemin de Potsdam. 7 germinal.

L'Officier Cosaque. 19 germinal.

Les deux Valets, comédie en un acte. 21 germinal.

La Bataille des Pyramides, opéra mélodrame en quatre actes, à grand spectacle. 28 germinal.

J'ai perdu mon procès, comédie en un acte. 3 floréal.

Clodomire, ou la Prêtresse d'Irmensule, mélodrame en trois actes à grand spectacle. 15 floréal.

Le Subdélégué de Falaise. 19 floréal.

Malviva, ou la Grotte de cyprès, mélodrame en 3 actes. 8 prairial.

L'Hermite de Saverne, mélodrame en trois actes. 27 prairial.

FIN DE LA NOTICE.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET,
rue de la Harpe, nº 117, ancien Collége d'Harcourt.





